ESSAI

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE

DE

LA GROSSESSE

ET

DE L'ACCOUCHEMENT.

ESSAI
SUR
L'HISTOIRE NATURELLE
DE
LA GROSSESSE
ET
DE L'ACCOUCHEMENT.

PAR Me ALPHONSE LEROY, Docteur, Régent, Professeur de Médecine, d'Accouchemens, & ancien Professeur de Chirurgie des Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris.

La statue d'Isis en Egypte étoit cachée sous des voiles multipliés ; chaque siecle en enlevoit un ; Hiérogliphe sublime ! par lequel les Hiérophantes désignoient les conquêtes lentes que le travail & le tems obtiennent sur la nature & la vérité.

Détachemens de la langue primitive, *par* M. LE BRIGAN.

A GENEVE.

Et se trouve A PARIS,

Chez LECLERC, Libraire, quai des Augustins ;
VOLANT, Libraire, quai des Augustins, n°. 25.
LEGRAS, Libraire, au bas du Pont-Neuf.

M. DCC. LXXXVII.

On trouve chez les mêmes Libraires, les Ouvrages suivans du même Auteur.

Recherches sur les habillemens des Femmes & des Enfans. 1772. *Il n'y en a plus qu'un petit nombre d'exemplaires.*

La Pratique des Accouchemens, contenant l'Histoire critique de la Médecine, & de la pratique des principaux Accoucheurs depuis Hippocrate jusqu'à nos jours, pour servir d'introduction à l'étude & à la pratique des Accouchemens. 1776.

Alphonse Leroy à son critique. 1776.

Recherches historiques & pratiques sur l'opération de la symphise, &c. 1778.

Observations & réflexions sur l'opération de la symphise & les Accouchemens laborieux. 1780.

Examen de l'Art des Accouchemens de M. B**, extrait de la Gazette de Santé. 1781.

Consultation *chymico-medico* légale, sur la question: l'approche de certaines personnes nuit-elle à la fermentation des liqueurs? 1780. Arrêt est intervenu en la même année en la Grand'Chambre de la Cour des Aides en faveur du Mémoire & de la Consultation.

Lettre à MM. les Rédacteurs du Journal de Paris, sur le moyen de remédier aux convulsions & de conserver les enfans. 1785.

De la Nature & de l'Homme, plan raisonné, dans lequel on rapporte à la médecine les connoissances anciennes & modernes de la physique & de la chymie. 1785.



PRÉFACE.

IL feroit trop doux de cultiver avec une paſſion conſtante la ſcience néceſſaire à la conſervation de la vie, ſi l'on pouvoit en avancer & perfectionner des parties eſſentielles, malheureuſement trop dédaignées, ſans éveiller & provoquer la jalouſie de ceux entre les mains de qui elles ſont un objet purement mercantile. Il eſt peu convenable d'occuper de ſoi le public, je le ſais; mais j'eſpere qu'on me pardonnera de faire ici précéder le tableau de mes études d'un eſſai de mes travaux. On calomnie ma pratique & ma théorie. Je crois être dans l'obligation de défendre & de confirmer l'un & l'autre, pour l'utilité publique. Après avoir expoſé le mode de mes études, de mon enſeignement & de ma pratique en médecine, j'offrirai mes vues ſur la groſſeſſe & l'accouchement; parties dans leſ-

quelles j'ai acquis quelque expérience, qu'un intérêt perſonnel veut obſcurcir, quoique très-ſouvent elle ait été ſalutaire, comme on pourra le juger.

Porté dès ma premiere jeuneſſe vers l'étude, j'en ai pris l'habitude & le beſoin, autant par la curioſité, ſentiment qui diſtingue l'homme, que par la ſimplicité & l'auſtérité de mon éducation. Mes premieres études faites en province, je les recommençai dans l'Univerſité de Paris, où j'eus le bonheur d'entendre les hommes aujourd'hui les plus célebres (particuliérement M. l'Abbé de Lille) qui communiquoient le goût qu'ils avoient reçu de la nature & perfectionné par l'étude des grands modeles. Le goût! ce vrai & ſeul préſent qu'on doive faire à la jeuneſſe pour lui donner l'aptitude à tout.

Lancé à 19 ans dans la carriere du barreau, je n'y trouvai pas l'aliment que je cherchois. En réfléchiſſant que l'homme, plus occupé de l'intérêt de ſa fortune que

de celui de ſa vie, avoit dû moins cultiver la médecine que les loix, je fus porté à 23 ans à l'étude de la nature par ce goût, cet amour ardent qu'a toujours la jeuneſſe, de faire quelque bien public. Amour du bien public ! doux beſoin du cœur que la ſociété n'a pas corrompu.

Le célebre *le Cat*, plein d'imagination, Chirurgien de l'Hôtel-Dieu de Rouen, ma patrie, confirma mon penchant & alluma chez moi l'enthouſiaſme pour une ſcience qui, bien cultivée, peut concourir à la gloire & à la population des empires. Il me recommanda fortement, ſans avoir égard à aucune de nos diſtinctions ſociales, d'unir la pratique de la chirurgie & de la médecine à leur théorie : perſuadé d'ailleurs qu'en uniſſant ainſi l'action à la méditation, je ſuivrois un penchant que donne à tous mes compatriotes leur éducation, leurs loix particulieres & leur ſol.

Je commençai par lire quelques ouvrages philoſophiques d'Hippocrate ; &

le hasard m'ayant fait tomber sur l'admirable traité des animaux d'Aristote; ces grands ouvrages me donnerent une impulsion, un mouvement tout-à-la-fois médical & philosophique qui ne s'est point arrêté. Tous mes travaux depuis s'y sont toujours adaptés.

La médecine, qu'on appelle une science conjecturale, m'a paru l'être infiniment moins qu'une autre, quand elle a trois bases solides, l'anatomie, la chymie & la physique expérimentale. Ce sont les trois portes du sanctuaire de la nature: quiconque saura les ouvrir, verra que la médecine peut avoir aujourd'hui l'existence la plus solide & la plus brillante, & qu'elle pourroit révéler en ce siecle, ce qu'autrefois elle ne faisoit que prédire.

J'ai cultivé ces trois branches avec une ardeur suivie, & j'ai cherché toujours à établir des rapports entre chacune des connoissances qu'elles offrent, & la pratique de la médecine.

J'ai ſongé à communiquer mes connoiſſances par l'enſeignement, & je crois les avoir perfectionnées & étendues, même en les communiquant. En promulgant ce qu'il y a de plus frappant dans les ſciences, les grandes vérités d'un ordre général, qui doivent faire la baſe de la pratique, & auxquelles il importe d'attacher les étudians, j'ai fait éclore en quelques uns le goût de la médecine, & chez ceux qui en avoient le goût, j'ai ſouvent eu le bonheur de faire naître & de ſoutenir l'enthouſiaſme. Mes éleves répandus dans diverſes provinces & dans divers royaumes, ont acquis, les uns par leurs ſuccès dans la pratique, d'autres par les places dont ils ont été honorés, une célébrité dont ils m'ont toujours payé généreuſement le tribut dans leurs lettres pleines de ſenſibilité ; ce qui m'a fait un bonheur que je ne changerois pas pour un autre.

J'ai peu écrit, peu deſiré d'écrire, perſuadé qu'on ſe multiplie mieux par un en-

ſeignement ſuivi, que par des ouvrages; (vu ſur-tout l'eſpece de déluge dont l'imprimerie menace l'eſprit humain) à moins que des ouvrages ne ſoient le produit de nombre d'années paſſées dans le cabinet; ce qui eſt impoſſible à un médecin qui exerce ſon art. Les vrais livres à faire pour lui, ce ſont des éleves. Dans ces livres vivants, les idées ſe développent, & ſouvent dans les ouvrages elles ſe reſſerrent. Les éleves influent ſur le préſent & l'avenir: les livres, même les meilleurs, n'ont pas toujours une influence très-étendue. C'eſt pourquoi j'ai cru qu'un enſeignement public de médecine théorique & pratique ſeroit d'une utilité bien plus grande que tout autre enſeignement particulier.

Chargé par la Faculté de profeſſer pendant une année la chirurgie françoiſe, je fis pour l'ouverture de ſes écoles, un diſcours public, dans lequel j'établis quels ſont les vices radicaux de l'enſeignement public & particulier de la médecine & de

la chirurgie, quels sont les moyens de les détruire. La Faculté qui, de tout temps, a accueilli ce qui lui a paru convenir au bien général, arrêta que ce discours seroit imprimé à ses frais : mais je n'ai point publié ce plan, dont l'exécution exigeroit une attention spéciale & une volonté ferme de la part du Gouvernement.

Mon plan en médecine a dirigé nécessairement mes travaux sur toutes les branches des sciences naturelles. Mais on a voulu me classer pour me réléguer à certaines parties ; comme si 23 ans employés continuellement à l'étude, ne permettoient pas d'embrasser la science entiere. Il en est résulté que l'on m'a légérement accusé de porter dans mes études un amour de nouveauté, un goût de systême. Toutes ces imputations hasardées n'ont point éteint ma passion de m'instruire. Soutenu dans ma marche, par un sentiment profond, j'ai apperçu de bonne heure que dans la nature tout s'enchaîne & se lie, & que nos divisions &

distinctions dans les sciences & les arts, n'appartiennent qu'à l'homme.

Pour parcourir mieux le labyrinthe de l'économie humaine, il m'a paru nécessaire d'étudier celui de la femme, où l'on apperçoit mieux que chez l'homme, & plus fréquemment, la cause & la marche des désordres. D'ailleurs la dégénérescence de l'espece commençant toujours dans la nature par les femelles, étudier les maux des femmes, c'étoit remonter à la source de ceux de l'espèce humaine entière.

La femme est un être foible, que la douleur assiége au printemps de son âge, au milieu de sa vie, au déclin de ses jours. Les phénomenes étonnans que sa constitution offre sans cesse, attirerent dans les premiers tems, presque tous les regards de la médecine. De tous les recueils d'observations & des remedes déposés dans les temples d'Esculape, ceux qu'on rassembla les premiers, & qui avoient pour objet les maladies des femmes, furent recher-

chés comme les plus précieux & les plus néceſſaires. La politique elle-même ſur cet objet important, anima la médecine ancienne à de grands efforts. Les gouvernemens anciens, peut-être plus occupés que les nôtres des avantages d'une population nombreuſe & robuſte, regarderent les femmes & les enfans comme la reſſource & le ſoutien de la patrie.

Il me ſemble, qu'éloignés du point où l'obſervation chez les anciens avoit conduit cette partie capitale de la médecine, nous avons perdu de vue qu'il exiſte, ainſi que le dit Hippocrate, une différence radicale, innée entre l'homme & la femme : on ſeroit même tenté de croire en conſidérant la maniere dont les différentes branches de l'art de guérir ſont à préſent enſeignées, que l'homme en ſoit le ſeul ou au moins le principal objet.

On n'a point encore publié de travaux, fruits d'une étude profonde, ſur l'économie animale des femmes & des enfans.

Aucun ouvrage n'a encore paru depuis Hippocrate, dans lequel on ait rapporté toutes les connoiſſances que renferme la médecine, à la maternité future, préſente ou paſſée, comme à un centre commun, d'où doit partir une vive lumiere. C'eſt d'après ces idées que m'a fourni l'obſervation que je me ſuis attaché ſpécialement dans mon enſeignement aux maladies des femmes. Il eſt réſulté de cette marche que les grands principes de l'art de guérir ont été plus facilement ſaiſis par mes auditeurs.

La femme étant ſpécialement deſtinée à la reproduction, l'art des accouchemens dut entrer & en effet entra dans mon plan d'étude, de pratique & d'enſeignement. Aucun médecin en France ne s'étoit encore avant moi aſſujetti à la peine d'accoucher en préſence des étudians de malheureuſes femmes du peuple, comme je l'ai pratiqué pendant plus de 12 ans; & en effet, les préceptes ne ſe gravent bien dans l'eſprit, ſur-tout des jeunes gens,

qu'autant que l'œil & la main touchent ce que l'oreille reçoit pour le tranſmettre au jugement. C'eſt dans un art qui détruit ou conſerve la vie qu'on devroit s'attacher à l'importance de cette grande vérité.

Il ſembloit autrefois que la derniere borne de l'eſprit humain, étoit la conception de l'art des accouchemens ; mais d'après la maniere dont cet art étoit tracé dans les livres, il étoit impoſſible d'arriver au but. Laiſſant-là tous les livres, j'ai pris modele ſur la nature : je l'ai obſervée & j'ai deſſiné ſa marche dans un ouvrage hiſtorique, dans lequel je me ſuis élevé contre des erreurs accréditées. Auſſi-tôt un auteur anonyme, dans une critique indécente eſt venu me jetter le gantelet. J'ai cru devoir le ramaſſer, afin de publier & d'établir mieux encore des principes néceſſaires, que j'ai développés de plus en plus, & dans d'autres extraits d'ouvrages, & dans quelques examens d'obſervations que MM. les Rédacteurs du Journal de

Médecine & de la Gazette de Santé, ont exigé de moi pour le progrès de l'art des accouchemens.

Une opération nouvelle est indiquée par M. Sigault : j'en rends l'exécution facile, utile & sûre ; nous nous réunissons : M. Sigault pratique l'opération, & nous obtenons un enfant vivant, qui d'après l'état de l'art des accouchemens n'étoit destiné à vivre qu'en donnant la mort à sa mere. Par nos soins réunis l'un & l'autre sont conservés. L'Europe entiere a l'œil attentif sur ce nouveau moyen de donner le jour à l'espece humaine. Je pratique six fois cette opération, & même avec de nouveaux succès : je la soutiens contre les frivoles objections qu'on ne cessoit de répéter & de réimprimer, quoique je les eusse détruites, & par des succès, & par deux ouvrages entrepris à ce sujet. Voilà une matiere de fermentation jettée dans le corps de la chirurgie, où plusieurs membres ont vu avec chagrin & malheureuse-

ment peut être avec humeur, que cette opération avoit été conçue & pratiquée par des Médecins.

J'ofe écrire qu'il ne faut point d'inftrumens, c'eft-à-dire de forceps, dans l'art des accouchemens. Depuis 22 ans je ne les ai employés qu'une fois ; encore j'euffe pu m'en paffer. Pour donner efficacement tout fecours aux femmes dans leur accouchement. Il faut s'attacher à une profonde connoiffance de l'état de l'économie de la femme groffe & accouchante. J'ai écrit qu'il feroit important pour la population que les médecins fe livraffent en France à l'étude & à l'enfeignement des accouchemens que l'Allemagne, & fur-tout l'Angleterre & la Pruffe, ont fenti l'importance de cette vérité, & en ont éprouvé les heureux effets : voilà matiere à difpute & à guerre.

Je ne cherchois aucune célébrité dans l'art des accouchemens. J'avoue même que je la craignois, parce qu'elle pouvoit nuire,

& en effet, elle a nuit à mon plan de pratique & d'enſeignement. On donnoit aux étudians en médecine une fauſſe idée de mes cours, & c'eſt pour la rectifier que je publiai l'an dernier un petit ouvrage où je donnai le cannevas de mon enſeignement, ſous le titre *de la Nature & de l'Homme*: on y voit l'application que j'ai cru pouvoir faire à la médecine des connoiſſances anciennes & modernes de la phyſique & de la chymie; j'y rapporte l'homme à la nature entiere, & la nature entiere à l'homme (1). Néanmoins on s'eſt éloigné d'être juſte à mon égard; car quelques méde-

(1) M. G***, très-connu par des travaux littéraires pleins d'eſprit & de ſenſibilité, fixa ſon attention ſur le vaſte de mon plan d'étude, & m'écrivit dans le Mercure de France, une lettre où il prouve, avec des graces qui n'appartiennent qu'à ſa plume, qu'une ſcience ne s'agrandit que lorſqu'on y joint une grande étendue de connoiſſances pour multiplier ſes rapports & ſes analogies. C'eſt ce beſoin ſenti d'un grand enſemble,

cins consultés sur l'opinion qu'on pouvoit prendre de mes talens, m'accordoient des connoissances en accouchement & en physique ; les chirurgiens, des connoissances en médecine & en chymie ; les chymistes, des succès en pratique ; ensorte qu'en même tems que chacun défendoit son bien, il n'étoit envers moi généreux que de ce qui ne lui appartenoit pas.

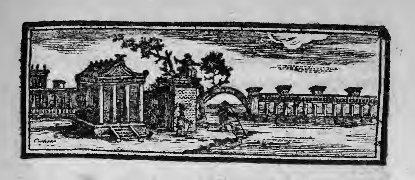
C'est beaucoup trop parler de moi sans doute ; mais j'ai cru devoir exposer mes travaux & mon zele, pour les progrès d'une science & d'un art que notre sociabilité rend de plus en plus nécessaire.

On me force de paroître au grand jour : mais avec le goût de la solitude, où la nature se communique à l'homme, je me suis préparé à ne pas le craindre, plutôt qu'à m'y produire. L'homme livré à

qui a fait naître l'Encyclopédie qui, comme l'observe très-bien M. G***, aura toujours le défaut de n'être pas l'ouvrage d'un seul.

l'étude, ſemblable à ceux qui ſont montés ſur la cime des montagnes primitives, voit ſous ſes pieds les tempêtes excitées par les paſſions des hommes. Son ame montée à l'admiration du bien qu'il contemple & de celui qu'il peut faire, eſt invariablement tournée & fixée vers ce bel objet : il recule les bornes de ſon exiſtence : il appelle à lui, non l'or qui fait un point dans ce globe, mais la nature entiere avec laquelle il s'identifie. A ce moyen le tems & la vie, qui ſouvent ne ſont qu'un fardeau inſupportable pour ceux qui ne ſavent pas en calculer les biens & les maux, ſont pour lui un préſent du ciel dont il connoît tout le prix. Connoître, aimer la nature, voilà le ſouverain bien. Tout autre échappe, celui-là ſeul eſt intarriſſable.

HISTOIRE



HISTOIRE NATURELLE
DE LA GROSSESSE
ET DE L'ACCOUCHEMENT.

L'HOMME ne ſent jamais mieux ſa dignité que quand il étudie l'harmonie de ſes reſſorts. Son intelligence, chef-d'œuvre de la divinité, va ſeule, juſqu'à pouvoir connoître, diriger & modifier la force active qui préſide à l'organiſation. Tel eſt le pouvoir que l'homme acquiert par la médecine. La médecine conſerve ce que la ſociabilité détruit : elle améliore & embellit l'exiſtence : elle ſoutient l'homme en activité, arrête ſa détérioration, ſa décrépitude, & ſeule écarte les fléaux qui l'accableroient s'il étoit abandonné uniquement à lui-même, ou à la nature, qui, embarraſſée de ſa richeſſe, ne s'occupe que des eſpeces, & lui livre le ſoin des indi-

vidus. La médecine eſt donc un art dont le pouvoir égale quelquefois celui de la nature : c'eſt la nature perfectionnant la nature.

Je n'ai en vue dans ce foible eſſai que de contempler la naiſſance de l'homme. J'établirai d'abord les changemens qui, pour ſon organiſation, arrivent dans la femme. Je décrirai enſuite la ſtructure étonnante du viſcere, où recevant ſes premiers développemens, il s'accroît ſuffiſamment pour vivre par lui-même. Enfin, j'indiquerai les travaux qui l'amenent à la lumiere. Je voudrois avoir le mérite de donner ici le germe d'un ouvrage meilleur & plus complet : j'aurois au moins préparé de loin l'amélioration du ſort d'un ſexe qui, moitié du genre humain, porte la plus forte influence ſur l'autre.

Lorſque la femme a conçu, les changemens les plus étonnans ſurviennent dans toutes les parties de ſon organiſation. L'union des principes conſtituants de ſes ſolides & de ſes fluides eſt altérée ; tout change en elle. C'eſt un autre ordre de fonctions, d'élaborations & de ſecrétions dans la tête, la poitrine & le bas ventre : les nerfs, les arteres, les veines, le tiſſu cellulaire, les muſcles, la pituite, la limphe, le ſang, tout ſubit des changemens. Autre accord,

autre harmonie, dont l'obſervation ſeule peut rendre raiſon des phénomenes étonnans de la groſſeſſe. La femme devenue groſſe, perd dans ſon enſemble & dans chacune de ſes parties une portion d'exiſtence : cette ſomme de vitalité n'eſt perdue qu'en apparence. C'eſt une autre diſtribution du principe moteur élaſtique qui circule par-tout, & dont la partie la plus pure & la plus énergique eſt attachée au cerveau & aux nerfs. La matrice recueille ce fluide actif, pour en corroborer celui du fœtus. Ainſi chaque ſolide, chaque fluide, chaque organe porte en tribut, au nouvel être, une portion de ſon énergie. La matrice poſſede donc alors, en propre & en commun avec l'enfant, plus de vitalité qu'aucune autre partie. C'eſt ſans doute pour cette raiſon qu'elle devient après la conception, le centre des ſenſations, la corde ſenſible de tout le ſyſtême harmonique de l'économie de la femme.

La vie du fœtus eſt dans le commencement confondue avec celle de ſa mere, & l'on peut aſſurer qu'il eſt, dans ſon origine, plus uni à ſa mere par le principe élaſtique inviſible de l'exiſtence, que par les liqueurs qu'il en reçoit pour ſa ſubſiſtance. Ces deux exiſtences qui

d'abord n'en font qu'une, inſenſiblement ſe ſéparent. Ces rapports ſont bien admirables, mais auſſi bien incompréhenſibles pour qui n'a pas approfondi toutes nos découvertes modernes, ſur la nature du feu, de la lumiere & de l'électricité ; & n'a pas comparé ſes travaux, ſur ces fluides élémentaires élaſtiques, avec le principe élaſtique qui conſtitue la vie. Les bornes de cet écrit ne nous permettent pas des éclairciſſemens qui nous entraîneroient hors de notre ſujet. Ce ſera l'objet d'un autre ouvrage ſur l'enfance, & ſur-tout d'une diſſertation que je publierai ſur le feu conſidéré dans la nature & dans l'homme.

On pourroit comparer la mere & l'enfant à deux inſtrumens inſéparablement unis ; l'un grand & fort ; l'autre petit & foible ; mais du reſte parfaitement homogenes entre eux, parfaitement à l'uniſſon. Une corde du grand inſtrument ne peut être touchée ſans que la même corde vibre ſur l'autre. Il y a dans la nature des preuves d'une ſemblable correſpondance, propres à expliquer pourquoi, lorſque l'imagination d'une femme groſſe eſt vivement frappée, des attouchemens ſur quelque partie de ſon corps, vont déſorganiſer la peau du fœtus, qui eſt chez lui ce qu'il y a de plus altérable,

précisément dans les parties similiaires. Ainsi, pour en donner un exemple, la vive colere porte le sang à la tête, mais les membranes, les os, en empêchent l'éruption. Une femme grosse se mit un jour en une colere extrême. Le sang porta si vivement à la matrice & en même tems au cerveau de l'enfant, qu'elle avorta quelques heures après. On vit un pariétal du fœtus brisé : le sang s'étoit épanché dans le cerveau : ensorte que l'on seroit presque tenté de croire ce qu'avoit dit Harvée, d'après une méditation profonde, & que Maupertuis a trop cherché à ridiculiser, sans doute parce qu'il n'en concevoit pas le principe, c'est que la matrice qui a conçu, reçoit des impressions comme le cerveau.

La vie de l'enfant est subordonnée comme on le voit, à celle de sa mere. Dans le principe, il n'est qu'une graine ; il devient un végétal, puis un amphibie. Il prend d'abord sa nourriture à l'extérieur, comme les végétaux : il ne se nourrit à l'intérieur, comme les animaux, que quand il s'est perfectionné : *car en proportion que nous nous perfectionnons, nos opérations sont plus intérieures.* L'enfant, dans son principe, étant une espece de végétal, est nourri par un suc peu animalisé, & presque végétal lui-même. C'est pour

former ce ſuc nouveau, que toutes les liqueurs de la femme ſe décompoſent, & qu'enfin l'animaliſation rétrograde dans ſes ſolides & dans ſes fluides.

Parcourons rapidement les altérations que produit la groſſeſſe dans le cerveau, dans la poitrine, dans le bas-ventre, ainſi que dans toute l'économie de la femme. Ces contemplations ne raſſaſient pas ſtérilement notre avide curioſité; elles ſont, comme on va le ſentir, d'une utilité très-grande, pour la perfection & l'amélioration de notre eſpece.

Le cerveau, par la conception, perd une portion de ſon énergie. Lorſqu'à cette époque les forces élaſtiques vitales ſont déjà affoiblies, il arrive quelquefois une réſolution ultérieure: enſorte que la conception quelquefois eſt pour la femme l'époque d'une maladie, d'une fievre lente nerveuſe, ou d'un autre accident de ce genre.

Les vapeurs diſſoutes dans l'air, ſe réſolvent en eau, ſur la cime des montagnes; de-là elles s'épanchent ſur la ſurface & dans l'intérieur du globe. Ainſi les vapeurs aqueuſes de l'économie ſe réſolvent dans le cerveau en une eau animale principe, qu'on appelle pituite, laquelle découle

de la tête dans toutes les chairs, dans toutes les parties de l'économie. Cette eau principe, après la conception, se résout dans le cerveau affoibli en une plus grande abondance : de-là vient, si cette secrétion est en excès, des fluxions, des rhumatismes, des pesanteurs & autres accidens semblables. Les anciens ont mieux connu que nous, la circulation de cette eau d'animalisation, premier principe de tous les autres fluides. Et sur cet objet Hippocrate est admirable.

Si les fonctions physiques du cerveau sont affoiblies, les fonctions morales qui en dépendent ne le sont pas moins : l'intelligence est plus foible, les idées sont moins assurées, le jugement est moins ferme. Les passions alors sont vives & de peu de durée, comme dans l'enfance. Aussi l'état de grossesse des femmes, impose à l'homme le devoir le plus strict de la douceur & de la complaisance. Moïse en fit une loi : la nature inspire à l'homme honnête de céder alors à leurs volontés mêmes les plus bizarres. Les rois d'Espagne, dit madame de Launay dans ses Mémoires, conservoient tellement le respect & la complaisance pour les femmes grosses, qu'ils se montroient autrefois toutes les semaines, & se laissoient approcher & toucher, en supprimant

toute étiquette, de celles du peuple qui étoient en cet état. Puiſſe ainſi l'obſervation, l'étude & la ſcience des loix de la nature, nous donner des mœurs qui ſoient la félicité des deux ſexes!

La reſpiration, cette fonction de la poitrine eſſentielle à la vie, ſubit auſſi par la groſſeſſe des changemens. Mais pour les expliquer, il faudroit bien développer quels principes élémentaires d'eau & de feu, l'air que nous reſpirons, apporte à notre économie. Il faudroit dire pourquoi la femme, toute proportion gardée, reſpire moins dans un tems donné que l'homme. La poitrine de la femme eſt moins ample & moins profonde que celle de l'homme ; elle reſpire moins d'air que lui en un tems donné, parce qu'elle eſt moins animaliſée. La groſſeſſe, en diminuant l'animaliſation, doit diminuer & diminue en effet le beſoin de reſpirer. Rien n'eſt plus admirable, ſur-tout ſi l'on conſidere que l'eſpace qu'occupera l'enfant, doit rendre d'ailleurs cette diminution de reſpiration néceſſaire.

Quand au bas-ventre, l'altération pendant la groſſeſſe y eſt plus ſenſible qu'ailleurs. Le principe ſalin des ſucs de l'eſtomac & des inteſtins ſe trouve plus à nud : il en réſulte des changemens innombrables.

Les ſucs inteſtinaux, qu'on appelle gaſtriques, ayant perdu une portion de leur phlogiſtique, c'eſt-à-dire, de leur feu, leur principe acide ou ſalin, eſt plus à nud : étant moins neutraliſés, ils ſont plus diſſolvans : il en réſulte qu'ils tiennent en une plus grande diſſolution, la lymphe & le principe muqueux, terreux, ſolidifiant.

Cette diſſolution eſt abſolument néceſſaire pour la mere & pour le fœtus. Par elle le ſang ſe réſout pour faire ſecrétion d'une nouvelle liqueur, le lait. Dès-lors les ſucs nourriciers ſont moins propres à faire dans l'économie de la femme, la ſecrétion d'un principe gras & huileux : auſſi n'eſt-il pas ordinaire qu'une femme groſſe prenne plus d'embonpoint. Si ces décompoſitions néceſſaires vont trop loin, il s'enſuit un affoibliſſement dans les fonctions des inteſtins, d'où une foule de déſordres. Les digeſtions ſont troublées : ce ſont des aigreurs ; des vomiſſemens ; des diarrhées ; des goûts qui ſemblent bizarres à qui ne connoît pas la nature : goûts cependant que donne le pur inſtinct, le beſoin, pour le maintien de l'équilibre & le remede à ces déſordres. Les maux dans la groſſeſſe, comme dans toutes les autres opérations de la nature, naiſſent de ſes biens : c'eſt-à-dire des

moyens qu'elle emploie & des loix immuables qu'elle suit pour la propagation de l'espece, sans avoir égard aux individus, dont, comme je l'ai dit, elle abandonne la conservation aux soins de la médecine.

Après avoir vu les changemens qui se passent dans les trois cavités, le cerveau, la poitrine & le bas-ventre; c'est-à-dire, dans les fonctions animales, vitales & naturelles, considérons les changemens qui arrivent dans tout l'ensemble de l'économie.

Dans tous les tems de la vie, il s'établit une somme principale d'élaboration & de sanguification en une partie principale de l'économie animale. L'activité dans l'enfance est à la tête; elle est à la puberté aux parties génitales; c'est jusqu'au milieu de la vie à la poitrine; & pendant l'autre moitié de nos jours au bas-ventre. Voilà un grand fait, une grande vérité, qui doit être base fondamentale de la pratique de médecine: j'en ai démontré toute l'importance & toute l'utilité dans ma lettre sur la conservation des enfants.

Cette activité pendant la grossesse, est dirigée toute entiere vers la matrice: elle est reservée pour l'accroissement du fœtus: elle est suspendue & assoupie dans tout le reste de l'éco-

nomie. Qu'une femme éprouve les accès d'une fievre intermittente, qu'elle ſoit accablée des maux de nerfs, ſes maux & leurs accès, par la groſſeſſe, ſont le plus ſouvent ſuſpendus juſqu'après l'accouchement. La nature ne fait alors de ſecrétions qu'autant qu'il en faut pour conſerver la vie. La marche progreſſive ordinaire eſt ſuſpendue : car les os fracturés d'une femme, dans l'état de groſſeſſe, le plus ſouvent ne ſe réuniſſent point. Point de ſoudure dans ce tems. Le plus communément l'agglutination des parties ne s'accomplit qu'après l'accouchement.

Cette ſuſpenſion des travaux de la nature, pendant la groſſeſſe, eſt un gage aſſuré de vie, pour la femme, pendant ſa groſſeſſe. On peut aſſurer phyſiquement qu'une femme enceinte conſervera le jour juſqu'à ſon accouchement. La mort reſpecte à tel point la femme en cet état, que depuis vingt deux ans, je n'ai connu dans Paris que 4 victimes, & deux l'ont été par un fauſſe application de l'art. Néanmoins les maladies épidémiques peuvent attaquer les femmes, mais très-rarement on en a des preuves. Le méphitiſme, quand il a été reçu dans l'œconomie pendant la groſſeſſe, ne produit ordinairement ſa fu-

neſte influence qu'après l'accouchement; & l'art peut alors réparer le déſordre.

La vie eſt également aſſurée à la femme dans le moment de l'accouchement. C'eſt autant d'après ma propre expérience, que d'après mes réflexions ſur cet œuvre important de la nature, que j'ai établi dans mon enſeignement & dans divers ouvrages, que nulle femme ne devoit périr en accouchant, & que ſi ce cas arrivoit, il ne falloit pas s'en prendre à la nature, qui bien étudiée, peut fournir à la ſcience des moyens de conſervation.

L'incohérence, pendant la groſſeſſe, des principes conſtituans, ou la diſſolution du principe muqueux ſolidifiant, que l'ignorant pourroit imputer comme un tort à la nature, eſt le moyen très-ſimple & admirable qu'elle emploie pour la formation du fœtus. D'après ces conſidérations, on voit pourquoi les chairs des vieilles femelles imprégnées, ſont très-tendres: c'eſt ce que l'obſervation a tranſmis aux gens de la campagne & aux bouchers. On ne conduit aucune vache à la boucherie, quelle n'ait conçu un mois ou deux auparavant: d'après ce fait, dont la connoiſſance m'eſt parvenue dès le tems de mes premieres étu-

des, j'ai recueilli en diſſequant ces animaux, une foule d'obſervations curieuſes & importantes ſur la conception, ſur le fœtus, ſur le placenta ou délivre, ſur la formation du lait. La nature a moins de miſtere pour quiconque avec courage & conſtance, l'interoge, l'étudie, l'obſerve, la compare & la rapproche. Ce qu'elle cache en une eſpece, elle le révele en une autre. Qu'elle conſolation pour la ſcience !

Chez la femme groſſe, ſi tout eſt en diſſolution, c'eſt pour payer tribut au fœtus, chez qui tout eſt en concrétion. Quand on ajoute de la garance à la nourriture des animaux, leurs os ſe colorent en rouge : ſi pendant la geſtation on tente la même expérience, alors le principe terreux colorant ne ſe porte point aux os de la mere, mais ſeulement à ceux du fœtus.

La cauſe premiere de toutes ces élaborations eſt ſimple : il importe de la ſaiſir, pour appercevoir les effets nombreux qui peuvent en dériver, & ne plus les regarder comme des déſordres, mais comme des effets de notre foibleſſe, qui ne pouvant ſuivre toujours la marche hardie & précipitée de la nature, a beſoin qu'un art ſavant la modere par des moyens auſſi ſimples que faciles.

L'imprégnation cauſe dans la matrice, une irritation, un ſpaſme, qui amene un engorgement de ſang & de lymphe. Le fond du viſcere devient alors mol, & ce relachement laiſſe les arteres, qui ne ſont plus comprimées, apporter en abondance le ſang dans le tiſſu ſpongieux; & même à telle quantité quelquefois, qu'il en réſulte une perte: chez certaines femme c'eſt même l'annonce de la conception. Le col eſt chaud comme à l'époque des regles. Alors ſelon que le ſpaſme ou l'engorgement ſanguin prédomine, on voit divers phenomenes. C'eſt d'après leur obſervation que j'ai donné des conſeils, qui ont établi la fécondité chez des femmes qui ſe croyoient affligées de ſtérilité.

Il y a trois tems pour l'imprégnation: avant, après & au milieu, mais ſur-tout après l'époque, des regles. Chez quelques femmes, à chaque imprégnation, le ſang détruit le travail de la nature. Par la ſaignée pratiquée peu après la conception, (comme l'expérience l'a appris pour quelques animaux, qui vivent en ſociété avec l'homme & le ſoulagent dans ſes travaux); j'ai diſſipé la prétendue ſtérilité, & j'ai aſſuré la fécondité que j'avois jugé ſouvent établie, mais rapidement diſſipée. C'eſt d'ordinaire dans les grandes villes que

ce moyen eſt quelquefois néceſſaire. Eh! l'on oſe révoquer en doute l'utilité de la médecine, ſans obſerver que dans les grandes villes, ſon empire doit lutter contre les déſordres qu'amenent dans les conſtitutions, l'altération des générations, la nourriture abondante, le luxe & les affections morales.

Revenons pour un inſtant encore aux premiers effets de la conception. Elle porte ſa premiere inflluence ſur les houppes nerveuſes (1) qui

(1) M. l'abbé Manes, prieur de Brain-en-Soiſſonnois, qui exerce la chirurgie & la médecine avec autant de diſtinction que de générosité, livré depuis nombre d'années à l'étude & à la pratique de l'anatomie comparée, vient, en un mémoire qu'il a lu cette année à l'Académie des Sciences, nous dévoiler le myſtere de la génération dans les oiſeaux. Il y démontre que toute cette ſcêne juſqu'ici bien cachée, ſe paſſe primitivement dans les nerfs; que la ſemence vient des nerfs, comme le dit Hippocrate, & comme je l'aſſurois dans mes cours, d'après l'obſervation des phénomenes de la génération. Voilà donc encore une preuve nouvelle de l'exactitude des connoiſſances phyſiques, tranſmiſes par Hippocrate. Ce qu'il y a d'intéreſſant dans cette découverte, c'eſt que les obſervations de M. l'abbé de Manes éclairent les miennes ſur les effets de l'imprégnation ſur la matrice, comme les miennes éclairent auſſi les ſiennes. M. Manes eſt un de ceux que je me glorifie

s'épanouiſſent à la matrice & dans ſes environs. C'eſt une eſpece de contagion diſoit Harvée. D'un côté elle produit, irritation, ſpaſme, engorgement au tiſſu ſpongieux de la matrice; de l'autre côté, diminution de vitalité, réſolution de force, perte de ton dans le muſcle de cet organne: ce qui étoit néceſſaire, pour qu'en ſe relachant, il laiſſât aborder le ſang que ſa contraction muſculaire retient dans les arteres. Cet agacement, d'un côté augmente l'oſcillation des arteres, tandis que la réſolution de l'autre diminue la force abſorbante des veines. Ainſi la ſecrétion augmentée, l'abſorption diminuée, il s'enſuit pléthôre, & ſecrétion d'un fluide nouveau. Voilà les premiers rudimens du lait. Rien de plus admirable, rien de plus ſimple.

Un coup preſque électrique, établit chez la femme, irritation, foibleſſe, réſolution, diſſolution. Ce même coup électrique donne le mouvement, la force au fœtus.

La réſolution des forces de la mere eſt le principe de la force du fœtus. En effet, ſi par la groſſeſſe la matrice eſt trop lâchée,

d'avoir eu pendant long-tems pour auditeur aſſidu. L'amitié qu'il m'a vouée me ſera toujours chere.

alors

alors la matrice relâchée reçoit un excès de sucs, l'enfant en devient plus fort. On voit delà, pourquoi ceux des femmes délicates & foibles, & qui deviennent grosses étant malades, sont si volumineux. Déjà *Rohederer* avoit observé que les femmes foibles & phtisiques avoient des enfans énormes. La nature a tellement voulu la propagation, quelle y a fait concourir la destruction même. Un volume excessif du ventre, un énorme enfant, loin d'être les indices de la santé vigoureuse, annoncent donc au contraire le plus souvent son altération.

Après l'accouchement, les secrétions & toutes les fonctions reprennent le premier ordre, le premier ressort, la premiere élasticité. Cependant il reste souvent, & sur-tout dans les grandes villes, un leger état de dissolution : c'est ce qui produit à la suite des couches tant de cachexies, tant de désordres extraordinaires, dont la réparation fait souvent le désespoir des Médecins; parce que la cause en est inconnue. On a nommé ces désordres du mot vague de maladies laiteuses. On les abandonne à l'empirisme. Cependant, il importeroit pour l'amélioration de notre espece, que des médecins habiles voulussent bien les étu-

dier, pour en développer les caufes & y trouver remede.

Ce fut une diffolution exceffive à la fuite des couches qui produifit cette maladie très-extraordinaire de la femme Soupiot, qui intéreffa tant l'Europe favante. Je prends fouvent des exemples extraordinaires en apparence; j'en dirai ci-après la raifon. La femme Soupiot avoit eu quatre enfans: elle tomba peu après fa couche fur les marches de Saint-Roch, d'où lui advint une plaie à la jambe par laquelle il s'écoula une quantité énorme de lait. Son chirurgien lui donna le malheureux confeil de devenir groffe : elle conçut, & la diffolution, que fa groffeffe établit, jointe à celle que produifoit déjà fa plaie, porterent la fonte au point que fes os fe ramollirent jufqu'à pouvoir fe ployer comme des chairs. L'enfant dont elle acoucha fut énorme, & par fuite a joui de la plus robufte fanté (1).

(1) M. Hériffant, mon compatriote, éleve de l'illuftre Réaumur, rendit compte à l'Académie des Sciences de ce phénomene, dont on publia une foule d'explications : aucune ne fatisfit le favant M. Hériffant. Je lui communiquai mes travaux, il les accueillit, & me donna en échange le moyen auquel il venoit de tra-

Concluons de cette observation, où l'on voit l'extrême de la dissolution établie, que l'imprégnation trop précipitée à la suite des couches est dangereuse, parce que la résolution n'étant pas complette, & le ressort n'étant pas encore rétabli, la dissolution continue sur-tout dans les constitutions maladives & foibles. Les loix de la nature sont en faveur de la force; la foiblesse n'en peut supporter le joug, qu'autant que l'art trouve dans la nature même le secret de l'alléger.

Considérons à présent la matrice sous son rapport musculaire pour nous rendre compte du méchanisme qu'elle emploie pour se dégager de l'enfant.

Le relachement que l'imprégnation produit sur le fond de la matrice, permet aux fibres de se développer, de s'allonger successivement du fond

vailler, pour renfermer des crapaux en un bloc de plâtre, & les retrouver vivans après un très-grand nombre d'années. M. Hérisant a communiqué le fait, & en a donné la preuve à l'Académie des Sciences; mais a-t-il donné son moyen? Je l'ignore. On pourra le découvrir en étudiant la respiration, & en portant ses recherches sur l'organe de cette fonction dans les crapaux.

vers le col, enſorte qu'au cinquieme mois, déjà les fibres du fond ſont très-allongées, le corps du viſcere eſt développé, l'enfant a pris un volume conſidérable, que le col n'a pas encore ſubi de changement. Venons enfin à la ſtructure muſculaire étonnante de ce viſcere. On ne peut l'obſerver dans un autre tems que celui de la geſtation ou qu'après l'accouchement.

La matrice dans ſa poſition naturelle, reſſemble à une poire creuſe, applatie, un peu triangulaire; la baſe eſt en haut, & le col en bas. Imaginez une éponge couverte à l'intérieur & à l'extérieur d'une toile muſculaire, dont les fils ſont tiſſus au-dehors autrement qu'au dedans. Ces deux tiſſus ont chacun une action oppoſée.

A l'extérieur on voit ſur toute la baſe, qu'on appelle le fond, un rézeau de petits cordons tendineux, qui ſe prolongent en petits faiſceaux muſculaires applatis, & qui deſcendent à droite & à gauche ſur les côtés, pour ſe terminer inſenſiblement au col & s'aller réunir, en plongeant dans l'intérieur, avec le muſcle orbiculaire. A droite, à gauche, en devant, en arriere, on voit quatre ſemblables rézeaux qui s'allongent en faiſceaux de fibres muſculaires, pour aller ſe terminer également au col. Cinq muſcles compoſent donc le

plan musculaire extérieur de ce viscere & ces cinq rézeaux en sont l'origine. Ils présentent l'aspect des nœuds du bois où les fibres ligneuses sont serrées : tels sont les points d'appuis des fibres musculaires du plan extérieur de la matrice.

Quand ces cinq muscles se contractent, tout le plan extérieur de la matrice se serre, se rapproche dans tous ses points & tout ce qui est contenu dans le viscere est expulsé par ce mécanisme.

Dans l'intérieur, c'est un autre ordre. On voit à chaque côté du fond, une petite ouverture ; c'est celle d'une trompe qui est un petit tuyau musculaire qui porte son extremité frangée sur l'ovaire lors de l'imprégnation. Cette ouverture est de chaque côté un centre de cercles musculaires qui s'épanouissent & présentent un muscle rond semblable à l'ouverture d'une petite trompette d'enfant; lequel muscle n'a du centre à la circonférence que trois doigts d'étendue. Il sort de dessous chaque muscle latéral, orbiculaire & intérieur, un plan de fibres longitudinales, large de trois doigts, qui va descendre dessous le muscle ou sphincter du col. Enfin, autour du col est un muscle plus fort que les quatre autres que nous venons de décrire : il est large de trois doigts : c'est un constric-

teur qui resserre l'ouverture de la matrice comme le fait le sphincter de l'anus.

Quand le plan externe se contracte, l'interne est en inaction. On va voir la raison de cet étonnant méchanisme.

Le plan extérieur en se contractant, rapproche du fond le col, force le muscle orbiculaire à s'ouvrir tant soit peu : d'ailleurs le corps contenu à l'intérieur, par une pression continuelle sur le muscle de ce col, lui fait perdre sa sensibilité. Deux causes concourent donc au relâchement & à l'ouverture du col, pour qu'il laisse passer sans obstacle le corps de l'enfant poussé par le plan extérieur.

Tous les muscles du plan extérieur ont une action unanime. L'action des cinq muscles intérieurs est composée ; & quand ceux-ci se contractent, le plan externe est sans action.

Le délivre est implanté avec ses membranes dans les quatre muscles internes, qui en se contractant se détachent, se séparent petit à petit des enveloppes de l'enfant. Le muscle orbiculaire du col se resserre en même tems pour empêcher l'hémorrhagie qui pourroit résulter de la séparation des enveloppes.

Cette union des enveloppes de l'enfant au plan musculaire interne, est d'autant plus intime qu'on est moins éloigné de la conception. Le tissu spongieux qui se trouve entre les deux plans musculaires, fournit, à travers le réseau musculeux interne, une portion de l'arriere-faix, qui n'est donc, dans le principe, qu'une portion même de la matrice : car la matrice fournit à chaque conception une portion de sa substance pour l'enveloppe du fœtus, comme la poule fournit à l'œuf une exfoliation membraneuse, qui se durcit à l'air ; c'est la coquille.

Dans les fausses couches, l'enveloppe de l'enfant appartient d'autant plus à la matrice que la grossesse est moins avancée, & les enveloppes sont d'autant plus inséparables, que l'enfant est moins en maturité. Ensorte que, lorsque les fausses couches n'ont pas été précédées pendant long-tems par des douleurs internes, si les eaux viennent à percer trop précipitamment, & que le plan externe se contracte trop tôt, les enveloppes ne se séparent pas, mais se déchirent par leur intime adhérence avec la matrice : il en résulte une perte qui peut être mortelle ; c'est là la source d'une foule d'accidens peu connus encore, & qu'il est difficile à l'art de réparer.

La contraction du plan interne, cause dans ces circonstances des maux de reins, & un sentiment de destruction, qui presque toujours accompagne les désordres intérieurs, parce que les nerfs qui viennent s'épanouir à l'intérieur de la matrice dérivent des reins. Une fausse couche est une destruction d'autant plus intime de la mere même, que la grossesse est moins avancée.

Venons enfin au méchanisme très-simple de l'accouchement. Mais qu'on me permette auparavant d'examiner comment l'enfant, en prenant son accroissement, se dispose insensiblement à être séparé de sa mere.

Pour expliquer ce phénomene, on s'est attaché à une cause unique & souvent encore imaginaire ; aussi les explications offertes ne sont que des produits stériles d'imagination, qui embarrassent la science, loin de l'éclairer. Plusieurs causes concourent à la fois à cette opération ; il faut les poursuivre toutes ensemble, sans quoi la nature échappe à l'analyse, & l'esprit ne peut arriver à la contemplation ravissante de ces faits premiers, simples & lumineux, desquels on apperçoit découler la foule innombrable des autres.

Les uns n'ont fait attention qu'au viscere qui

renferme l'enfant. Ils l'ont, à leur gré, composé de fibres ployées & reployées, lesquelles arrivées à un certain degré de développement, semblables à un ressort allongé, reviennent à leur premier état. C'est une erreur de subordonner ainsi le fœtus au viscere où il est contenu. L'extension des fibres n'est-elle pas différente lorsque ce viscere ne renferme qu'un enfant, ou lorsqu'il en contient deux? cependant n'est-ce pas à la même époque que l'on voit l'accouchement arriver dans l'une & l'autre circonstance? L'accouchement est même d'autant plus retardé, que la matrice s'est plus relâchée. Le fruit n'est pas subordonné à son enveloppe.

L'enfant, disoient les anciens, opere sa sortie, lorsqu'il est assez fort pour déployer ses jambes & porter ses talons contre le fond de la matrice : par ses efforts, il fait plonger sa tête en bas. Ils crurent que cette pression imaginaire des talons contre le fond de la matrice, pouvoit la déchirer dans cette partie : accident terrible dont les livres n'indiquent pas la cause juste, & n'ont pas désigné le remede (1).

(1) Ce n'est jamais dans son fond que la matrice peut être déchirée, c'est seulement dans sa partie latérale infé-

En attribuant ainsi l'accouchement aux forces seules de l'enfant, les anciens en conclurent que lorsqu'il étoit mort, il falloit en délivrer la femme par les moyens mêmes les plus extrêmes. Il est vrai qu'ils n'agissoient que sur un corps privé de vie. La matrice ayant peu d'énergie quand l'enfant est mort, l'observation entretenoit leur

rieure, au-dessus du muscle orbiculaire du col. J'ai connu plusieurs accidens foudroyans de ce genre ; ils étoient causés par une chûte, dont s'étoit suivie une grande contusion, que la nature n'avoit pu résoudre, à raison du mécanisme de ses opérations. Dans tout le reste de leur grossesse, ces femmes se plaignoient d'une douleur locale excessivement sensible. Au moment de l'accouchement, le plan extérieur, en se contractant, déchiroit l'organe dans le lieu de la contusion où les fibres macérées sont disposées à la solution de continuité. J'ai eu le bonheur de prévenir ce malheur en une circonstance de chûte, où infailliblement il seroit arrivé. J'ai fait saigner plusieurs fois pendant le reste de la grossesse, pour diminuer, autant quil étoit possible, l'abord du sang à la matrice. J'ai appliqué sur le bas-ventre des linges trempés dans la teinture de résine de mastic. Aux premieres douleurs de l'enfantement, lorsque le col a été ramolli, j'ai percé les eaux, amené les pieds & terminé l'accouchement, après lequel la résolution s'est complettement opérée.

erreur. Mais l'art plus perfectionné connoissant la raison de ce défaut d'énergie, doit attendre le moment des contractions; ou s'il sent la nécessité de débarrasser la femme du fardeau d'un cadavre, il doit faire attention au moyen de fortifier l'organe qui doit s'en délivrer.

Il est vrai que les insectes & les ovipares levent la coque de l'œuf où ils sont renfermés; mais il faut observer que les ovipares sont plus développés à leur naissance que les vivipares dont la sortie s'opere par l'énergie du viscere qui les renferme : énergie qui peut être, il est vrai, secondée de celle du fœtus, tandis que l'enveloppe des ovipares étant absolument passive, il a fallu qu'il y fût suppléé par la force de l'individu renfermé dans la coque.

Le célebre Harvée, qui s'étoit occupé si particuliérement de la génération, crut que l'enfant sortoit de ses enveloppes, parce que les eaux de l'Amnios n'avoient plus la qualité propre à le nourrir : mais l'enfant n'est pas nourri par ces eaux dont l'abondance est même un effet de foiblesse.

L'enfant est accru, développé par les racines chevelues du placenta, qui pompent dans le sang de la mere un fluide subtil dont elles renforcent & rafraîchissent celui de l'enfant, qui est nour-

rit au dehors & par des racines, à la maniere des végétaux.

D'autres ont dit, l'enfant ſort parce qu'il a beſoin de reſpirer. Ils avoient obſervé que le poulet dans ſa coque s'agite, s'inquiete, & même piole avant de briſer ſa priſon; ce qui peut rendre raiſon d'un cri que quelques femmes ont entendu faire à leur enfant renfermé dans leur ſein. Je ſuis bien ſûr pour moi d'avoir une fois entendu un cri d'un enfant, dans le ventre de ſa mere. On en trouve pluſieurs obſervations dont on peut rendre raiſon ſatisfaiſante, qui ſerviroit à prouver que les recherches, pour ſavoir ſi l'enfant a reſpiré avant de voir le jour, ſeront éternellement inutiles & fautives. C'eſt cependant de ces expériences les plus fauſſes qu'on fait dépendre la fortune & quelquefois la vie des malheureux parens.

Le beſoin de reſpirer dans l'enfant doit fixer un inſtant notre attention. Le placenta fait l'office du poumon; mais d'autant moins que le fœtus eſt plus développé: enſorte que le poumon eſſaie ſon office, quand le placenta va ceſſer le ſien.

Mais quel eſt le méchaniſme de ces changemens? C'eſt avec le ſecours de l'anatomie qu'il faut faire de ſemblables recherches. Il faut examiner ici quel eſt l'état, dans les différens tems

de la grossesse, du viscere qui renferme l'enfant ; quel est l'état de l'enfant & de ses enveloppes à différentes époques. En s'attachant à ces trois points tout à la fois, on trouvera les principes & les causes premieres qui nous menent à la vie : on verra que la pléthôre existe dans la matrice, dans le placenta, dans le fœtus : qu'il y a oblitération dans le tissu spongieux de la matrice qui s'unit au placenta, & dans celui du placenta qui s'unit à la matrice. Ces pléthôres ont une action antagoniste, qui, au moyen de l'oblitération, sépare entr'elles ces trois parties. Cette oblitération arrive par les loix constantes & presque invariables de la circulation ; loix qui ne peuvent être modérées que quand les causes qui les produisent sont elle-même altérées. La pléthôre & l'oblitération, sont les moyens avec lesquels la nature sépare tous les êtres de ceux qui les ont engendrés.

Considérons à présent le méchanisme de ces différentes oblitérations. Il dépend d'une cause absolument simple ; savoir, différens rapports, à différentes époques de la gestation, entre la sécrétion du sang & son absorption.

Nous avons déjà vu comment la pléthôre commence à s'établir au viscere qui va développer

l'enfant : l'abondance du ſang eſt augmentée, ſon abſorption eſt diminuée. Les enveloppes prenant leur accroiſſement, abſorbent de plus en plus une pléthôre qui leur a été préparée par la matrice, & qui, dans le principe, eſt exceſſive quelquefois au point de tout détruire. Cette pléthôre arrive par des arteres qui s'ouvrent dans le tiſſu ſpongieux qui communique de la matrice au placenta. Cette maſſe ſpongieuſe du placenta en s'oblitérant ſur la fin de la groſſeſſe, laiſſe alors à la matrice une ſurcharge de ſang. Elle s'en débarraſſe en revenant inſenſiblement ſur elle-même. Sa contraction empêche d'abord l'arrivée des fluides inutiles : mais le plus ſouvent elle a peine à rejeter le ſang dont elle s'étoit chargée pour le placenta, & que cette maſſe développée & oblitérée, lui refuſe en plus grande partie. Elle en reſte quelquefois engorgée, au point d'être incapable de rallier ſes fibres & d'expulſer le fœtus par des efforts, qui ſont toujours d'autant plus grands, que ces fibres ſont plus rapprochées. Ainſi dans le commencement de la groſſeſſe, l'abſorption eſt diminuée, la ſecrétion eſt augmentée dans la matrice ; mais ſur la fin, au contraire, ſes contractions l'obliterant, il regne peu de ſecrétion & beaucoup d'abſorption. Telle

eſt la marche de la nature quand l'organe a toute ſon énergie.

Sur la fin de la groſſeſſe, terme où l'enfant prend beaucoup d'accroiſſement, le placenta reçoit beaucoup plus de fluide par la veine ombilicale, qu'il n'en rend par les deux arteres. A trois mois, les deux arteres du cordon (par leſquelles l'enfant renvoie le ſang de ſes arteres hipogaſtriques pour revenir par les veines ombilicales qui en ſont la continuation pour les ſept huitiemes) ont chacune un calibre égal à la veine. Mais ſur la fin de la groſſeſſe, la veine a deux fois le calibre à elle ſeule des deux arteres enſemble. Ainſi l'enfant finiſſant par recevoir deux fois plus qu'il ne renvoie, le réſultat doit être, & eſt en effet l'accroiſſement. Oblitération dans les deux arteres, calibre augmenté dans la veine, c'eſt d'où n'ait une pléthôre naturelle, ſoumiſe aux loix conſtantes & périodiques de la circulation.

Conſidérons à préſent le placenta; il tient lieu de poumon à l'enfant chez qui la fonction & l'organe de la reſpiration ſe préparent en proportion qu'il prend ſon accroiſſement. Le ſang du fœtus eſt rafraîchi dans le placenta, comme il eſt rafraîchi dans le poumon pendant la reſpira-

tion. Les eaux de l'amnios ſont de ſix degrés moins chaudes que le ſang de l'œconomie, & c'eſt pour ce rafraîchiſſement, abſolument néceſſaire à la vie, & pour autres cauſes encore, que le cordon eſt d'autant plus long que l'enfant eſt moins avancé vers ſon terme : ſon ſang rafraîchi dans les diviſions du placenta, eſt abſorbé, par la chaleur des gros troncs veineux.

Le placenta eſt un golfe du ſang de l'enfant. Les vaiſſeaux en plus grande partie continus, ne renvoient qu'une portion de ſang & en reçoivent une autre. La recette eſt en raiſon de l'accroiſſement, & l'excrétion, dans la raiſon contraire. Les extrémités des vaiſſeaux veineux, parfaitement ſemblables à des racines, pompent, dans de petits réſervoirs que forme le placenta, un ſuc très-ſubtil, un principe de vie ſemblable à celui que les végétaux, par leurs racines, pompent dans la terre. Le ſang qui va au placenta, tant que l'enfant eſt dans la matrice, ſe portera dans le poumon à ſa naiſſance ; alors il puiſera dans l'air, l'eau & le feu (éléments de la vie) que ſes racines animales ont puiſé, d'abord dans la propre ſubſtance de ſa mere, enſuite dans les lobes du placenta, où les arteres de la matrice ont apporté le ſang en réſerve pour les racines.

Le placenta plonge d'abord dans le tiſſu ſpongieux que fournit la vegétation intérieure de la matrice; enſorte que dans le commencement, les racines de l'enfant ſont tellement unies à ſa mere, tellement implantées dans le tiſſu de la matrice, que l'on ne pourroit ſéparer l'un de l'autre; inſenſiblement ce chevelu ſe détache, rentre ſur lui-même, entoure une artere de la matrice, comme des racines qui ſe reploieroient pour former un petit réſervoir qu'entretiendroit continuellement le filet d'une ſource. Ces racines reployées pompent le plus pur du ſang de la mere, apporté dans la cavité de chaque lobe du placenta par une petite artere de la matrice.

Le réſidu de ce ſang reſte dans l'interſtice des racines veineuſes abſorbantes, & forme un dépôt terreux qui obſtrue les vaiſſeaux excrétoires: en effet une once de placenta deſſéchée à cinq mois, donne plus d'un tiers moins de partie charboneuſe qu'à neuf mois.

On voit à préſent comment l'oblitération & la pléthôre terreuſe, arrivent au placenta. On voit comment toute la végétation interne de la matrice, qui au commencement de la groſſeſſe étoit ſpongieuſe & charnue, n'eſt plus ſur la fin que membraneuſe. C'eſt l'effet de l'oblitération.

Le placenta de la vache au terme de six mois, nous offre de cent à cent dix lobles ; & quand elle met bas, il n'y en a pas soixante. Les oiseaux n'éclosent de l'œuf que quand leurs vaisseaux ombilicaux sont flétris & desséchés. Les fruits eux-mêmes ne tombent de l'abre que quand les vaisseaux qui unissent la queue au péduncule sont desséchés ; ensorte que l'homme, les quadrupedes, les volatiles & les fruits, sont amenés à maturité par une loi simple, générale & constante dans toute la nature, la loi de la pléthôre & de l'oblitération. Eh ! qui peut s'empêcher en contemplant la majestueuse & céleste simplicité de la nature, de s'écrier avec un saint enthousiasme, comme Job : qui donc a fait tant de grandes, innombrables & incompréhensibles merveilles ? (1)

A différens périodes de la vie, le sang est en proportion différente dans les arteres & les veines. Le sang tient pendant le jour son empire aux arteres ; la nuit, il siege principalement aux veines ; ce qui peut servir à expliquer le someil, fonction encore mal développée.

Pendant la moitié de la vie, le sang occupe

(1) *Quis fecit magna & incomprehensibilia & mirabilia quorum non est numerus.* Job. ch. 8.

capitalement le ſyſtême artériel, mais au milieu de notre carriere, ce fluide arrive à ſon apogée, & comme l'aſtre qui nous dirige, il eſt un moment ſtationnaire : c'eſt ce qu'on appelle le retour d'âge : depuis ce moment, les arteres vont diminuant de calibre, & les veines augmentant de diametre, juſqu'au terme auquel un ſyſtême ne pouvant plus balancer l'autre, nous ceſſons notre maniere d'être pour en reprendre une immortelle. Cette marche de la circulation doit encore être une baſe fondamentale de la médecine pratique, parce qu'elle porte dans tous les tems de la vie, une influence particuliere ſur le tempérament, ſur la ſanté, ſur les maladies.

La circulation accomplit donc une marche périodique, qui conſtitue le cours de notre vie; cours réglé par notre organiſation, dérangé par nos paſſions & les circonſtances accidentelles. La médecine a je crois le pouvoir, en quelques individus ſeulement, d'en retarder de quelques années le terme; non par ces élexirs impoſteurs dans leſquels le chimiſte croit follement avoir coagulé le feu de la vie, mais par un régime, & ſur-tout un ſoin particulier de la peau. Mais ces ſoins qui ſeroient une méditation continuelle de la mort, l'emporteroient ſur leur réſultat; enſorte que l'homme poſ-

ſédât-il le ſecret de ces hauts myſtères, avec la ſageſſe, il préfereroit céder à ſes deſtinées.

La marche de la vie s'eſt accomplie déjà pour nous dans le ſein de notre mere. Lorſque le calibre de la veine du cordon ombilical l'emporte deux fois ſur celui des deux arteres réunies, l'enfant eſt détaché de ſa mere : ainſi l'homme le doit être de lui-même, par la pléthôre & l'obſtruction qu'ameneront dans la vieilleſſe le cours réglé de ſa circulation. L'homme a donc trois exiſtences ; l'une de neuf mois dans le ſein de ſa mere : c'eſt un monde qu'il habite ſeul, & dans lequel il végette à la maniere des plantes : l'oblitération l'en détache, comme l'oblitération détache le fruit de ſon arbre. Il parcourt ſa premiere carriere de neuf mois uni à ſa mere ; la ſeconde avec lui-meme, & pendant un eſpace plus ou moins long, ſelon ſon tempérament & le climat qu'il habite dans ſon déclin. Enfin, par la même cauſe qui l'a conduit à la lumiere, il eſt détaché de la vie.

Le même méchaniſme qui mene à la vie, eſt donc le même qui mene à la mort. Naître, c'eſt mourir à la vie végétale ; mourir après avoir vécu quelques années, c'eſt naître à une troiſieme vie immuable & immortelle. Mou-

rir (1) pour l'homme, c'eſt refuſer dans le ſein de la divinité, cette flamme intelligente, immortelle, qui nous vivifie. La vie, la mort ſont la même opération pour la nature & pour ſon immuable maître, devant qui rien ne s'anéantit. Si l'homme ingrat a voulu dans ſa folie méconnoître l'exiſtance d'un Auteur intelligent, c'eſt qu'il a trop négligé l'étude & les bienfaits d'une ſcience que le Très-Haut a créé lui-meme ?

Voyons enfin par quel méchaniſme très-ſimple, l'enfant ſort du ſein qui l'a produit pour arriver à la lumiere.

Sur la fin du neuvieme mois, les fibres muſculaires du plan extérieur de la matrice ſe rallient, ce qui opere un dégorgement de ſucs qui deviennent ſuperflus par la maturité du fœtus,

---

(1) Le méchaniſme des différentes eſpeces de mort eſt un objet très-digne de nos recherches, & dont j'aurai peut-être occaſion un jour d'expoſer le méchaniſme très-ſimple. On demande des faits pour bâtir les ſciences : Mais la mort eſt le plus multiplié de tous. Cependant quel homme a enchaîné les diverſes circonſtances de ce fait, de maniere à bien développer ce que c'eſt que la mort ; quelles en ſont les eſpeces différentes ; quel eſt le genre de celle qui arrive dans de telle ou telle maladie qui détruit tel ou tel de nos organes ?

toutes les secrétions se rétablissent; elles sont abondantes, sur tout-celle de l'urine. Quelques portions du plan musculaire extérieur de la matrice, se contractent : il en résulte de petits points d'agacement, dont la douleur est semblable à celle d'une piqûre légere de mouche. La matrice qui se resserre dans tous ses points, diminue de volume. Le ventre baisse. On sent au toucher, le corps de la matrice dur comme une pierre; c'est l'expression des femmes, il faut ici la conserver : les petites contractions s'étendent dans tout le tissu extérieur. La femme alors légere, éprouve intérieurement le sentiment de la force, du bien être & de l'existence. Celle qui pendant toute sa grossesse, a le plus redouté d'accoucher, ne le craint plus quand la matrice revient ainsi fortement sur elle-même. Sa peur est dissipée sans quelle en sache la raison. La nature nous donne la confiance de notre force, comme de notre foiblesse : c'est par le sentiment du bien être & du plaisir, quelle prépare la femme au principal de ses desseins, à la réproduction.

Enfin le moment arrive. La femme, va, vient, s'agite & ressent de tems à autre des contractions de la matrice, qui poussent l'enfant en enbas. Ce n'est point de la douleur; c'est un travail du plan

musculaire extérieur, auquel elle fait concourir, le diaphragme, les muscles du bas-ventre, & presque tous ceux de son économie entiere. A chaque contraction on peut sentir sous les doigts la matrice qui devient dure comme une pierre; elle reste dure encore dans l'intervalle. Les contractions sont alternatives, parce que la femme ne pourroit supporter la réunion de la somme des efforts, qui sont nécessaires pour opérer l'accouchement. Une forte contraction est suivie d'une foible douleur; dans laquelle ce sont principalement les quatre muscles intérieurs qui font effort pour disposer la séparation de l'arriere faix. Le repos est nécessaire dans l'intervalle de ces travaux. Si l'on agace l'orifice de la matrice, immédiatement après un travail, il n'en résulte qu'une douleur sensible & non expulsive : si l'on attend plus long-temps, il en résulte une nouvelle contraction expulsive.

A force de travaux, la matrice revenue sur elle-même, occupe moins de place; son fond est alors une espece de plancher, qui poussant les fesses, fait plonger la tête; sa pression sur le col, l'ouvre conjointement avec l'action du plan musculaire extérieur. Le col comprimé

par la tête, perd sa sensibilité, son élasticité & pour ainsi-dire, se paralise. Il se relâche à tel point qu'il laisse passer sans sensibilité, sans déchirure bien remarquable, la tête & le corps; car la douleur des derniers instans ne tient qu'à la dilatation excessive des parties extérieures.

Toute l'économie irritée est toute entiere à des efforts. Le soldat qui combat ne sent point ses blessures. La femme ne voit plus, ne sent plus, tant elle met en travail, en contraction, tous les muscles de l'économie. Enfin, dans un accès d'énergie, qui est tout près de la convulsion, elle pousse au monde son enfant. Dans le premier moment, elle ne goûte que le plaisir du calme, mais la nature reprend ses droits: elle aspire à carresser son enfant, & témoigne aux assistans la plus tendre reconnoissance de leurs soins empressés.

Lorsque l'enfant est sorti par des efforts vigoureux du plan extérieur de la matrice, alors ce viscere revient de plus en plus sur lui-même, & le délivre qui est un corps mol, spongieux, sans contraction, est séparé de la matrice qui se contracte sur cette masse inerte.

En portant la main ſur le ventre, ſi l'on ſent le viſcere dur, c'eſt une indication de tenter l'extraction du délivre. On le tire avec douceur au moyen du cordon. Le délivre réſiſte d'autant moins que la matrice eſt plus contractée, parce qu'alors, il en eſt mieux ſéparé. Néanmoins le délivre eſt quelque fois reſſerré par le vicere qui le retient tout détaché. Les efforts ſur le cordon, s'ils ſont trop conſidérables, peuvent le rompre, mais jamais le fond de la matrice ne ſe renverſe, & même ne peut ſe renverſer en un pareil accouchement. Les ſuites en ſont toujours heureuſes; & s'il arrive quelques déſordres, ils ſont l'effet de cauſes accidentelles que l'art peut réparer facilement.

Je vais à préſent décrire l'accouchement malheureux; & les degrés de danger auxquels il expoſe la femme, ſelon les degrés d'altération de l'énergie vitale, ſoit dans la matrice ſeule, ſoit dans l'économie entiere. La vie dépend ſouvent alors de la juſte application d'un art, qui, mal dirigé, peut dégrader & détruire. Puiſſai-je convaincre que ce n'eſt point par le fer, toujours téméraire, & ſouvent meurtrier, qu'il faut arracher à la nature ce que ſa foibleſſe ne peut donner.

Pendant la groſſeſſe, la matrice eſt un réſer-

voir du principe de la vie. Elle doit devenir, lors de l'accouchement, l'aboutiſſant du fluide élaſtique qui fait la contraction muſculaire. Tout ſon plan extérieur doit être d'une irritabilité & d'une contractilité qui lui donne la force incroyable, néceſſaire, pour expulſer l'enfant. Cette énergie muſculaire eſt différente dans différens accouchemens. Le plus heureux eſt celui dans lequel cette énergie eſt la plus forte.

A l'approche des grandes maladies, il ſe fait une perte énorme d'un fluide élaſtique principe de la vie. Comme les muſcles tiennent de lui leur reſſort, c'eſt par le degré de leur foibleſſe, de leur langueur, de leur inaptitude au mouvement, que s'annonce, dans tout le ſyſtême muſculaire, le degré de perte du fluide élaſtique, étheré, qui nous vivifie. Quand il ſe prépare une maladie, pour la ſuite de l'accouchement, l'élaſticité & l'irritabilité muſculaire ſont quelquefois anéanties, & dans l'économie de la femme, & dans la matrice. Quelquefois la matrice ſeule eſt affoiblie : alors tous les muſcles qui recouvrent ſon extérieur languiſſent dans l'inertie, tandis que les muſcles du plan interne ſont irrités, contractés, ſans avoir la puiſſance de pouſſer l'enfant ; ce qui fait reſſentir aux femmes dans la pro-

fondeur la plus intime de l'économie, un douloureux anéantiſſement.

Conſidérons la perte totale de ce fluide. J'offre ici des extrêmes, pour graver les principes de l'art en traits plus ineffaçables. Il y a près de dix ans que je fus engagé par une ſage-femme de mes éleves, à venir être préſent à l'ouverture du corps d'une pauvre femme, qui étoit morte ſur la paroiſſe de Saint-Euſtache, en accouchant à ſon terme. Le ventre avoit été volumineux pendant la groſſeſſe. Après quelques douleurs d'enfantement, la femme mourut dans une défaillance. On l'ouvrit. La matrice molaſſe, & d'un rouge violâtre, s'écraſoit ſous les doigts : elle s'étoit crevée, dans ſa partie inférieure, au-deſſus du muſcle orbiculaire du col. L'enfant, très-volumineux, étoit entré vivant dans le bas-ventre. En recherchant la cauſe de cet accident, il me parut dépendre de ce que cette femme malheureuſe, qui étoit une cardeuſe de matelas, en avoit travaillé trop imprudemment pluſieurs, qu'avoit ſalis un homme mort d'une fievre maligne preſque peſtilentielle.

En ramenant à des principes ſimples, des faits qui ſemblent ſortir de la marche ordinaire de la nature, on reconnoît mieux ſon ordre immuable,

& l'on ne se livre point à cet étonnement stérile ; qui souvent égare, en offrant des faits extraordinaires non-classés comme une dérogation à des loix qui n'en souffrent aucune.

Tout ce qui peut affoiblir ou détruire ce ressort musculaire pendant la grossesse, va donc agir sur la matrice. Qu'il survienne une fievre intermittente ; qu'un méphitisme se glisse dans l'économie ; qu'un catarre, au lieu d'affoiblir le cerveau, porte une fluxion au viscere devenu le centre de toutes sensations & affections ; qu'un rhumatisme vague, qu'une affection billieuse, qu'une disposition à maladie, qu'une constitution foible, ou autre cause enfin, diminuent le ressort musculaire, la perte s'en fait sentir sur-tout dans le plan externe de la matrice.

Cette perte de ressort ne se remarque guere dans un premier accouchement. On la voit après plusieurs, & plus fréquemment chez les grandes femmes, dont la fibre naturellement allongée, devient, après l'avoir été plusieurs fois, moins propre à la contraction, que les muscles raccourcis des femmes de moyenne taille. Les femmes très-grandes, grosses & molasses, perdent facilement cette élasticité dans la matrice, même dans le premier accouchement, sans qu'elle paroisse

altérée dans tout le reste de l'économie naturellement indolente. La distinction de cette perte de ton générale ou locale est bien essentielle pour ne pas tomber dans une erreur qui peut être fatale. Il faut, dans la pratique des accouchemens, un grand caractere d'observation, soutenu par l'expérience, pour ne pas être trompé par des désordres aussi cachés : c'est ce qu'on appelle tact, qui n'est autre chose qu'une surémi-nence de jugement, une perspicacité qu'on acquiert non-seulement par l'expérience, mais encore par des études saines & par une attention rapide & profonde.

Je vais ici concentrer l'attention sur un point capital. Tout accouchement dangereux, ou qui le peut devenir, présente un degré plus ou moins grand de perte de ressort vers la matrice. Dans le bon accouchement, il y a un degré plus ou moins grand d'énergie & de dureté du viscere. Dans celui-ci, la matrice, en la touchant, paroît molle, & l'enfant est renfermé dans cet organe sans ressort, comme dans une peau de chamois, à travers laquelle on toucheroit ses membres. L'irritabilité presque perdue, laisse sans contraction le plan extérieur. Delà, un volume excessif du ventre, effet d'un engorgement, qui, à son

tour, s'oppose à la contraction, & laisse jusqu'au dernier instant le ventre d'une grosseur énorme.

La marche de la nature est alors ralentie & l'accouchement passe plus ou moins le terme de neuf mois. Il faut pour les contractions expulsives un fluide élastique musculaire : il y est suppléé par le fluide élastique de la lumiere. C'est pour cette raison, sans doute, que ces sortes d'accouchemens arrivent vers le milieu du jour, moment où le fluide élastique lumineux est en plus grande abondance dans l'athmosphere.

Les douleurs sont très-lentes & très-éloignées; ce sont des épreintes produites par l'irritation du plan intérieur. Le col se serre. La douleur va de bas en haut se perdre dans les reins, en y causant une sensibilité excessive ; à l'opposé des bonnes douleurs qui ouvrent le col en portant de haut en bas sur le siege. Il survient de tems en tems une ou deux douleurs qui plongent : l'espoir se ranime ; mais ce bon travail cesse; il renaît après quelques heures, & disparoît encore. Enfin le col se relâche & la matrice semble céder l'enfant plutôt aux forces auxiliaires des muscles du bas-ventre & du diaphragme, qui est en partie soumis à l'empire de la volonté, qu'au plan

musculaire externe de la matrice, dont l'action, indépendante de la volonté, est uniquement soumise à l'énergie vitale. Le viscere épuisé se relâche, s'ouvre, & la femme est débarrassée de l'enfant. Mais après sa sortie, le plan extérieur, sans contraction, laisse, par les arteres, une entrée libre au sang dans le tissu spongieux. Les veines ne le résorbant pas, il se fait un engorgement de sang dans la matrice, qui reste molle & devient épaisse & gonflée. Le placenta est fortement adhérant: c'est une grande sagesse de la nature attentive à la conservation de l'espece. Il faut, pour en délivrer la femme, attendre patiemment que la contraction du plan extérieur retienne le sang dans les vaisseaux altériels; sans quoi ces vaisseaux en syncope, en relâchement excessif, épancheroient le sang dans le tissu spongieux, ce qui l'engorgeroit jusqu'à ce que le plan musculaire externe, irrité par l'excès de l'engorgement de sang, exprimât ce fluide. L'éponge exprimée se gonfle de nouveau: nouvelles contractions; nouveau flots de sang: c'est ce qui se répete alternativement jusqu'à la foiblesse extrême, & même jusqu'à la mort, si l'art n'y remédie.

Lorsque l'irritabilité musculaire est presque éteinte, l'enfant est soumis aux pressions du dia-

phragme & des mufcles du bas-ventre. Le col lui-même fe relâche, & le fond mol qui preffe les feffes de l'enfant eft pouffé par les efforts du diaphragme qui lui font étrangers. Si ce fond eft fans aucun reffort, & que l'effort du diaphragme foit grand, le fond fuit l'enfant qu'il eft forcé de comprimer. La matrice par cette extrême molleffe de fon fond peut même en ce cas être renverfée. Elle refte d'abord un inftant dans le vagin; mais bientôt elle fe préfente au dehors, comme un gand retourné. D'autres fois la femme n'a pouffé que foiblement la derniere douleur, & le renverfement n'arrive que dans les efforts qu'elle fait pour la délivrance, fur-tout fi elles font fecondées par une main, qui ne fachant pas dans quel cas on doit l'opérer, veut vaincre l'adhéfion, falutaire en ce cas, de l'arriere faix à la matrice molle & fans contraction. Tel eft l'état fâcheux mais heureufement très-rare où peut conduire la perte totale de reffort du fond de la matrice. Voyons ce qu'il convient de faire dans ces fortes d'accouchemens.

Quand les douleurs, fenfibles à l'excès, font reffentir dans le bas-ventre une efpece de barre tranchante qui retarde l'accouchement au lieu de l'avancer, on excite, on anime, on en-

courage.

courage. Faites des efforts, pouſſez, dit-on; mais ce conſeil n'aboutit qu'à de l'épuiſement. La femme appelle à grand cris la douleur; elle la deſire en vain; elle ne ſent que de l'impuiſſance: elle ſe livre au déſeſpoir. Le déſeſpoir eſt l'impoſſibilité ſentie de réſiſter aux maux, & la douleur eſt cent fois moins cruelle que cette ſenſation anéantiſſante. Les vaporeux nous le prouvent bien, en ſupportant, avec un courage héroïque, des douleurs atroces, tandis qu'ils nous peignent, par le plus profond accablement, leurs vapeurs qui nous ſemblent des maux imaginaires & légers, mais que je crois en effet bien plus affreux que la douleur, parce qu'ils produiſent, le ſentiment de l'impuiſſance d'y réſiſter, le déſeſpoir. Malheur à ceux qui perdent l'eſpérance & la force de ſoutenir leurs maux, a dit Salomon dans ſes proverbes.

Provoqueroit-on tant d'efforts fatiguans, inutiles & dangereux, ſi l'on s'attachoit à la conſidération de la foibleſſe de l'économie entiere, ou de l'organe qui doit ſe contracter? S'il reſte une grande route à faire à un homme épuiſé, ne l'engage-t-on pas au repos, au ſommeil? Ne voit-on pas qu'après quelques heures de tranquillité, dans un lit chaud, il retrouve ſes

forces ? Le fluide élastique qui contracte les muscles pour marcher étoit épuisé, le repos l'a réparé ; mais c'est le même fluide qui doit contracter la matrice. Excite-t-on à beaucoup d'action un homme que la nature dispose à une grande maladie ? Ne seroit-ce pas porter le mal à son comble au lieu de le réparer ? Qu'une matiere âcre, catarreuse, agace le dernier des intestins, dit-on à chaque épreinte, poussez ? Non, sans doute. On invite au repos ; on sollicite la transpiration ; on emploie la chaleur ; voilà les vrais pacificateurs des épreintes. Ce sont aussi les vrais pacificateurs des mauvais accouchemens. Attendez, ne poussez pas, n'excédez pas vos forces, reposez-vous, dormez s'il se peut ; voilà les préceptes les plus importans dans les accouchemens malheureux. Lorsque j'ai rencontré ce défaut d'élasticité, qui rend les douleurs désespérantes, défaut d'élasticité qui force les femmes d'appeller à leurs secours les instrumens & la mort, j'emploie, s'il me semble nécessaire, les moyens médicaux qui seront bientôt indiqués, où je leur dis : « Portez la main sur votre » ventre, sentez la mollesse de la matrice ; si vous » accouchez en cet état, vous risquez d'avoir » une perte ; mais si vous souffrez, sans pousser

» vos douleurs, si vous gardez le lit, si vous » vous provoquez au sommeil, le mauvais travail va se calmer; la matrice va se reposer; ensuite elle deviendra dure; car elle doit être en » cet état pour que vous accouchiez sans acci» dent ». Ce raisonnement réveille l'espoir; il détermine la femme au repos; & les douleurs se calment. Quand la foiblesse n'est qu'à certain point, la nature se releve, & l'accouchement rentre, après quelques heures, dans un meilleur état. La science est souvent active en n'agissant pas: elle observe, contemple & suit de l'esprit & des yeux l'action bienfaisante de la nature: tandis que l'ignorance, qui ne connoît pas ses opérations, substitue à des travaux bienfaisans & tranquilles les siens, qui sont inconsidérés & bruyans: elle exige alors d'une femme foible, ce qu'on ne demanderoit pas à un homme fort & robuste.

En cet état fâcheux, si l'on perce les membranes, l'on fait écouler les eaux. On a dessein de rendre les douleurs plus fréquentes & meilleures; mais souvent elles restent les mêmes. Le viscere, après avoir exprimé son humidité, se colle sur la peau de l'enfant, se desséche, s'enflamme, & quand on a imprudemment pratiqué cette opération, petite en apparence, on ne

peut s'oppofer à fon effet qu'en terminant l'accouchement par les pieds. Si l'on attend trop long-tems, il ne vient plus de douleurs ; l'enfant eft étouffé ; l'air reçu dans l'intérieur, établit une difpofition putréfiante dans les humeurs, dont la circulation eft interrompue : nulle efpece quelconque de progrès dans l'accouchement, nulle contraction ; la mort arriveroit fans la délivrance.

Dans ces accouchemens, les touchers fréquents multiplient les douleurs & les dangers. Les dilatations font des inventions barbares & dégoûtantes. Je n'offrirai point ici le tableau révoltant de la propofition faite en pleine affemblée de gens de l'art, de mutiler en ce cas le col de la matrice qui jamais ne fait d'obftacle infurmontable à la médecine, ainfi que les parties molles.

Au lieu de calmer un mauvais travail par le repos, par les faignées, par les bains & autres moyens bien appliqués, lorfqu'on le provoque au contraire par des efforts, par des agitations, des touchers, des remedes contraires & mal adminiftrés, la femme eft réduite à un tel point de défefpoir qu'elle afpire à être délivrée de fes maux, ou par une opération quelconque, ou par la mort.

Le forceps eſt un moyen terrible qu'on propoſé alors comme une ancre de ſalut. Ce ſont deux mains de fer, deux culliers de la peſanteur de deux livres, longue de ſeize pouces, larges de deux, qu'on applique ſur la tête de l'enfant pour l'entraîner au dehors : ſouvent elles ſe courbent ou lâchent priſe. Il n'eſt pas rare qu'on les applique pluſieurs fois pour pouvoir entraîner l'enfant au dehors. Mais cette victoire eſt preſque toujours incomplette ; le plus ſouvent meurtriere pour l'enfant, déſaſtreuſe pour la mere, ſoit dans l'inſtant, ſoit dans la ſuite.

L'accouchement eſt le paſſage d'un corps ſolide (la tête de l'enfant) à travers une ouverture ſolide (le baſſin de la mere) : le corps qui paſſe & l'ouverture qui livre paſſage, ont des dimenſions reſpectives : il faut que ces dimenſions ſoient en relation l'une avec l'autre, pour que l'accouchement s'accompliſſe ; c'eſt-à-dire, que la tête doit avoir une poſition convenable. Si la tête n'eſt pas placée en rapport avec l'ouverture du baſſin, les doigts ſuffiſent pour la mettre dans la poſition requiſe. Quand l'ouverture eſt inſuffiſante (ce qui eſt très-rare & n'a lieu que chez les femmes très-contrefaites), jamais dans ce cas le forceps ne peut être utile ; parce que

chaque branche de l'inſtrument ayant au moins trois lignes d'épaiſſeur, on ajoute donc encore ſix lignes de diſproportion à la tête. Ainſi la tête qui a 3 pouces $\frac{1}{4}$ à 3 pouces $\frac{3}{4}$ de diametre, doit être écraſée de neuf lignes, pour qu'elle en perde ſeulement trois d'épaiſſeur excédante. Or, c'eſt ce qu'on ne peut pas faire, & ce qu'on ne devroit pas faire quand même cela ſeroit poſſible.

Si le baſſin a dans ſon ouverture une dimenſion ſuffiſante, ſi la tête eſt bien placée, & que l'accouchement n'avance pas, comme il arrive dans les cas dont nous traitons ici, il faut s'attacher à l'état de la matrice; il faut obſerver qu'alors elle ne ſe contracte pas dans ſon plan extérieur pour pouſſer l'enfant au dehors. On doit ſe garder en ce cas de percer les eaux. Mais on conſeillera le repos, la ſaignée, les narcotiques, la chaleur, les cordiaux & les bains : ſi ces moyens ſont inſuffiſans, les mains ſeules doivent terminer l'accouchement, en allant chercher les pieds.

L'uſage du forceps a éloigné de la recherche des cauſes; recherche qui conduit ſeule à une juſte & utile application des moyens médicaux. Dans le forceps, qu'on ne connoît & qu'on n'emploie que depuis quelques années, on a voulu que l'art entier réſidât; parce

qu'il eſt plus facile d'acheter des inſtrumens que d'acquérir des principes. On attend des inſtrumens ce qu'on ne devroit attendre que de la médecine, ou, tout au plus, de la main dirigée par le jugement & des principes. Un inſtrument qui frappe les yeux, arrête la marche des meilleurs préceptes, qui ne fixent que la raiſon & l'attention que peu d'hommes ont le courage, la conſtance & la faculté d'exercer. L'application des forceps eſt un moyen prompt, qui ſemble n'exiger qu'une adreſſe très-grande : mais c'eſt un moyen terrible, par les dangers, préſens ou futurs, auxquels il expoſe & qu'il produit malheureuſement trop ſouvent. L'admiration même en entretien l'uſage & l'abus. On a pour cet inſtrument un reſpect ſemblable à celui des ſauvages pour les divinités malfaiſantes.

Des hommes qui croient que leur conſidération dépend de la multiplicité de leurs opérations, préféreront-ils une méthode naturelle, ſimple & populaire en apparence, à des opérations qui leur donnent la réputation qu'ils recherchent ? L'inſtrument ſemble les entourer des rayons d'une ſcience ſalutaire & terrible : car un accoucheur qui tient en main le forceps, paroît tenir les clefs de la vie & de la mort : il inſ-

pire le respect & la terreur. Mais que la gloriole dont il se couvre est frêle & perfide ! Les bons principes s'éteignent, la nature est de plus en plus négligée. Eh ! quels gens la connoissent assez pour le leur reprocher ? S'il s'en trouve un, c'est une voix qui crie dans le désert. Les hommes continuent de donner leur admiration à ce qui les étonne, à ce qui est monstrueux, & la refusent à ce qui s'approche de la nature & de sa simplicité. C'est cette nature qui se faisoit sentir à Levret, lorsqu'il disoit : il y a quelque chose de bien extraordinaire dans l'art des accouchemens : l'enfant étant bien placé, le bassin bien conformé, pourquoi le travail quelquefois n'avance-t-il pas ? Mais loin de porter plus loin ses réflexions & ses recherches, il retournoit au forceps, qu'il caressoit d'autant plus, malgré ses terribles effets, qu'il s'applaudissoit d'en être le promoteur & le réparateur. Il s'en croyoit même l'inventeur, pour avoir allongé, renforcé, contourné ses terribles culliers. C'étoit là sur-tout ce qui lui avoit valu sa réputation : car un chirurgien qui invente, ou ajoute quelque chose à un instrument, fixe plus l'attention que celui qui apprendroit à le bannir.

D'ailleurs l'intérêt se nourrit & profite par

l'ufage fréquent d'un tel inftrument. La foule & la fortune arrivent ; & comme on veut employer lucrativement le tems, on ne donne pas à la nature celui qu'elle exige pour fon opération : voilà comment l'ufage des inftrumens & la réputation s'établiffent tout à la fois. Rohederer, éleve de Levret, rapporte qu'un accoucheur en moins de deux années, termina fix cents accouchemens avec les inftrumens. C'eft ainfi que s'illuftrent auprès des ignorans, ceux qui mettant à part la candeur dans la fcience, favent combien les hommes veulent être trompés.

On ne calcule pas fi la femme eft foible ; fi la nature qui la prépare fouvent à une maladie, au lieu d'être fortifiée par des moyens médicaux, ne fera pas réduite par la douleur d'une opération à un épuifement irrémédiable. Feroit-on une opération douloureufe, à la veille d'une maladie, dans l'organe le plus délicat ? Ne feroit-ce pas éteindre le peu qui refte de forces naturelles, au lieu de les réveiller ? C'eft ce qu'on fait néanmoins dans le foi-difant art des accouchemens. Mais fi les fuites, qu'on eût pu prévenir par des moyens faciles & doux, deviennent fatales : on ne s'en prend point à l'opération, ni même à l'opérateur, dont l'adreffe

reconnue n'excite qu'admiration. On loue même sa prudence : car après cette opération, l'accoucheur livre toujours la femme aux soins de la médecine, trop tardifs, & par-là souvent inutiles. Elle meurt. On accuse la nature qui a bien peu de défenseurs, & que personne n'est chargé de justifier. Ce malheur trop fréquent, ne corrige point de la manie de l'opération.

La femme échappe-t-elle au danger, dont l'enfant est le plus souvent la victime, les parties extérieures déshonorées, ameneront bientôt dans l'intérieur le dégoût & le désordre. L'air, en s'introduisant en un organe délicat, y causera des catarres & des fleurs blanches. Le col de la matrice deviendra dans la suite gorgé, dur & squirreux ; ce qui pourra produire les accidens les plus formidables. Sur 100 femmes à qui l'on a appliqué cet instrument, 90 ont des chûtes de vagin & de matrice. Tels sont les suites prochaines & éloignées de l'abus des instrumens : abus qu'on ne pourra détruire qu'en lui opposant la marche de la nature.

Considérons à présent quels secours la médecine doit aux femmes dans le moment de l'accouchement. Nous sommes bien éloignés du point de perfection où l'observation avoit porté chez les anciens cette intéressante partie.

Nous avons vu par quel méchanisme le sang pendant la grossesse arrive en abondance à la matrice ; comment elle devient l'organe principal de la sanguification : nous avons vu quels maux cause cette abondance de sang au commencement de la grossesse : voyons ceux qu'elle produit au commencement de l'accouchement.

Le sang est aussi nuisible à l'accouchement qu'il étoit nécessaire au développement & à l'accroissement du fœtus. Quand l'enfant, en état de vivre par lui-même, a besoin d'arriver à la lumiere, la matrice, qui en est surchargée & qui doit rassembler ses forces pour l'expulser, en est souvent empêchée par une pléthôre de sang qui s'oppose à son méchanisme : elle se resserre pour empêcher l'arrivée du sang dans la même abondance. Celui qui s'y portoit, ainsi que celui qu'elle renferme, étant en excès, se répartit dans l'économie : cette répartition, qui se fait en raison de l'énergie de la matrice & de l'état du reste de l'économie, est souvent très-pénible & quelquefois impossible. La nature est accablée par l'excès de sa richesse & de son abondance.

Pendant les douleurs de l'accouchement, les contractions de la matrice chassent le sang au

dehors. On obferve, qu'à chaque effort les parties extérieures fe gonflent du fang, que leur envoie alors la matrice, par les ligamens ronds antérieurs (1). Lorfque la matrice eft violemment & inutilement contractée, le fang peut même paffer à travers fon tiffu. On lit dans les effais de médecine d'Edimbourg, qu'une femme mourut fans pouvoir accoucher d'un enfant mal placé, parce que l'on ne connut pas l'art facile de remédier à la mauvaife pofition de l'enfant. Toute la furface de la matrice étoit recouverte de fang qui avoit tranfudé à travers fes pores.

Le fang fuperflu eft quelquefois rapidement tranfporté vers le cerveau, par une vapeur élaftique ; d'où réfultent des convulfions & la mort.

(1) Je crois avoir découvert le premier que les ligamens ronds antérieurs font des tuyaux deftinés à débarraffer la matrice d'un excès de fang, à peu près comme les tuyaux appliqués à de grands réfervoirs empêchent qu'un excès de fluide ne les creve. J'ai trouvé dans ces ligamens, compofés de tiffu fpongieux, deux arteres pour une veine, contre l'ordre du refte de l'économie. Ce fang apporté dans le tiffu fpongieux des grandes levres, eft reverfé dans l'intérieur de l'économie. J'ai tiré le plus grand avantage de mon obfervation dans la pratique des maladies des femmes, ainfi que je l'indiquerai ailleurs.

L'art bien entendu repare en un inſtant cet horrible déſordre. Cet accident, le plus terrible de tous, eſt de tous le plus remédiable. Il ne s'agit que d'ouvrir à la fois la veine de l'un & l'autre pied. Hippocrate qui nous a tranſmis des réſultats d'obſervations faites pendant un grand nombre de ſiecles, ordonne poſitivement de ſaigner du pied dans ſon accouchement, toute femme un peu ſanguine, & même d'y revenir autant que les forces peuvent le ſupporter. J'ai de bonne heure ſenti l'importance de ce précepte. J'ai cherché depuis un très-grand nombre d'années à le mettre en vigueur. C'eſt ce qui me faiſoit dire, il y a près de dix années, dans un journal de médecine, que l'obſervation & la pratique m'avoient appris; que l'inſtrument qu'on doit employer fréquemment auprès des femmes qui accouchent, que *le vrai forceps, c'eſt la lancette.*

Les femmes ſaignées avant & pendant leur accouchement, & même à pluſieurs fois, ainſi qu'il eſt quelquefois néceſſaire, comme le dit Hippocrate, ont toujours après leurs couches des ſueurs abondantes & naturelles : criſes favorables & qui indiquent que les mouvemens vitaux, en ſe portant librement du dedans au dehors, opérent une heureuſe réſolution, & ré-

tabliſſent les fonctions dans l'état où elles étoient ou devoient être avant la groſſeſſe. Quand on n'a pas diſpoſé, par la ſaignée, le rétabliſſement de l'équilibre du ſang, il n'eſt pas rare de voir pendant long-tems, à la ſuite des couches, une pléthôre vague. Ce ſang en excès s'altere; d'où naît une foule de déſordres.

Le ſang épaiſſi par ſa partie lymphatique dans le viſcere qui renferme l'enfant, empêche, au moment de l'accouchement, les fibres muſculaires de ſe rallier & de produire des contractions énergiques. La plénitude du ſang produit alors des effets qui reſſemblent à ceux de l'inanition.

Rien n'eſt plus difficile à diſtinguer, même pour les maîtres les plus habiles, que la foibleſſe qui vient de perte abſolue de l'énergie vitale, d'avec celle qui vient de cette énergie empêchée par la plénitude. Les apparences ſont les mêmes dans les deux cas; mais les moyens à employer ſont bien différens. Si deux hommes tombent, l'un par ſa propre foibleſſe, l'autre parce que, tout robuſte qu'il eſt, il porte un poids qui excéde ſa force, les moyens propres à faire relever l'un & l'autre ſont bien différens. Dans ces deux cas, il faut donner à l'un des principes de force, des cordiaux, des corroborans; il faut

ſeulement à l'autre enlever l'excès de ſa charge ; car ces les cordiaux épuiſeroient ſes forces qu'on ne peut ſoutenir au-delà de celles qui lui ſont naturelles. Loin donc de le relever ſes forces, on les abatteroit. En diſtinguant bien les deux cas, on ne donnera pas des cordiaux quand il faut des ſaignées.

Au moment de l'accouchement, il regne quelquefois, dans le bas-ventre & dans le viſcere qui contient l'enfant, un épaiſſiſſement de lymphe, effet d'un état catarral : il découle alors de la matrice, comme des narines dans le rhume, une ſéroſité âcre, une eau qui gerce les doigts & qui ſuinte pendant vingt-quatre heures. La réſolution en eſt ſouvent difficile à s'accomplir. C'eſt alors qu'il faut non-ſeulement des ſaignées réitérées, mais beaucoup de repos, de chaleur, & même quelques cordiaux.

La chaleur aide à la réſolution du ſang, le tient en un état fluide, dulcifie la ſéroſité âcre qui s'en échappe, & la recombine aux principes dont elle ſe ſépare. La chaleur provoque plus rapidement la circulation (1) : elle opere une fonte dans le ſang

(1) C'eſt ſans doute la rapidité de la circulation qui dans les climats chauds, établit la puberté dans un âge où l'homme du Nord eſt encore dans l'enfance. Mais ſi

& le rend plus fluide. Elle donne au mouvement musculaire toute son énergie : car les serpens dont les fluides sont en plus grande partie coagulables ; ces serpens qui sont composés d'une quantité prodigieuse de muscles, ont au soleil une activité qu'ils n'ont pas à l'ombre : activité qu'ils peuvent perdre par le froid au point de devenir roides & fragiles comme des bâtons, & de pouvoir ensuite être par enchantement ranimés, en les faisant passer par degrés insensibles à la chaleur. Les femmes accouchent plus facilement dans les climats chauds que dans les nôtres; parce que dans ces climats, le sang bien plus fluide, laisse facilement toutes les portions de la fibre musculaire se rapprocher, & que d'ailleurs la chaleur est l'effet d'un fluide (le feu) qui lui-même est le principe de l'énergie musculaire.

la jeunesse est rapide dans les climats chauds, la vieillesse y est aussi très-longue, & s'y trouve mieux qu'aux climats froids. C'est une recherche curieuse & utile à faire, que celle de la différence de circulation au Nord & au Midi, pour en déduire la différence des effets propres à éclairer la médecine. On peut avec nos connoissances modernes, appliquées à l'étude du sang, démontrer pourquoi l'homme vit sous tous les climats, & pourquoi la plupart des animaux sont bornés à un seul.

Les

Les femmes accouchent bien plus facilement dans l'été ſec & chaud, que dans l'automne & dans l'hiver. Quand la conſtitution du tems produit dans l'économie l'état catarral, alors la matrice a un caractere de foibleſſe & d'inertie, qui eſt le produit du catarre que le froid y établit.

La chaleur ne réveille-t-elle pas la contraction des muſcles d'un animal nouvellement tué, tandis que les ſpiritueux, au contraire, détruiſent ces mêmes contractions. La médecine doit ſans doute appliquer à la pratique le réſultat de ces curieuſes expériences?

J'ai obſervé que les femmes, en accouchant dans telle ſaiſon que ce ſoit, même dans la plus brûlante, ont une certaine froideur dans les organes, qui livrent paſſage à l'enfant; en ſorte qu'au fort de l'été, elles ſont ſoulagées par l'application des linges chauds. Le froid vers ces parties retarde l'accouchement, tandis que la chaleur le provoque. En effet, j'ai ſouvent vu & j'ai fait voir avec étonnement à ceux qui étoient préſents, que l'application des linges chauds ſur les reins, ſur le ventre, aux parties extérieures, étoient des moyens ſimples, naturels, d'une efficacité plus rapide qu'on ne pourroit le croire.

Mais ces moyens sont si faciles ! Ils n'ont rien de brillant. Ils semblent populaires. Mais que leur effet, quand on l'observe, en fait juger bien autrement.

Les narcotiques ont été des moyens victorieux dans les mains de Smellie, de Deventer, médecins très-habiles dans l'art des accouchemens. Leur effet est de dissiper le spasme, le resserrement des capillaires. D'un autre côté, ils donnent au sang plus de fluidité, en sorte qu'ils agissent par une action triplement salutaire.

Les bains chauds, employés après des saignées réitérées, ont également de grands avantages; & j'ai vu, par leur emploi, terminer heureusement des accouchemens dans lesquels l'usage des instrumens sembloit non-seulement indiqué, mais même indispensable : ils résolvent encore la contraction de tous les capillaires : ils font porter les liqueurs à la superficie du corps ; ce qui débarrasse la matrice de leur surcharge : ils font sortir par la superficie de la peau la transpiration, dont la vapeur halitueuse, retenue en abondance dans l'économie, s'oppose à la liberté des mouvemens ordinaires, en produit de nouveaux qui établissent les plus grands désordres.

Voilà un léger apperçu des principaux effets de la saignée, de la chaleur, des narcotiques &

des bains : effets plus nombreux qu'on ne penſe, & qui tous concourrent à débarraſſer le viſcere qui contient l'enfant de la ſurcharge du ſang qui s'y porte. Ces remedes, bien différens entr'eux en apparence, produiſent néanmoins un effet preſque ſemblable ; mais par des côtés très-différens & très-nombreux.

Venons enfin aux remedes cordiaux. J'ai déjà traité de leur action (1), & je crois ne pouvoir

(1) La chaleur réveille l'irritabilité des muſcles d'un animal nouvellement tué, tandis que les ſpiritueux quelquefois la détruiſent.

Les ſpiritueux donnés à l'intérieur, ou ſe décompoſent, ou ne ſe décompoſent pas. Ils ſe décompoſent lorſque les vaiſſeaux ſont aſſez libres pour permettre l'évolution des élémens qui les conſtituent ; & dans ce cas, ils donnent au ſang au cerveau, un principe de chaleur, de rareſcence ; un phlogiſtique très-pur, qui, en allant du cerveau dans les muſcles, les contracte & les irrite. Ces ſpiritueux ne ſe décompoſent que lorſqu'il y a dans le ſyſtême vaſculaire liberté de circulation, ſans pléthôre.

Quand les ſpiritueux ne ſe décompoſent pas dans l'économie animale, la chaleur, qui dans l'état naturel eſt portée à trente-deux degrés, & dans l'état morbifique bien au-deſſus, volatiliſe ſeulement ces ſpiritueux : volatiliſés, ils ne ſont qu'un phlogiſtique groſſier,

faire mieux que de répéter ce que j'ai dit de leur usage. — L'effet des cordiaux est de por-

un gas inflammable, qui, en diminuant l'irritabilité, arrête le mouvement progressif : & c'est dans le cas surtout de pléthôre que les spiritueux se volatilisent sans se décomposer, tandis que dans l'autre circonstance, ils se volatilisent & ils se décomposent. Un peu de réflexion fera sentir la vérité de cette décomposition : si les végétaux décomposent la lumiere, pourquoi nos corps ne décomposeroient-ils pas des liqueurs spiritueuses ? Qu'un homme foible en prenne, il est échauffé, fortifié, parce qu'ils se décomposent : mais qu'un homme très-pléthôrique en prenne & à grande dose, ils ne se décomposent point, ils se volatilisent en gas inflammable qui diminue l'irritabilité au point d'éteindre le principe de la vie : ainsi les spiritueux, selon les circonstances, augmentent ou diminuent le mouvement dans l'économie animale ; mais la chaleur douce constamment le provoque : ainsi, dans le moment de l'accouchement, les spiritueux donnés à l'intérieur, sont plutôt propres à détruire les contractions de la matrice, qu'à les provoquer, à moins qu'en passant à travers les pores, ils ne soient dans le cas de se décomposer.

On ne doit donner les spiritneux à l'intérieur, qu'autant qu'il y a dans les vaisseaux plutôt inanition que pléthôre, & dans ce cas encore, ce ne sont pas les spiritueux qui conviennent, ils sont trop chargés de phlogistique, ils donnent rop de ce principe ; il faut des restaurans,

ter dans l'économie un principe élaſtique qui donne une énergie d'autant plus grande, qu'ils ſe réſolvent en un principe plus ſubtil, plus ſimple,

des corroborans, qui donnent un gas bien différent ; un gas qui rapidement ſe développe dans l'économie animale ; un gas peu clarifié & qui fourniſſe un principe d'élaſticité. C'eſt aux gens foibles, mal nourris, qu'on doit donner de ces remedes, & ils n'en ont que plus d'efficacité, ſi avant de les preſcrire on a employé les ſaignées. Je conſeille, dans ce cas, quatre onces de ſucre bouilli pendant quelque tems dans un verre d'eau, auquel on ajoute, en le retirant du feu, une cuillerée d'eau de canelle orgée, & deux cuillerées de bon vin : il réſulte de ce cordial, pris chaud ſur-tout, un accroiſſement de forces, que ne donne pas le vin ſeul ou les ſpiritueux, qui même nuiſent quelquefois, pour les raiſons ci-deſſus énoncées.

Ainſi la ſaignée, les reſtaurans & la chaleur, les alkalis volatils ſont les vrais remedes propres à provoquer l'accouchement dans le cas d'engorgement, de catarre & d'inertie de la matrice : l'efficacité de ces moyens a toujours étonné les Gardes mêmes.

La nature, dans notre économie, n'emploie que des moyens ſimples : quand on cherche à la ſeconder ou à l'imiter, il faut être ſimple comme elle.

Cette note eſt tirée de mon ouvrage intitulé : Obſervations & Réflexions ſur l'opération de la ſymphyſe & les accouchemens laborieux. A Paris, chez le Clerc, Libraire, quai des Auguſtins 1780.

plus pur & plus élémentaire : il y a, comme on le voit par la note ci-jointe, un grande différence à faire entre l'ufage des liqueurs éthérées qui fe volatilifent en un gas inflammable, & d'autres fubftances qui fe décompofent en un principe plus pur & plus approchant de la fimplicité de celui qui circule au cerveau.

Le cerveau eft la fource & le réfervoir du principe élaftique mufculaire qui fe porte à la matrice pour opérer fa contraction. J'ai vu des femmes, en accouchant, fentir des douleurs qui de la tête tomboient fur leurs dents. J'ai vu les mêmes douleurs defcendre du cerveau à la poitrine & au bas-ventre. Harvée rapporte l'obfervation d'une femme qu'on fit accoucher en irritant de diftance en diftance la membrane pituitaire ; ce qui follicitoit des douleurs. J'ai opéré quelque chofe de femblable, en faifant refpirer de l'alkali-volatil. C'eft en obfervant les cas qui femblent extraordinaires, c'eft en les comparant enfuite à d'autres, c'eft en les rapprochant de leurs analogues, qu'on leve le voile dont la nature paroiffoit devoir être éternellement enveloppée.

Ainfi lorfqu'on cherche à fournir à l'économie un principe de feu pur & élémentaire, lorfqu'on

a deſſein de fournir au réſervoir du feu de la vie qui réſide au cerveau, & ſe diſtribue par les nerfs, il faut employer les remedes, ou les plus ſimples, ou les plus faciles à ſe décompoſer dans l'économie. D'après ces vues, on trouvera des reſtaurans rapides dans de ſimples eaux aromatiques diſtillées, qu'on peut rendre plus efficace encore par quelques gouttes d'alkali-volatil. L'alkali-volatil eſt pour l'économie animale le remede le plus héroïque & le plus fréquemment indiqué; il reſtaure rapidement ſans trouble. Il eſt très-analogue à nos liqueurs, il eſt très-décompoſable & très-facilement décompoſé.

Il eſt encore un cordial plus puiſſant, c'eſt le phoſphore, je n'ai point encore publié mes vues ſur ce remede très-doux, très-héroïque. Mais j'indiquerai la maniere d'en faire uſage dans la diſſertation que je vais publier inceſſamment ſur le feu conſidéré dans la nature & dans l'homme.

Quand on entendra bien l'adminiſtration de ces moyens très-ſimples, l'art alors bannira les inſtrumens. Deventer, médecin Hollandois, le premier reſtaurateur de la pratique des accouchemens, employoit ſi bien les moyens médicinaux dont il cherchoit, par intérêt, à faire myſtere, qu'appellé dans les cas les plus déſeſ-

pérés, il rétabliſſoit tout dans l'ordre, ſans aucun inſtrument.

Je vais à préſent conſidérer qu'elle eſt, ſur l'accouchement, l'influence du jour, de la nuit, des ſaiſons, des climats, afin de déterminer les cauſes qui peuvent en avancer ou retarder le terme. Déjà des hommes habiles ont recherché la cauſe des naiſſances tardives; mais l'on peut ajouter encore à ce qu'ils ont écrit pour réſoudre ce phénomene. Les loix civiles, qui ne tiennent leur pouvoir légitime que de la nature, ont en vain demandé à la médecine des baſes ſolides, des principes ſûrs, pour prononcer dans cette importante matiere ſur la fortune & l'honneur des femmes: elles ont trouvé la contradiction, l'obſcurité, au lieu de la certitude & de la clarté, parce qu'on ne partoit pas de ces grands faits généraux, d'où l'on voit évidemment découler les faits particuliers & leur ſolution. Je demande grace pour la longueur de mes préliminaires, en faveur de l'importance de l'objet.

Les mouvemens périodiques de notre économie, comme ceux de notre globe & de toutes les autres ſpheres de l'univers dépendent d'un principe vivifiant dont la marche eſt invariable. Il eſt bien étonnant que la lumiere, dont l'influence eſt ſi grande, ſi viſible dans tous les êtres,

entre pour si peu dans nos considérations & nos calculs sur l'économie animale. La médecine a trop d'insouciance pour des richesses qui sont son plus bel apanage : elle les abandonne à des physiciens qui n'en peuvent tirer aucun parti pour notre économie : riches connoissances ! qu'ils n'auroient dû recevoir, comme dans l'antiquité, que de ses mains.

La lumiere excita, dans l'antiquité la plus reculée, l'enthousiasme le plus général. Elle fut l'objet principal des études de la philosophie & de la médecine qu'on ne distinguoit point alors. La lumiere chez les Perses & les Egyptiens fut regardée comme l'ame des végétaux, des animaux & de l'univers entier. Selon ces peuples, elle avoit tout créé ; elle gouvernoit tout. C'est dans son foyer qu'une nation plus éclairée sur la divinité, plaçoit le tabernacle du Très-Haut. En effet, son influence dans la nature, la joie qu'apporte sa présence, le deuil qui suit son absence, la majesté de ses phénomenes, sa subtilité infinie, la certitude des loix suivant lesquelles elle agit & se propage, l'imcompréhensibilité de sa nature, le besoin qu'en ressent tout être vivant, le sentiment de sa bonté ; tout en elle fit courber en adoration l'homme grossier & le philosophe. Chacun

de phénomenes de l'aftre qui nous l'envoie, chacune de fes influences devinrent la bafe d'un culte particulier. Delà vinrent, en fon honneur, un grand nombre d'inftitutions religieufes, civiles & politiques, qui, appuyées fur cette bafe premiere, ont confervé depuis une immenfité de fiecles une durée qui nous étonne, & imprime fur l'antiquité un caractere de grandeur & de majefté à travers les ténebres de l'hiftoire.

Le foleil placé au centre des mouvemens planétaires, qu'il regit par la force d'attraction, affecte différemment chaque globe par le fluide lumineux qu'il lui envoie. Il modifie différemment chaque partie de chaque planette, fuivant la direction plus ou moins oblique, plus ou moins directe, felon laquelle fes rayons lui parviennent, & fuivant la quantité dans laquelle ils s'y combinent. Ainfi l'admirable diverfité de notre globe ne tient qu'à la maniere différente dans laquelle il reçoit & combine les différentes proportions de lumiere qu'envoie le foleil fur les différents points de fa furface.

La terre, en tournant fur fon axe d'Occident en Orient, une fois en 24 heures, produit autour d'elle, par fa rotation, un courant du fluide, dans lequel elle nage, lequel femble aller

d'Orient en Occident. La lumiere du soleil, qui frotte & balaye la surface de notre globe pendant le jour, entre dans la terre, s'y combine & s'en exhale pendant la nuit. En sorte qu'il regne sur la terre un mouvement de la lumiere de haut en bas pendant le jour, de bas en haut pendant la nuit & en tout tems d'orient en occident. Mais ce grand mouvement d'Orient en Occident est modifié deux fois en 24 heures par un flux & reflux que produit, par sa rotation, le satellite de la terre: comme la marche de la lune est chaque jour retardée d'une heure, il s'ensuit que le flux de cette matiere est retardée de près d'une demi-heure dans le jour, & d'autant dans la nuit.

On observe, dans notre athmosphere, quatre états différens de l'électricité pendant vingt-quatre heures: l'aimant présente également deux mouvemens de l'est à l'ouest pendant le jour, & deux mouvemens semblables pendant la nuit. Mais le flux & reflux des eaux de l'Océan suit d'une maniere plus constante & plus invariable, la marche périodique du satellite de notre globe.

Les physiciens ont assez bien déterminé les effets de la lumiere dans l'économie végétale. Ils ont vu que sa privation jette les végétaux dans la foiblesse; qu'alors ils deviennent catar-

reux, hydropiques. La chicorée blanche d'hiver qu'on sert sur nos tables, est un herbage de cette nature, sans couleur & sans saveur; tandis que les végétaux qui reçoivent la lumiere, acquierent de la force, de la saveur & de la couleur, en combinant en eux la lumiere en grande abondance. Les arbres résineux sont des végétaux qui combinent une immense quantité de lumiere, ou du principe élastique pur, qui se trouve dans l'air, lequel principe lui-même est un effet de la combinaison de la lumiere. C'est par le côté le plus exposé au soleil, que les grands végétaux donnent leur gomme ou leur résine en plus grande abondance.

La lumiere est un principe, un élément acide, phosphorique, tendant dans tous les êtres, mais plus spécialement dans les végétaux & les animaux, à la combinaison la plus parfaite & la plus rapide. Elle produit dans les uns comme dans les autres, la couleur & la force. C'est elle qui dans les climats chauds, mûrit l'homme, comme elle mûrit les fruits. C'est son influence qui, vivifiant nos humeurs, chacune à sa maniere, donne à chacune le caractere qui lui est propre. C'est elle qui donne à la bile ce principe d'inflammabilité qui la caractérise, & qui détruit l'homme

par son abondance, par son énergie ou son altération, comme les végétaux sont par fois détruits par l'excès, la richesse, ou la corruption de leurs sucs.

Le cerveau est le réservoir d'un fluide élastique vivifiant, parfaitement analogue avec le principe élastique qui régit le systême planétaire & les végétaux qui vivent à sa surface. Je déterminerai ailleurs comment le principe lumineux qui réside dans l'athmosphere, dans l'air & dans les alimens, nourrit, selon sa pureté, le cerveau, la poitrine & le bas-ventre. Ce sera un des principaux objets de ma dissertation sur le feu considéré dans la nature & dans l'homme. Car la lumiere n'agit pas moins fortement sur l'animalisation que sur la végétation.

On connoît aujourd'hui comment le soleil modifie la transpiration des végétaux. La lumiere du soleil, combinée avec l'eau des végétaux, s'exhale de leurs filieres en un principe essentiel à la respiration & à la vie des animaux : principe que la chymie moderne appelle air déphlogistiqué; que Dairebel, chymiste Hollandois, qui l'avoit formé le premier, appelloit élément clarifié, que Becker qui le connut, appella nître de la vie, & auquel la chymie moderne donne aujourd'hui

tant de noms, que ses effrayantes nomenclatures écarteront bientôt de la science de la nature. Quand les végétaux sont privés de la lumiere, ils n'exhalent plus qu'une vapeur méphitique nuisible à la vie. Pline dit que les feuilles des arbres sont sensibles à la nourriture que leur apporte la lumiere; que le sang est également sensible à la présence de ce même fluide, qui le met en une espece de fermentation & augmente son volume. Mais il ne dit pas, comme on le peut dire aujourd'hui avec une précision extrême, quel sont les modifications que souffre dans l'économie végétale & même animale, ce principe lumineux.

J'ai répété sur l'homme quelques unes des expériences faites sur les végétaux, & j'ai observé que pendant la nuit, & sur-tout pendant le sommeil, la transpiration d'un homme robuste & sain, est plus méphitique que pendant le jour & au soleil. Les anciens connoissoient mieux que nous l'influence de la lumiere sur l'économie animale; & c'étoit d'après ces connoissances que pour animaliser l'homme qui étoit en un état de foiblesse & de catarre, ils ordonnoient, dans certaines maladies séreuses & cachectiques, d'exposer l'individu au soleil, même en des lieux

ſablonneux, pour réfléchir la lumiere ſur ſon corps. Les anciens ne publioient que des réſultats d'expériences ; car les expériences elles-mêmes étoient autant de myſteres qu'ils ſe gardoient bien de divulguer.

Les arteres ſont dans l'inſtrument harmonique animal, la corde la plus voiſine des nerfs. Pendant le jour, le ſang eſt aux arteres en plus grande abondance, & ſi ce n'eſt le ſang, c'eſt au moins le fluide élaſtique qui le vivifie.

En obſervant avec attention le pouls pendant 24 heures, au moyen d'une montre à ſecondes, on trouve que c'eſt le matin ſur les 7, 8 heures qu'il eſt le plus lent ; il va toujours augmentant juſqu'à deux, trois heures après midi, tems auquel il eſt à ſon *maximum* ; il baiſſe enſuite juſqu'à 7, 8 heures du ſoir, & ſe releve juſqu'à ce que nous nous remettions au lit. Au commencement du ſommeil, il y a une légere rémiſſion qui diſparoît bientôt ; le pouls continue d'augmenter juſqu'à trois heures après minuit ; alors il eſt dans ſa plus grande élévation ; il baiſſe enſuite juſqu'à 7, 8 heures du matin. Dans les fievres lentes continues, on obſerve bien ces révolutions diurnes du battement des arteres.

Si l'abſence ou la préſence de la lumiere ſur

notre horiſon imprime un caractere aux fonctions les plus naturelles, elle en imprime un bien plus ſenſible dans les maladies : car celles qui tiennent à une énergie vitale, ont leur redoublement, leur exacerbation dans le moment de la plus forte influence de la lumiere. Celles qui ſont le produit de la foibleſſe, d'un défaut d'énergie, quoiqu'accompagnées de ſymptômes énergiques, s'accroiſſent en raiſon que la lumiere s'éloigne.

Le matin, comme l'obſervation nous l'apprend, toutes les maladies qui tiennent à un exès de ſang, ont leur invaſion & leur accès. Ainſi l'apoplexie, qui s'annonce le matin, eſt pour le plus ſouvent une apoplexie ſanguine, dans laquelle il faut ſaigner & redoubler, tandis que celle qui s'annonce le ſoir eſt une apoplexie catarrale pituiteuſe, dans laquelle la ſaignée provoque ſouvent la paralyſie, & qu'on réſout par enchantement, au moyen des alkalis-volatils, qui ne doivent être adminiſtrés dans l'autre qu'avec ſobriété, & après la ſaignée.

Vers midi, au moment de la plus forte influence de la lumiere, les maladies billeuſes s'annoncent, ainſi que leurs redoublemens. Ce qui doit conduire dans ces ſortes de cas à n'adminiſtrer des remedes tant ſoit peu actifs que la nuit,

nuit, moment auquel la bile eſt le moins en efferveſcence. En effet, on obſerve au Bengale, dit le docteur Balfour, que tel vomit le kinkina adminiſtré dans le jour, qui le garde & avec avantage ſi on le lui donne la nuit.

L'après-midi les fievres quartes ſe développent & offrent leurs redoublemens : c'eſt alors le moment de la domination de l'humeur atrabilaire.

Sur le ſoir & dans la nuit, on voit arriver les maladies catarrales, ſoit croniques, ſoit aigues, ainſi que leurs redoublemens. La puiſſance nerveuſe affoiblie, s'affoiblit ultérieurement par l'abſence de la lumiere. Enſorte que dans les quatre points du jour, on obſerve l'exacerbation des quatre humeurs différentes de l'économie animale.

Il eſt facile de ſentir toute l'importance de ſemblables obſervations. Les anciens en avoient fait une foule innombrable de ce genre, dont ils avoient tiré de grands réſultats généraux, qui leur ſervoient à prédire les événemens futurs des maladies ; & c'eſt avec ces prédictions qu'ils entraînoient le reſpect & l'admiration des peuples, qui les regardoient comme des hommes divins qui pouvoient enchaîner le protée de la nature.

A ces influences diurnes & régulieres, il s'en joint une foule d'autres, qu'il importe de considérer pour ne pas tomber dans l'erreur d'attribuer toujours un effet à une même cause. Par exemple, quand le barométre descend tout-à-coup de plusieurs degrés, il indique que l'athmosphere qui pesoit sur nous d'un poids déterminé, est devenu tout-à-coup plus légere d'une somme considérable. Cette grande variation dans le poids de l'air, produit dans le globe & dans notre économie, l'effet le plus rapide & le plus fâcheux. Cette rarescence subite fait sortir du sein de la terre des exhalaisons qui altérent l'air & causent des épidémies. Cette même rarescence permet aux vapeurs de l'économie animale, de se transporter subitement au cerveau, ce qui produit apoplexie; ou de s'échapper au dehors, ce qui résout tout-à-coup le principe élastique de la vie. On voit dans ces mutations subites du poids de l'athmosphere, des paralysies, des apoplexies, des morts subites. Ce seroit une grande erreur d'en attribuer la cause à la rarescence du sang que produit la présence de la lumiere ou à l'excès de la pituite que produit son absence.

Les anciens avoient observé que les équinoxes & les solstices avoient des influences remar-

quables, & sur le globe, & dans notre économie : il regne alors dans l'athmosphere un plus grand plein, une plus grande mobilité de la matiere œthérée. Les marées en certaines plages, sont alors plus fortes de près de moitié. On voit alors entre les tropiques, des ouragans, des tempêtes horribles : ce plein ne porte pas de moins grands troubles dans notre économie.

A l'époque du retour d'âge, il existe dans les corps animés, & sur-tout en celui de la femme, une pléthôre considérable, un état de fluxion vague. C'est sur-tout au retour d'âge, & dans les cas de fluxions, & depuis cette époque de la vie, jusqu'à son terme, que l'équinoxe & le solstice influent davantage. Les longues maladies commencent à ces âges, pour ne se terminer qu'à l'équinoxe ou au solstice prochain. Ces mêmes maladies offrent alors une tendance visible à la santé chez les uns, à la mort chez les autres. Sennert, Sydenham, grands observateurs, remarquerent dans leur pratique ces sortes d'influences, & si j'osois parler ici de mes observations, j'assurerois qu'elles y sont conformes. J'ai vu presque toutes les longues maladies des femmes commencer vers ces tems ; subir à la suivante époque des changemens en mieux ou en pis,

& enfin ſe terminer après ſix mois, un an, dix-huit mois, quelquefois après trois ans, ſoit par le rétabliſſement ſoit par une décompoſition à laquelle tout l'art de la médecine ne peut s'oppoſer. Les mouvemens de la vie ſont donc ſubordonnés à ces grands mouvemens qui conſtituent la vie particuliere de notre globe, & la vie générale de tout le ſyſtême planétaire. Hippocrate qui défendoit de troubler la nature dans ſes criſes, par ſuite du même principe, défendoit d'adminiſtrer des médicamens actifs, ou de faire de grandes opérations, au tems des ſolſtices & des équinoxes. S'il ſe paſſe, diſoit-il, de grands mouvemens dans la nature, il s'éleve auſſi dans l'homme des révolutions propres à expulſer les cauſes morbifiques. Le médecin alors doit ſe borner à l'obſervation. Les proverbes chez toutes les nations ſont, ou le réſultat des obſervations ſur la nature, ou l'abrégé des réflexions de la ſageſſe. Un vieux proverbe françois proſcrit les médicamens actifs au mois de Juillet.

Si les influences ſolaire & lunaire ſont ſi remarquables entre les tropiques, c'eſt que l'attraction de la lune, conjointe à celle du ſoleil, eſt en ces plages la plus forte. Elles diminuent en raiſon qu'on s'approche des poles. Si cette action

conjointe peut ſoulever les eaux de l'Océan de près du double, quelle agitation ne doit-elle pas cauſer dans notre athmoſphere, qui s'éleve à 27 lieues, & qui, près de la terre, étant mille fois plus légere que l'eau, devient de couche en couche plus légere encore.

Ces influences ſont particuliérement ſenſibles dans les femmes, dans les perſonnes nerveuſes affoiblies, & plus ſpécialement dans les malades. On les remarque moins dans nos latitudes; mais avec un peu d'obſervation, elles y ſont très-ſenſibles encore.

Pizon rapporte, dans ſon traité de la médecine du Bréſil, qu'entre l'un & l'autre tropique, le mouvement diurne de la lune excite de ſix heures en ſix heures, c'eſt-à-dire, quatre fois par jour, ainſi que quatre fois par mois & quatre fois par an, des changemens très-évidens, & dans l'air & dans l'économie humaine affoiblie. Balfour, médecin Anglois, qui a pratiqué au Bengale, dit qu'à l'approche du plein de la lune, il ſe fait dans le foie, une plénitude évidente & une extrême ſécrétion de bile. La ſituation du foie, ſa circulation languiſſante, ſa nature particuliere, le rendent ſujet, ſur-tout aux climats chauds d'entre les tropiques, à l'accumulation, à l'obſ-

truction, à la stagnation, à la corruption. Et dans le plein de l'athmosphere, très-considérable en ces plages, plein qui correspond à celui de l'économie humaine, on doit voir, dans les gens affoiblis, & l'on voit en effet, ou une secrétion plus abondante de la bile, ou les désordres qui résultent de son accumulation, de sa stagnation & de sa corruption. C'est dans ces climats, comme je l'ai dit, qu'il importe de considérer, non-seulement les tems, mais même les heures d'administrer les médicamens. Les anciens attribuoient à la lune une maligne influence sur les enfans. Ceux qui s'exposent à ses rayons entre les tropiques, contractent des fievres & des maladies très-graves.

La lune a visiblement une force d'absorption & d'attraction du fluide lumineux. Elle paroît absorber pendant la nuit celui qui pendant le jour est entré dans la terre : elle absorbe en même tems la lumiere du soleil. Ne ressembleroit-elle pas aux phosphores qui combinent en eux la lumiere qui les environne ? L'athmosphere aujourd'hui reconnu de la lune, & dont j'ai toujours osé soutenir l'existence comme une loi invariable de la nature, les points lumineux que les instrumens étonnans de Herschel y dé-

couvrent, & que ce ſavant aſtronome croit être des volcans, juſtifieroient cette opinion.

Les phénomenes de la nuit s'expliquent facilement par cette abſorption de la lumiere qui, pendant le jour s'eſt combiné à la terre, & qui pendant la nuit s'en exhale. Delà dérivent les redoublemens des maladies dans leſquelles le principe de la vie eſt en défaut.

Pendant la nuit, les végétaux, les animaux, non-ſeulement ne reçoivent plus le principe lumineux, mais même ils perdent celui qu'ils ont reçu pendant le jour, & qui n'eſt pas encore combiné. L'état méphitique de la tranſpiration des uns & des autres pendant la nuit, état bien différent le jour, prouve évidemment l'influence de la lumiere dans les uns & dans les autres.

L'homme pendant l'abſence de la lumiere, reſte en un état de ſtupeur, parce que la nature ne veut pas qu'il perde alors plus qu'il ne peut acquérir. Il eſt plongé dans un repos, pendant lequel le réſervoir du cerveau ne reçoit rien de l'influence du ſoleil. Mais la poitrine continue à choiſir dans l'air le principe éthéré qu'il renferme, & l'économie à l'intérieur fait ſécrétion de celui qu'apportent les alimens. C'eſt ainſi que, par le repos & ces deux moyens combinés,

la nature ſuppléant au défaut de la lumiere, remplit le réſervoir du cerveau, & le prépare au tems de l'action que l'aurore vient annoncer.

Le ſommeil eſt l'effet du principe méphitique qui s'exhale pendant l'abſence de la lumiere, tant des liqueurs des végétaux, que de celles des animaux. Ce principe agit chymiquement ſur le fluide acide vivifiant. Il ſe combine à ce qui eſt contenu dans les nerfs, il réſout leur puiſſance. Les narcotiques n'agiſſent pas autrement. Mais s'il ſe joint à ces vapeurs méphitiques, ſtupéfiantes, un âcre ſtimulant, comme dans les maladies, alors en même tems que le méphitiſme réſout le principe éthéré des nerfs, l'âcre les ſtimule & les provoque à une ſecrétion ultérieure épuiſante. Delà les inſomnies qui jettent les animaux, & ſur-tout l'homme, dans l'agitation, l'anéantiſſement & le déſeſpoir.

A chaque ſix heures, la marée monte ou deſcend, & l'on obſerve évidemment entre les tropiques, & même encore dans nos ports, qu'à ces époques les maladies, ou s'aggravent, ou diminuent. Ces heures ſont celle de la mort, ſur-tout pendant la nuit; & comme elles changent chaque jour, puiſque chaque jour la lune retarde ſon arrivée à-peu-près d'une heure, ces influences ſe retardent de même.

Le cerveau qui eſt un réſervoir du fluide éthéré, régi par celui de la lumiere, envoie aux muſcles, au moyen des nerfs, le principe propre à les contracter. Comme l'accouchement eſt ſoumis aux influences du cerveau, il l'eſt par conſéquent à celles de la lumiere. Nous voilà rentrés dans notre objet, dont nous avons paru beaucoup nous écarter; mais l'importance de la matiere fera, j'eſpere, excuſer la digreſſion qui n'eſt qu'en très-petite partie étrangere à mon ſujet, comme on s'en convaincra ſi on le médite.

L'accouchement eſt une eſpece de mort, c'eſt la ceſſation de notre premiere vie. La cauſe qui nous débarraſſe de la priſon de la matrice eſt la même qui nous débarraſſe des liens de notre exiſtence. Nous ſommes ſoumis aux mêmes influences pour naître & pour dénaître.

Les accouchemens arrivent le plus fréquemment dans la nuit. Les fruits mûrs tombent d'un arbre ſain, plutôt la nuit que le jour, à état égal de l'athmoſphere. Quand la nature eſt forte, l'enfant nait dans le tems de l'exhalation de la lumiere, pendant la nuit; mais j'ai obſervé que les accouchemens qui préſentent l'apperçu de ſuites fâcheuſes, ou dans leſquels il ſe prépare une ma-

ladie, arrivent vers le milieu du jour, tems où la pression du fluide lumineux est la plus forte sur notre économie.

Les douleurs de l'accouchement sont généralement soumises à des périodes de six heures. Tout accouchement ne se termine naturellement qu'après six, douze, dix-huit, vingt-quatre & trente-six heures; dans les accouchemens longs, les douleurs s'assoupissent & se réveillent, selon ces périodes. L'observation & l'expérience menent à juger, en approchant d'une femme en travail, quel sera le période de son accouchement & en quel tems, à une demi-heure près, il se terminera.

Entre les tropiques l'accouchement est si prompt, si facile & si simple, que les femmes s'aident entr'elles sans avoir acquis aucune connoissance en ce genre. La durée de l'accouchement est très-courte dans les climats chauds; & même dans nos latitudes, l'accouchement, dans l'été très-chaud, est de si courte durée, que quelquefois une femme est délivrée avant que l'accoucheur arrive. Il m'a paru qu'alors les membranes du placenta étoient moins adhérentes à la matrice. La maturité semble plus parfaite; ce qui rend la séparation plus facile: car les obstacles à l'accouchement viennent de la matrice & des chairs,

& jamais des os du baſſin, quand la femme n'eſt pas contrefaite : ce qui explique pourquoi une femme ſouffre d'énormes douleurs pour mettre un enfant de petit volume au monde, & dans un autre tems accouche avec une promptitude étonnante d'un autre très-volumineux.

Les femmes qui jouiſſent d'une heureuſe ſanté, accouchent, dans l'été, plutôt avant la révolution du neuvieme mois qu'après ; & les petites femmes en plus grand nombre que les grandes ; rarement le premier accouchement, chez les unes & les autres, va juſqu'à l'entier accompliſſement du neuvieme mois.

La chaleur avance le terme de l'accouchement, parce qu'elle rend la circulation plus rapide : le ſoleil donne plus de principe énergique à l'économie. Les effets ici ſont accélérés en raiſon de l'intenſité des cauſes. Dans les nids des oiſeaux, les œufs qui ſont au centre écloſent plutôt que ceux qui ſont ſur les bords.

L'électricité, dit-on, accélere la végétation & fait éclore plus promptement les œufs; ne peut-elle pas accélérer l'accouchement ? Il ne faut pas croire que l'électricité fourniſſe ni aux végétaux, ni aux œufs, une plus grande maſſe du principe élaſtique lumineux qui la conſtitue.

Ses effets sont dus à une action méchanique. L'air est plus rare autour de tout corps électrisé. Il s'ensuit que la transpiration ou l'évaporation est plus abondante. L'accélération de la sortie de l'eau dans les tubes électrisés est uniquement due à cette rarescence de l'air. Ce n'est donc point par la pénétration d'un fluide que les œufs éclosent plutôt. J'ai observé chez une dame qui s'étoit occupée étant grosse de l'électricité, qu'il y avoit dans la matrice, dans le placenta & dans l'enfant une pléthôre énorme de sang, laquelle avoit déterminé l'accouchement avant terme. En donnant trop, ou en donnant mal à l'électricité, on écarte les savans d'une étude dont l'importance n'est pas encore assez sentie, & dont on n'a pas même tiré les conséquences qu'on doit déduire des expériences connues ; conséquences qui conduiroient à des découvertes nouvelles (1).

(1) Si j'avois assez de loisir pour publier mes vues sur l'électricité, dont j'ai donné à Paris un cours public & complet, j'arriverois, je l'espere, à démontrer, par son moyen, que l'attraction & la répulsion dans la nature ne tiennent qu'aux formes différentes que prend la matiere active. Je démontrerois, je l'espere, qu'il n'y a dans la nature qu'un principe, & que toute matiere quelconque a les deux forces d'attraction & de répulsion,

Considérons à préfent les caufes qui peuvent prolonger le terme de l'accouchement, & de combien il peut aller au-delà du terme de neuf mois.

Le terme de l'accouchement eft foumis, ainfi que nous l'avons vu, aux influences périodiques de la circulation; tout ce qui peut rallentir la marche progreffive des fluides de la femme groffe, peut prolonger la geftation; en forte que d'après un examen réfléchi des caufes qui accélerent ou retardent la marche de la nature, on peut établir

mais dans des proportions différentes. Que nul corps dans la nature n'eft fans athmofphere, à plus forte raifon la lune & tous les autres corps céleftes. On verroit qu'en étudiant l'électricité par l'aimant, & l'aimant par l'électricité, on peut faire les découvertes les plus étonnantes. C'eft d'après cette confidération d'une fcience par l'autre; c'eft d'après des rapprochemens fur les principes des conducteurs électriques appliqués aux aiguilles aimantées, que j'ai confeillé à M. Pelletier, ingénieux & habile méchanicien, de faire des aiguilles aimantées qui ne pefent pas un demi-gros, & qui, à raifon de leur longueur de plus de trente pouces, deviennent fenfibles au barreau magnétique à plus de 60 pieds. La fenfibilité de ces aiguilles a démontré des propriétés inconnues dans le fer. Ces athmofpheres très-étendus, leur pénétrabilité, peuvent nous conduire aux découvertes les plus importantes.

quelques données, d'après lesquelles il sera facile de reconnoître si une naissance que l'on dit être tardive est telle en effet. Il est agréable à l'esprit, utile à notre économie, avantageux à la paix & au bonheur de la société, de ranger ici les écarts apparens de la nature dans l'ordre de ses loix générales.

Toutes les fois que pendant la grossesse il survient un état de foiblesse, une affection catarrale & pituiteuse, une langueur, une maladie, une altération dans les fonctions du cerveau, où réside le principe de l'énergie vitale, la matrice & le bas-ventre sur lesquels ce viscere influe capitalement, perdent une portion de leur ressort & reçoivent une surcharge de sucs. Quand le ventre est excessivement volumineux pendant la grossesse, l'accouchement retarde plus ou moins, & dans ce cas, les suites peuvent être fâcheuses. Aussi les sages-femmes disent, & avec raison, qu'un accouchement qui retarde n'est pas sans danger. Dans tous ceux qui ont passé le terme ordinaire, on peut observer que le ventre étoit excessivement volumineux.

Il est rare que le terme d'un premier accouchement soit retardé. On ne voit ordinairement ce phénomene que chez des femmes un peu

âgées, ou qui déjà sont meres de plusieurs enfans.

Il est au pouvoir de l'homme de modérer la marche progressive de la vie dans quelques especes du regne végétal : il peut également, dans quelques especes du regne animal, telles que dans quelques insectes, suspendre, prolonger ou accélérer à son gré la vie. Lorsque des circonstances modérent les mouvemens vitaux, pourquoi la marche progressive de notre premiere vie dans la matrice, ne seroit-elle pas retardée, puisqu'il est même en notre pouvoir de modérer en quelque sorte celle dont nous jouissons. La femme qui habite des climats chauds, arrive à dix ans à la puberté ; si sa fille est transportée dans l'enfance aux climats froids, elle n'arrivera, comme tous les autres enfans des climats froids, à la puberté qu'à l'âge de quinze ans.

Pourquoi la gestation de la femme ne seroit-elle pas prolongée, si celle des animaux va quelquefois au-delà du terme naturel. On a la preuve certaine que les vaches & les cavales mettent bas à un terme plus éloigné que celui que leur assigne ordinairement la nature.

On tient registre dans les campagnes des jours de l'accouplement de nos animaux domestiques, ainsi que de celui où ils mettent bas. La vache

porte ordinairement neuf mois ; mais lorſqu'elle eſt malade & languiſſante, il y a des exemples qu'elle n'a mis bas qu'à plus de moitié du onzieme mois. La jument porte onze mois, mais elle va quelquefois juſqu'au douzieme, & rarement juſqu'au milieu, & plus rarement encore juſqu'à la fin du treizieme. On obſerve que les premiers poulains viennent à onze mois, & que les derniers viennent à un an, en ſorte que la geſtation dans les grandes eſpeces, s'allonge après qu'elles ont mis bas pluſieurs fois : c'eſt ce que j'ai également obſervé pour l'eſpece humaine, dans laquelle les naiſſances ne paroiſſent retarder qu'après un ou pluſieurs accouchemens.

Nous avons conſidéré les cauſes qui rendent l'accouchement précoce ; on ſent que les cauſes oppoſées doivent en retarder le terme. Je vais offrir ici quelques obſervations de naiſſances tardives pour confirmer & établir des vérités importantes.

Dans la troiſieme de ces obſervations, je traiterai des monſtruoſités, parce que cette matiere, comme on le verra, ſe trouve liée naturellement aux naiſſances tardives.

En 1774, Madame B..., libraire quai des Auguſtins, devint groſſe pour la ſeconde fois

dans

dans les premiers jours de Septembre. La conception fit sur elle l'effet d'une espece de contagion; elle occasionna la fievre, & une grande débilité. Quinze jours après, la petite vérole se déclara. Cette maladie, dont la marche est ordinairement réglée, en prit une très-lente & très-irréguliere. L'éruption se fit à plusieurs fois. Pendant plus de six semaines cette dame garda la chambre: la fievre revenoit fréquemment: Elle guérit enfin; mais resta long-tems avec des croûtes: elle sentit distinctement remuer son enfant à quatre mois, c'étoit dans les premiers jours de Janvier. Elle n'accoucha que le 20 de Juillet, & vers le milieu du jour, d'un enfant mâle très-petit, & qui portoit sur tout son corps des marques semblables à celles que laisse après elle & pendant quelque tems la petite vérole. Son ventre qui avoit été volumineux, resta tel au moment de l'accouchement. Le troisieme jour, après sa délivrance, il se déclara une fievre qui fit craindre pour sa vie. J'eus l'avantage de la sauver, mais l'enfant, malgré tous mes soins, n'a vécu que jusqu'à cinq ans, toujours foible, très-petit, couvert & rongé d'une éruption dartreuse.

M. de Buffon, dans son huitieme volume de supplément à l'Histoire naturelle, rapporte une

observation de naissance tardive, qui confirme ce que j'ai dit sur les causes propres à produire ce phénomene. Une dame avoit eu 9 enfans : le dixieme vint au monde après treize mois de grossesse. En Septembre 1734, cette dame sentit des mouvemens d'enfant pendant cinq jours. Vers le 10 Octobre, elle se mit au lit, parce que la matrice étoit relâchée, & qu'elle sentoit des douleurs qui paroissoient produire une fausse couche. Elle resta couchée tout le mois. Au commencement de Février, qui étoit son neuvieme, elle eut des douleurs telles que la sage-femme & l'accoucheur qui furent appellés, annoncerent que cette dame seroit délivrée dans la nuit suivante : néanmoins l'accouchement fut différé jusqu'au 10 de Juillet. A la fin de Février, cette dame avoit eu une grande émotion, qui avoit concouru à troubler ses fonctions & à retarder son accouchement jusqu'en Juillet. Cet enfant faisoit des mouvemens tels qu'il causoit à sa mere les douleurs les plus violentes. Le 9 Juillet 1736, les douleurs se déclarerent. Pendant trente-six heures que dura le travail, elle n'eut que des éprintes très-sensibles. Enfin elle accoucha; mais principalement par les efforts qu'elle fit pour se débarrasser de son ennuyeux fardeau.

L'enfant vint au monde avec des cheveux & des dents. Il a vécu, mais petit & contrefait, ayant les jambes grosses, la tête énorme, & bien moins d'esprit que ses freres & sœurs. Le volume de la tête, le terme de l'accouchement, la conformation, tout enfin étoit ici monstrueux.

On peut remarquer encore que l'accouchement se fit en Juillet, mois pendant lequel l'athmosphere est rempli, plus qu'en aucun autre, du fluide élastique lumineux.

Passons à la troisieme observation, dans laquelle je vais offrir sur les monstres, quelques réflexions qui peuvent devenir intéressantes.

On a saisi pendant long-tems, avec avidité, la description des monstruosités : on a donné de ces prodiges, les détails les plus minutieux & les plus fastidieux ; mais on s'est éloigné de la connoissance des causes, en raison de ce qu'on les a cru proportionnées aux effets : des recherches stériles ont attiédi la curiosité des savans, qui d'ailleurs ont senti qu'en se fixant trop à ces rares phénomenes, on arrêtoit les progrès des sciences, en donnant trop d'empire au merveilleux. L'observation suivante va nous offrir la naissance d'un enfant monstrueux à la fin du onzieme mois. Je vais tenter de détruire le mer-

veilleux, par le merveilleux lui-même ; & tâcher, à ce moyen, de rendre dorénavant utile à la science ce qui sembloit nuire à ses progrès.

Au 20 Septembre 1778, je fus appellé, rue Dauphine, auprès d'une femme âgée de 39 ans, pour l'accoucher de son cinquieme enfant, qui présentoit le pied gauche, le talon tourné du côté droit. La sage-femme étonnée de la résistance, à raison du volume de l'enfant, dont elle jugeoit par la partie qui se présentoit, me fit appeller pour achever l'accouchement.

Je commençai par diriger le plus grand diametre de l'enfant, selon le plus grand du bassin. Je ne me pressai point d'achever l'accouchement, parce que j'ai remarqué qu'une certaine rigidité, qu'on appelle force tonique, s'oppose à la sortie de l'enfant ; & qu'on risque de le faire périr par les efforts nécessaires pour la vaincre, tandis qu'en attendant quelques momens, elle ne fait plus d'obstacle. J'eus soin de faire les attractions seulement sur les côtés de l'enfant, pour ne pas exposer les ligamens de ses vertebres à s'allonger : sans ce soin on fait périr beaucoup d'enfans qu'on amene par les pieds, quoiqu'on n'emploie que des efforts légers en apparence ; tandis qu'on leur conserve la vie, même en agissant avec

effort, si la puissance ne porte que sur les parties latérales. D'après ce principe, j'ai obtenu vivans tous les enfans que j'ai amenés par les pieds; cependant il est reconnu dans la pratique ordinaire, qu'il en périt un grand nombre dans cette sorte de position, c'est ce qui la fait regarder comme dangereuse.

L'enfant venu au monde, je le fis emporter promptement dans une autre chambre, de peur que sa mere ne le vit. Le corps & les membres étoient énormes. C'étoit un enfant mâle, dont les parties génitales étoient extraordinairement petites: il n'avoit point de crâne ni de trace des pariétaux: le cerveau & le cervelet étoient chacun dans une petite poche membraneuse; & se présentoient au dehors comme deux hernies, de la grosseur, l'une d'un abricot, l'autre d'une cerise.

Cette femme, sans avoir vu l'enfant, me dit qu'elle accouchoit d'un garçon au terme de onze mois. Je la questionnai, & voici ce que j'appris d'elle.

Toutes les fois qu'elle étoit grosse d'un garçon, & celui-ci étoit son quatrieme, elle avoit un desir de manger, plusieurs fois dans le jour, du fromage: desir tel, qu'elle se trouvoit mal quand elle ne pouvoit le satisfaire: tandis que

dans la grossesse des filles, elle avoit du dégoût pour cet aliment.

Elle étoit devenue grosse dans les premiers jours d'Octobre 1777. La cessation de ses regles qui jamais ne lui avoient manqué, qui d'ailleurs étoient très-abondantes, l'envie qu'elle avoit de manger du fromage, & une foule d'autres symptômes, le lui avoient prouvé. Elle sentit remuer très-distinctement vers le milieu de Février 1778. Ordinairement elle étoit saignée plusieurs fois dans ses grossesses; elle s'y refusa dans toute celle-ci, quoiqu'elle en sentît le besoin le plus pressant, dès le troisieme mois. Enfin, le premier Août, elle eut les douleurs de l'enfantement. Sa sage-femme lui dit qu'elle seroit délivrée dans le jour, parce que le col de la matrice étoit dilaté & les eaux prêtes à percer.

Depuis cette époque, deux mois se sont passés dans des souffrances continuelles: la matrice s'étant de plus en plus développée, monta sous le diaphragme à tel point, que le certilage Xiphoïde fut dejeté en dehors. Dans les derniers mois, la respiration ne s'étoit accomplie que par les muscles extérieurs de la poitrine. Ils avoient même été si gênés pour cette fonction, que cette dame le lendemain de son accouchement, éprou-

voit dans tous les muſcles de la poitrine, la laſſitude la plus douloureuſe.

Quand j'eus terminé l'accouchement, je donnai des ſoins à l'enfant. Sa voix extraordinaire reſſembloit au bêlement du mouton. Je comprimai légérement la petite poche qui contenoit antérieurement le cerveau; elle n'avoit pas le ſixieme du volume ordinaire; la reſpiration reſta ſuſpendue: en retirant mon doigt elle ſe rétablit. Quand je vins à comprimer le cervelet, qui étoit au plus de la groſſeur d'une ceriſe, j'obſervai dès-lors des convulſions dans les quatre extrémités, & particuliérement dans les muſcles fléchiſſeurs.

Cet enfant ne vécut que quatre jours, pendant leſquels je lui fis donner du lait d'âneſſe; lait qui me paroît ſeul pouvoir ſuppléer à celui de la femme. Le quatrieme jour l'enfant ne put remuer la mâchoire inférieure; ſes pieds ſe recourberent, ainſi que la colonne épiniere, de devant en arriere, comme il arrive dans le tetanos. J'attribuai cet effet à l'impreſſion que fit l'air, qui étoit vif & froid, ſur la poche membraneuſe du cerveau & du cervelet. Cette poche ne pouvoit être comprimée par aucun corps: je ne pus la recouvrir d'aucuns vêtemens pour la défendre de

l'impreſſion de l'air. J'obſervai qu'en l'approchant à certaine diſtance de la chaleur du feu, l'enfant s'agitoit & reprenoit vie.

Pendant tout le tems de la groſſeſſe, l'enfant a été ſitué, dans la matrice, les feſſes ſur l'orifice, & la tête vers le fond & à droite. Ce fut à mon gré la cauſe de ſa monſtruoſité : car cette femme avoit pris l'habitude, de ſe coucher ſur le côté droit, & de former avec ſon oreiller un tampon pour preſſer pendant la nuit une boſſe qu'elle ſentoit au côté droit ; c'étoit la tête de l'enfant.

J'ai obſervé que les enfans ſitués dans la matrice, la tête en haut, ſe meuvent moins facilement que les autres. Celui-ci avoit peu remué. La pléthôre exceſſive & la compreſſion, avoient empêché le développement de ſon cerveau & produit la hernie. Cette preſſion, jointe à l'état des humeurs de la mere, s'étoit oppoſée à l'oſſification.

M. de Réaumur avoit remarqué que les œufs qu'il faiſoit éclore dans des fours produiſoient des monſtres. Il attribua d'abord ce phénomene à la ſeule inégalité de la chaleur : mais ayant obſervé une poule qui couvoit, il apperçut qu'elle retournoit de tems en tems ſes œufs, & dès-lors

en l'imitant il n'eut plus de monſtre. En 1778, un chat avoit couvé les œufs d'un canard, il en advint de petits canards monſtrueux. On s'occupoit beaucoup à expliquer les influences du chat ſur ſa ſinguliere incubation ; mais il n'avoit de part à cette conformation, que pour avoir ignoré le ſecret de la poule, qui retourne ſes œufs. Hippocrate, dans ſon ouvrage admirable, mais très-difficile à entendre, ſur la nature de l'enfant, indique ce mouvement que la poule donne à l'œuf, pour empêcher que le fœtus ne ſoit déformé par une chaleur & une preſſion inégale.

Dans l'eſpece humaine, ſi l'enfant a de la peine à ſe mouvoir, ſi les principes de ſes ſolides & de ſes fluides ont peu d'énergie, alors une compreſſion continuée peut le déſorganiſer, comme il arrive à l'œuf qui n'eſt pas retourné ; comme il arrive également à une plante tendre qui végete & qu'un corps lourd empêche de prendre ſa direction & ſa forme ordinaire ; elle ſe porte où elle trouve moins de réſiſtance. J'ai remarqué dans les obſervations de la plupart des monſtres, qu'ils s'étoient préſentés par les pieds : ſituation dans laquelle ils ſont comprimés dans la matrice.

L'enfant qui s'eſt accru en cette poſition, m'a paru avoir la tête auſſi plus petite.

On voit des monſtres qui ont deux têtes, trois bras, &c. Dans ce cas, ce ſont deux enfans : la matiere des deux corps s'eſt pénétrée, & les mouvemens vitaux de l'un & l'autre ſe ſont confondus ; ainſi deux graines montant en un tuyau ne forment qu'une tige. On parvient à faire de ſemblables monſtres parmi les poiſſons ; il ne s'agit que de ſerrer les fœtus les uns contre les autres.

On demandera peut-être, & avec raiſon, pourquoi cet accident eſt rare, ou plutôt pour quelle raiſon il eſt ici ſurvenu. C'eſt qu'il y avoit chez cette dame une diſpoſition dont l'influence s'eſt portée ſur l'enfant. Je vais en rendre compte.

En conſidérant la tête de cet enfant avec attention, je dis à la mere que je préſumois qu'elle avoit eu une grande quantité de fleurs blanches avant & pendant ſa groſſeſſe. Elle m'avoua que depuis ſa derniere couche elle en étoit accablée au point qu'on eût pu la ſuivre à la trace. C'étoit une perte fatigante. Les enfans des femmes ſujettes à cette incommodité, m'ont paru généralement, à leur naiſſance avoir les ſutures plus dilatées.

L'offification de leurs pariétaux eft moins avancée. Ces fortes d'enfans, vers le tems de la dentition, deviennent fujets aux engorgemens des articulations, ce qui forme le nouage, & quand le vice a plus d'intenfité, les écrouelles & le rachitis.

En obfervant cet enfant, je préfumai que puifque l'enveloppe du cerveau ne s'étoit pas offifiée, il falloit que quelque vice humoral chez la mere s'y fût oppofé; car la compreffion ne pouvoit avoir produit un effet auffi grand, qu'à raifon de la molleffe des membranes du cerveau: molleffe due à l'état des mauvais fucs qu'avoit fourni la mere pour la folidification de l'enfant.

Le développement du cerveau ayant été arrêté, il en réfulta un obftacle au développement des parties génitales, qui font dans tous les animaux le dernier réfervoir nerveux : ces deux réfervoirs correfpondent l'un à l'autre. La nature arrêtée dans la marche progreffive de l'un, dut l'être dans celle de l'autre. Faut-il s'étonner que dans ce cas l'époque ordinaire de l'accouchement ait été reculée de deux mois ?

J'ai expofé quelques-uns de ces fecrets de la nature, que les anciens prêtres de l'Egypte confervoient entre eux comme des myfteres facrés.

Il feroit intéreffant au bonheur de la fociété; & avantageux à la population, qu'on confidérât philofophiquement l'homme, depuis fes premiers linéamens jufqu'au terme de fa vie; & qu'on s'occupât à découvrir les rapports qui exiftent entre lui, les végétaux, les animaux, & tout ce que le globe entier renferme.

En liant ainfi l'homme à toutes les fubftances de la nature, on porteroit dans l'étude & dans la comtemplation de la médecine, une vie, une activité, qui rendroient cette fcience tout à la fois plus agréable, plus facile & plus utile. L'homme alors verroit dans lui-même, toutes les opérations de la nature que fes fens auroient pu connoître & faifir.

Ce petit opufcule, dans lequel je n'ai offert que quelques traits des vérités à développer, a été compofé en très-peu de tems au milieu de mes occupations. On me force à repouffer l'intrigue & la calomnie, que mon filence n'ont fait qu'enhardir.

J'ai vu la groffeffe, l'accouchement, & j'en ai confidéré les fuites d'une maniere que je crois n'avoir point encore été expofée dans nos livres. Prefque tous fe font occupés des détails: j'ai cru devoir établir des généralités, des prin-

cipes, persuadé que les généralités nous apprennent à classer facilement & utilement la foule immense des détails, qui, sans ces mêmes généralités, n'offrent qu'une richesse plus embarrassante qu'utile.

Il eût été nécessaire de joindre ici quelques considérations sur l'état des femmes accouchées: ce sera l'objet de la suite de cet opuscule. J'essaye d'y suppléer par un mémoire de ce genre.

On s'occupa beaucoup, il y a quelques années, des accidens qui arrivent aux femmes à la suite des couches. Comme on observoit que la fievre putride à la suite de l'accouchement prenoit un caractere particulier; (&, en effet, elle en doit avoir un, vu l'état particulier des femmes en cette circonstance;) en Angleterre, on lui donna le nom de fievre puerperale, qu'elle a conservé en France. On a écrit sur cet objet, nombre de volumes pleins de détails précieux, j'en conviens, mais on n'a pas recueilli des généralités propres à les rassembler sous leur vrai point de vue.

Il périt à l'Hôtel-Dieu de Paris un grand nombre de femmes à la suite de leurs couches. On s'est plus occupé des effets que de la cause. Ce qui a conduit à l'application d'un remede

souvent salutaire, mais que d'autres nations avant nous avoient observé souvent inutile. N'est-il pas plus sage de chercher à prévenir des maux, que de s'occuper des moyens propres à les combattre ?

Le Mémoire suivant offre quelques principes applicables à tous les accidens qui se manifestent à la suite des couches, & aux moyens de les prévenir. C'est ce qui me détermine à le publier.

Il y a plusieurs années que je remis ce Mémoire à M. Colombier, mon confrere, inspecteur des hôpitaux civils, afin qu'il en fît l'usage qu'il croiroit convenable. Je le place ici comme tenant naturellement aux principes que je viens d'établir, comme généralement utile, mais surtout aux malheureuses femmes que leur misere force à venir dans cet hôpital pour y déposer le fardeau de leur grossesse.

Le Gouvernement s'occupe efficacement aujourd'hui de secourir la classe la plus indigente du peuple ; puissent mes idées & mon expérience seconder ici ses vues !

L'observation m'a prouvé que la mortalité des enfans, qui à la dentition est de près de moitié, pouvoit être réduite au moins d'un vingtieme. J'ai publié l'apperçu de ma théorie, c'est-à-dire,

de la maniere dont j'ai enchaîné les faits que l'expérience m'a fournis. On peut produire une influence auſſi heureuſe dans les accouchemens.

Des calculs politiques faits en Suede, publiés dans les Mémoires de l'Académie de Stockolm, démontrent que la mortalité exerce ſes ravages ſur les femmes principalement de 20 à 35 ans, & qu'il en périt par leurs couches plus que par toute autre maladie. La médecine peut, & j'en ſuis intimement perſuadé, réduire de beaucoup ce calcul affreux de mortalité. Elle peut, par une étude approfondie des maladies des femmes, amener des réſultats différens. Et en effet, le tems où la femme eſt le plus en état de reproduire ſon eſpece, ne doit pas être l'époque la plus dangereuſe pour ſa vie.

ÉTAT DE LA FEMME ACCOUCHÉE.

Moyens de remédier à la maladie appellée Fievre puerperale, *qui dans certaines ſaiſons, attaque les femmes à la ſuite de leur couche :*

Spécialement à l'Hôtel-Dieu de Paris.

LA nature rallie & concentre ſon activité dans le bas-ventre de la femme qui a conçu. Toute occupée de la formation de l'enfant, elle ſommeille ainſi que nous l'avons établi dans le reſte de l'économie. La tranſpiration inſenſible, étant moins abondante pendant la groſſeſſe, accroît à l'intérieur la pléthôre. Tous les vaiſſeaux veineux de la matrice & du bas-ventre perdent leur reſſort, ce qui produit un engorgement néceſſaire. La matrice, en ſe développant, comprime les vaiſſeaux & les viſceres du bas-ventre ; cette compreſſion produit une perte ultérieure d'élaſticité. Quand l'enfant, par ſa ſortie, a laiſſé un eſpace libre à toutes les parties comprimées, alors elles perdent quelquefois entiérement leur force & leur énergie.

L'enfant eſt-il arrivé au terme d'accroiſſement auquel il lui faut de nouveaux agens pour de nouveaux développemens, les forces aſſoupies ſe réveillent, ſe dirigent vers la matrice pour l'expulſer. L'accouchement eſt un effort, une criſe : mais

après cet effort, l'économie toute entiere, & surtout le bas-ventre, sont en une grande débilité. Les individus propagés, diminuent la force des individus propageans; ils les consument même dans plusieurs especes; car presque tous les insectes & un grand nombre de végétaux périssent d'épuisement après la propagation. La femme qui devient alors nécessaire à son enfant, n'est qu'affoiblie par l'accouchement, mais plus ou moins selon des circonstances accessoires. Dans l'état le plus ordinaire, deux jours de repos la réparent. Les visceres lâches & flottans dans le bas-ventre reprennent la force tonique nécessaire pour dissiper les sucs superflus qui les engorgent, & reporter à l'enfant la nourriture à l'extérieur & par la voie des mamelles.

La vie concentrée pendant neuf mois à la matrice, semble se répartir après l'accouchement, du centre à la circonférence. La transpiration insensible, diminuée pendant la grossesse, est très-considérable après l'accouchement. Les sueurs qui arrivent alors, sont si naturelles, si nécessaires, que toute femme qui, dans sa couche, n'a pas transpiré facilement & sans effort, aura dans la suite plus ou moins de désordres à combattre: ces sueurs indiquent que les mouvemens vitaux

se portent librement du centre à la circonférence : elles résolvent les congestions ; évacuent des sucs étrangers ; rétablissent l'harmonie dans toutes les secrétions, & dans tous les mouvemens de la vie.

Si la nature manque d'énergie pour pousser au-dehors la vapeur halitueuse de la transpiration, ou si quelque cause refoule subitement à l'intérieur cette même vapeur, elle va se porter dans les lieux les plus relâchés & les plus affoiblis. D'abord elle n'est qu'un air qui gonfle, qui météorise, puis elle devient une rosée qui rassemblée, produit un amas énorme de sérosité dans le bas-ventre, & principalement dans l'épiploon organe du lait, grand sac cellulaire d'une bien foible énergie.

Si les visceres du bas-ventre, & sur-tout l'épiploon perdent facilement en tout tems leur force tonique, la grossesse & tous ses effets l'affoibliront bien davantage. Si à toutes ces causes il s'en joint encore de propres à affoiblir l'économie entiere, elles influeront au point d'enlever aux parties toute leur action. Ainsi lorsque la matrice n'ayant pas eu d'énergie pour pousser l'enfant, l'a livré aux efforts du diaphragme plutôt qu'elle ne l'a expulsé, après un tel accouchement, les

viscères, au lieu de reprendre du ton, tombent dans une foiblesse extrême. Alors à l'époque où le lait doit monter aux seins par la force tonique de l'économie, les forces toutes abbatues laissent s'établir l'engorgement dans des parties naturellement foibles, & ultérieurement encore affoiblies. Alors l'épiploon est un centre auquel vient sans résistance aborder de tous côtés la sérosité de toute l'économie.

Parmi la foule des causes qui peuvent transporter ou laisser fluer vers le bas-ventre la sérosité de toute l'économie, la plus funeste, sans contredit, c'est le froid combiné à l'humidité; c'est là plus propre à enlever à cette partie toute son énergie.

Une douce chaleur est nécessaire à la génération; elle l'est également à la propagation. La chaleur est l'ame du monde, le principe de la vie. Un grand nombre d'animaux & de végétaux ne peuvent vivre & propager que dans des climats chauds. Mais tout périt, tout languit au moins par la froidure & l'humidité. Les fruits coulent s'ils se forment en un tems humide. Mais l'homme en maîtrisant seul par le feu la nature, a su l'imiter, la seconder & la perfectionner. J'ai déjà dit que de simples linges chauds appliqués dans le

moment de l'accouchement sur le bas-ventre, sont les vrais instrumens que la nature exige; tandis qu'elle rejette avec horreur tous les moyens violens qui ne savent pas l'imiter. Le froid est l'ennemi de la propagation, & s'il est combiné à l'humidité, c'est un principe de destruction & de dissolution de la vie.

D'après ces principes, développons la cause de la maladie fatale qui ataque dans leur couche les femmes, sur-tout à l'Hôtel-Dieu de Paris.

C'est dans le bas-ventre un épanchement subit de sérosité & de lymphe coagulée que rien ne peut ni résoudre, ni évacuer. Les médecins de cet hôpital avouent que nul art encore n'a pu la prévenir.

Feu M. Doucet, médecin de cet hôpital, dans l'été de 1782, observa qu'une femme avoit des nausées à la suite de son accouchement, & qu'elle sembloit disposée au fatal épanchement. Il lui fit donner un vomitif composé d'hypécacuana. L'épanchement n'arriva point. Il insista sur le remede, & la femme recouvra une bonne santé. On employa le même moyen envers toutes celles qu'on crut disposées à cette terrible maladie.

On a publié que le vomitif remedioit à cette funeste maladie. Mais il s'en faut que l'hy-

pécacuana produiſe tout ce qu'on s'en étoit promis. Ce remede adminiſtré depuis long-tems par des nations étrangeres, a paru ſouvent inſuffiſant, comme il l'a été depuis dans l'Hôtel-Dieu même de Paris; c'eſt pourquoi j'ai penſé qu'il falloit reconnoître ſon inſuffiſance ſans le négliger, & qu'on devroit s'attacher ſpécialement aux moyens de prévenir cette maladie, ſur-tout dans l'Hôtel-Dieu de Paris. Oſerois-je dire que je crois avoir trouvé les cauſes de cette maladie, ce qui conduiroit naturellement aux moyens propres à la prévenir?

Cette maladie n'eſt pas due primitivement aux miaſmes méphitiques des autres ſalles, comme le croit le vulgaire. Ces miaſmes ne doivent être comptés tout au plus que comme des cauſes ſecondaires. Les miaſmes exiſtent toujours; mais la fievre puerperale ne regne qu'en certains tems, qu'en certaines ſaiſons, qu'on peut déterminer avec préciſion.

En rapprochant ſon invaſion des obſervations météorologiques, on voit qu'elle ne s'eſt manifeſtée que dans les tems froids & humides d'hiver, appellés tems de morfondure. On l'obſerve encore dans les tems humides & chauds d'été, mais moins communément. On ne la voit preſque point

dans les tems secs & froids, ou secs & chauds: en sorte qu'en parcourant les tables météorologiques d'un grand nombre d'années précédentes, on peut déterminer quelles sont celles où elle a fait des ravages. Ce sont les années les plus humides. En 1742, après des pluies continuelles, où il y eut de grosses eaux, cette maladie fut désastreuse non-seulement à l'Hôtel-Dieu, mais dans tout Paris. En Novembre & Décembre 1774, elle a fait de grands ravages. A la fin de 1782, & au commencement de 1783, elle enleva un grand nombre de femmes, quelques soins que l'on ait pris d'administrer le remede que l'on croyoit alors spécifique. Elle regne dans le royaume humide de l'Angleterre; & c'est-là qu'elle a pris le nom de fievre puerperale. On la voit sur-tout dans l'hôpital situé sur les bords de la Tamise; mais elle n'y produit pas les mêmes ravages qu'en France.

Depuis Novembre, jusqu'en Mars & Avril, pendant les six mois, où l'influence solaire est la moins forte en notre climat, où le froid & l'humidité regnent dans l'athmosphere, cette maladie, appuyée sur les deux qualités de l'air fatales à l'économie, produit la destruction des femmes en couches. Pendant ces deux saisons les

vents soufflent du sud à l'ouest & au nord, & du nord à l'ouest & au sud. Ces vents, après avoir balayé les mers, arrivent à nous dans l'hiver chargés d'un excès d'humidité froide qui supprime la transpiration. Quand ces vents humides & froids se sont soutenus avec constance au même point, alors ils produisent une influence générale, une disposition à des fluxions, à des congestions & à des rhumatismes, à des fievres lentes nerveuses & putrides. Baillon avoit observé qu'à Paris, lorsque les vents sont constamment à l'ouest, ils influent spécialement sur le bas-ventre. Or, si cet état de l'athmosphere produit des maladies du bas-ventre dans les constitutions les plus robustes, combien plus grande sera son influence sur le bas-ventre des femmes, qui a perdu la plus grande partie de son énergie par la grossesse, par l'accouchement, & par une foule d'autres causes accessoires. Si le tems devient sec, la maladie disparoît, tant l'humidité a d'effet pour la produire.

Mais pourquoi se montre-telle à l'Hôtel-Dieu plus qu'en aucun autre endroit de la ville ? C'est qu'en ce lieu se rencontrent les circonstances de tout genre, propres à la produire. Rien n'est plus capable de causer un rhumatisme, une

fluxion, un catarre, une fievre lente nerveuſe, enfin un déſordre, ou particulier ou général dans toute l'économie, que le ſéjour pendant l'hiver, & ſans feu, en une chambre qui a ſes ouvertures ſur la riviere. L'athmoſphere humide & glaçante, dans laquelle le corps ſe trouve plongé, ſoutire le feu athmoſphérique des ſolides & fluides, & réſout les liens de la vie.

La ſalle des femmes en couche de l'Hôtel-Dieu eſt ſituée ſur la riviere, expoſée à l'oueſt & au nord. Cette ſalle eſt plongée pendant l'hiver en une athmoſphere d'humidité glaçante, & c'eſt cette froidure humide qui fait les plus terribles ravages ſur des femmes expoſées à en recevoir les deſtructives impreſſions. Il n'y a point de feu flambant dans cette ſalle pour abſorber cette athmoſphere. On trouve ſeulement à ſon extrémité un poële qui n'échauffe pas convenablement, en ſorte que le froid humide doit en ce lieu, plus que par-tout ailleurs, produire ſon influence. On eſt dans l'uſage tous les lundis de laver cette ſalle : auſſi cette maladie ſe manifeſte plus fréquemment les lundis que les autres jours. On obſerve encore qu'elle attaque plus ſpécialement les femmes dont les lits ſont auprès des fenêtres qui s'ouvrent ſur la riviere.

Cette maladie regne également dans les étés humides & pluvieux ; tems où la nature eſt plus diſpoſée que dans d'autres à la décompoſition & à la putréfaction des humeurs.

Cette métaſtaſe a deux caracteres différens. Tantôt elle paroît l'effet d'une ſimple congeſtion de la vapeur halitueuſe animale refoulée de toute l'économie dans le lieu le plus foible ; tantôt elle eſt due à une perte abſolue de ton dans le bas-ventre & dans l'économie entiere. Tous les fluides animaux ſont alors décompoſés & paſſent à la putridité la plus horrible, en ſorte que dans les femmes qui meurent de ce fatal accident, la congeſtion ſéreuſe qu'on trouve au bas-ventre eſt tantôt d'un caractere de ſimple épanchement ; d'autres fois, elle a celui d'un épanchement putride : putridité bien terrible, puiſque ceux qui ont le malheur de ſe faire la plus légere piqure en ouvrant de ſemblables cadavres, contractent une maladie qui, ſemblable au poiſon des ſerpens, produit une jauniſſe & la mort ; ſi l'on réchappe des effets de cette piqure, ce n'eſt qu'après des dépôts qui néceſſitent à de grandes opérations.

On ne peut douter qu'une putridité ſemblable ne ſoit contagieuſe pour les femmes, que l'état

de foibleſſe de leur économie diſpoſe à recevoir les fâcheuſes influences de l'athmoſphere. Auſſi l'on remarque qu'une femme en couche placée dans le lit où une autre avant elle eſt morte de cette maladie, la contracte plus rapidement, ſi d'ailleurs l'état de l'athmoſphere l'y diſpoſe.

Quand je communiquai mes vues à M. Majault, médecin depuis 25 ans de cet hôpital, ce ſavant obſervateur confirma mon opinion fondée ſur l'obſervation, & me communiqua ſes propres idées avec ce zele que lui inſpire ſon amour pour une ſcience qu'il exerce depuis 50 ans avec ſuccès. Il me confirma de plus en plus dans l'opinion que m'avoit inſpiré Hippocrate, qu'il eſt d'une néceſſité abſolue en médecine, d'étudier la météréologie.

Dans l'été de 1781, qui fut très-chaud & très-ſec, M. Majault, en ſortant de la ſalle des femmes, attaquées de la petite vérole, ſalle dont les ouvertures ſont ſur la riviere au nord, fut complimenté par la dame Religieuſe ſur ſes ſuccès. Madame, dit M. Majault, « daignez me » ſuivre dans la ſalle des petites véroles des « hommes : beaucoup y périſſent, & preſque » tous ſont dans la ſituation la plus affreuſe ».

La raiſon d'une contrariété ſi frappante, c'eſt que la ſalle des hommes expoſée ſur la rue & au midi, n'étoit rafraîchie par aucune humidité, tandis que celle des femmes ſur la riviere & au nord étoit rafraîchie par une humidité qui corrigeant la ſécheresſe de la ſaiſon, revivifioit l'économie, comme l'eau revivifie les plantes. L'athmoſphere humide de la riviere qui ſoutiroit, & dans l'économie l'excès de chaleur que produiſoit la petite vérole, & dans l'air celle des feux de l'été, cette même athmoſphere combinée dans l'hiver à une froideur pénétrante, ſoutire le feu conſtituant & mal enchaîné de l'économie humaine, & devient fatale à la ſuite de l'accouchement.

En Juin 1782, on remarqua le premier ſuccès de l'hypécacuana; mais dans le mois précédent, qui avoit été très-froid & très-humide, la mortalité avoit été effrayante, & elle ceſſoit en Juin: elle n'exiſtoit plus en Septembre, quand on publia que l'hypécacuana étoit un ſpécifique: mais en Novembre & en Décembre, il périt un grand nombre de malades; ſur-tout en Décembre, alors il en périſſoit quelquefois juſqu'à ſix & ſept par jour. Ceux qui attachoient trop d'importance à l'hypécacuana, diſoient que les femmes

mouroient de fievre putride : mais le météorifme & la congeftion ne font qu'un fymptôme de la putridité : on s'eft trop attaché à donner un nom fpécial à celle qui vient à la fuite de l'accouchement : il eût été plus néceffaire d'en rechercher les caufes difpofantes dans la confidération particuliere de l'état des folides & des fluides, & de toutes les parties de l'économie des femmes accouchées.

Beaucoup de femmes n'ont pas voulu prendre l'hypécacuana, néanmoins elles ont relevé de leurs couches : elles n'avoient donc pas la fievre puerperale, puifqu'on dit qu'avant l'adminiftration de l'hypécacuana, aucune n'étoit échappée. Un vomitif végétal dans les fuites de couches fâcheufes eft un grand remede fans doute ; mais on a donné à celui-ci trop de valeur.

En Janvier 1783, la mortalité a diminué fenfiblement, parce que l'athmofphere étoit alors moins humide & moins froid. Je n'ai pu avoir des réfultats certains de 1786 & de 1787 ; mais je préfume que cette maladie a exifté, qu'elle a dû même être très-fréquente ; parce que je l'ai rencontrée plufieurs fois dans les maifons expofées fur les ponts à l'influence humide & froide de la riviere.

A la grande cause générale qui produit cette maladie, à l'humidité, se joint une foule d'autres causes accessoires, & l'Hôtel-Dieu de Paris est l'endroit qui les réunit en plus grand nombre.

Les femmes qui se rendent à cet hôpital ont été la plupart mal nourries : elles ont eu un grand nombre d'enfans, & leur ventre, naturellement gros, flasque, ridé, farci d'humeurs disposées à la décomposition, reste sans énergie pendant la grossesse, & principalement après l'accouchement. Le chagrin, la misere, & quelquefois la crapule produisent le même affoiblissement. Plusieurs de ces femmes viennent à l'Hôtel-Dieu un mois avant leur accouchement; de mal nourries qu'elles étoient, elles passent à une profusion d'alimens qui accroît leur disposition naturelle à la maladie. D'ailleurs, on les fait travailler jusqu'à ce qu'elles accouchent, au blanchissage, dans un endroit humide & froid : de plus, on les sevre de la société, & ces femmes, accoutumées à l'excès, j'ose même dire au libertinage de la liberté, se déplaisent & se chagrinent.

A la suite de la plupart de ces accouchemens, il faudroit provoquer la transpiration par des cordiaux, des calmans, des toniques, heureusement mêlangés. Il faudroit aider la nature à rem-

plir ses fonctions conservatrices. Mais la nature est épuisée, & l'on lui laisse tout faire. Qu'en résulte-t-il? C'est qu'à l'époque de l'ascension du lait aux mamelles, le bas-ventre, qui doit refouler la sérosité animale vers les seins, manque d'énergie, & tombe en une foiblesse & en une syncope qui permet à la vapeur aqueuse, qui se résout dans toute l'économie, de se précipiter dans le sac de l'épiploon, comme une pluie abondante. C'est alors qu'on s'apperçoit du fatal dépôt.

Le troisieme, quatrieme, cinquieme jour sont-ils passés sans accident, on répartit les femmes dans d'autres sales où elles sont exposées à l'air des fenêtres qui s'ouvrent sur la riviere, où elles n'ont que des boissons froides, où elles sont quelquefois dans des draps humides, ou enfin elles mangent une boullie malsaine qu'on a l'habitude de donner aux femmes accouchées dans cet hôpital. Enfin, elles y sont exposées à la foule de causes qui provoquent cette terrible métastase.

Cet épanchement du bas-ventre, n'est autre chose qu'un symptôme funeste de la fievre putride nerveuse, maladie à laquelle on a donné le nom de fievre puerperale; c'est-à-dire, fievre propre aux femmes accouchées, mais qui ne

differe en effet des autres maladies putrides que parce qu'à la suite de l'accouchement le bas-ventre des femmes est en un état particulier de foiblesse ; & leurs humeurs en un état particulier de décomposition. J'ose assurer que cette maladie est la vraie cause de la mort de presque toutes les femmes qui périssent dans leur couche. C'est ici qu'il importe de ne pas faire autant de maladies que de symptômes. C'est ici qu'une foule d'effets très-distincts, très - différens dans leur intensité, sont le produit des causes communes & générales que nous avons indiquées.

Nous avons vu que dans le travail de l'accouchement, l'inertie de la matrice seule, ou de toute l'économie peut avoir les effets les plus funestes, si l'on ne la reconnoît pas, & si l'on n'y remédie pas convenablement. La fievre puerperale est après l'accouchement l'effet de cette même inertie dans tout le bas-ventre : elle est accompagnée quelquefois d'une extrême décomposition des humeurs. Selon les parties différentes qui perdent le ressort, selon que cette perte est locale ou générale, on voit cette maladie prendre diverses formes & produire divers symptômes.

Il n'est point de maladie plus fatale que la fievre puerperale : il n'en est pas où les délais

soient

ſoient plus dangereux : il n'en eſt pas qu'on néglige plus & qu'on prévoie moins. C'eſt un ennemi qui attaque d'une maniere ſourde & preſqu'inviſible. A peine commence-t-il à ſe manifeſter, que déjà ſa force eſt inſurmontable, parce que déjà les forces vitales ſont épuiſées.

Ce qui trompe dans cette maladie, c'eſt que ſouvent la peau eſt fraîche, la langue eſt humide, les lochies coulent bien, la tête eſt ſaine, la reſpiration eſt bonne ; & néanmoins avec tous ces ſymptômes favorables, le danger eſt extrême.

Je ne m'arrêterai point à préſenter ici des ſymptômes acceſſoires qui variant dans chaque ſujet, font varier les opinions ſur les cauſes.

Deux ſymptômes principaux doivent fixer l'attention : ſavoir, la vivacité du pouls & la ſenſibilité dans le bas-ventre.

Dans la fievre puerperale le pouls eſt très-vif & très-foible. Il y a 100 à 130 pulſations par minute. Sur la fin elles ſont en ſi grand nombre qu'on ne peut les compter. Ce battement du pouls eſt un ſymptôme ſi caraſtérique, que quoique tous les accidens allarmants diminuent, ſi les pulſations ne diminuent pas de nombre par minute, le danger n'eſt aucunement diminué. L'examen du pouls ſert en cette maladie plus qu'en au-

cune autre, à établir un pronoſtic ou conſolant, ou terrible; c'eſt l'art du pronoſtic dans la médecine qui doit confondre les incrédules ſur cette ſcience, & leur prouver que la médecine n'eſt pas vaine & conjecturale.

Quant à la ſenſibilité du bas-ventre qu'on remarque dans cette maladie, c'eſt une douleur aigue, ſoit dans l'une ou l'autre région iliaque, ſoit aux aines, ſoit au pubis, ſoit enfin dans toute la région de l'abdomen. Elle eſt telle que les femmes ne peuvent rien endurer ſur le ventre qui eſt météoriſé, mais qui d'autres fois ne l'eſt pas, quoique le dépôt ſe forme.

Ce dépôt eſt précédé de petits friſſons, d'envies de vomir, de diarrhée; ces ſymptômes ne ſont point conſtans. Quand le mal s'accroît, la douleur du bas-ventre provoque à pouſſer un cri aigu ſi particulier, qu'il ſuffit ſeul pour reconnoître cette maladie. Ce cri eſt accompagné d'une briéveté plutôt que d'une difficulté de reſpiration. La malade ne reçoit l'air qu'à l'entrée de ſa trachée artere. En effet, ſi l'air gonfloit les poulmons, le diaphragme en s'abaiſſant, & les muſcles du bas-ventre en ſe contractant, mettroient entre deux preſſes les parties intérieures qui ſont d'une ſenſibilité exquiſe. C'eſt donc pour

éviter cette pression excessivement sensible que la femme est portée malgré elle à inspirer si peu d'air à la fois.

La sensibilité dans l'un des points du ventre, commence quelquefois pendant le travail de l'enfantement : on n'y fait pas assez d'attention. On prend cette douleur pour une colique légere ; mais la moindre négligence devient fatale. Aussi je n'entends jamais sans frémir, & sans y porter un prompt remede, une femme se plaindre de sensibilité douloureuse dans le bas-ventre. Pour avoir négligé ou méconnu ces premieres annonces, le secours vient souvent trop tard. Cette terrible métastase doit & peut être prévue ; car quand elle existe, tout l'art de la médecine est le plus souvent inutile contre elle.

Après la mort, on trouve la matrice pour l'ordinaire en un état naturel : mais l'épiploon est très-souvent gangrené. Les intestins sont en différentes parties rougeâtres ; leur reseau vasculaire semble être injecté. Ces apparences ont porté à croire que la fievre puerperale étoit une maladie inflammatoire : il n'en est rien. Cette opinion mal fondée a conduit quelquefois à une fausse pratique. La rougeur des intestins, la gangrene de l'épiploon sont l'effet des compressions, des contusions

& de la ſtagnation du ſang qui n'a pu être réſout, vu le défaut d'énergie vitale.

La matrice, par ſon volume & ſon poids fait quelquefois contuſion ſur les inteſtins grêles, dans la région iliaque, au milieu & au-deſſus du pubis & ſur l'épiploon porté à gauche. L'épiploon eſt un ſac très-tendre, plus expoſé qu'aucune autre partie aux effets de cette compreſſion & contuſion. J'ai obſervé cette contuſion ſur la matrice même; elle avoit été faite pendant la groſſeſſe, par la ligne tranchante de l'os pubis droit. Nos livres n'ont fait nulle attention à ces ſortes de contuſions, dont les effets ſont d'autant plus terribles que la vie eſt plus éteinte dans la troiſieme cavité. Les divers points de douleur qu'on obſerve en cette maladie, ſont les divers points où ſe font ces compreſſions & contuſions. Cette obſervation eſt eſſentielle en pratique : elle mene à ne pas ſolliciter la femme pendant l'accouchement à des efforts propres à les produire : elle conduit à uſer des moyens réſolutifs quand on ſoupçonne ces contuſions. Et l'on ſent facilement ici comment, lorſque le dépôt ſe prépare, l'engorgement tiraille les fibres contuſes, & cauſe une ſenſibilité exquiſe.

Il eſt important de ne pas prendre de ſem-

blables contusions pour des inflammations.

On a trouvé souvent du sang en quantité considérable dans les poulmons, parce que pendant la grossesse la pression sur tous les gros vaisseaux du bas-ventre fait refluer beaucoup de sang à la poitrine, d'où résulte toux & palpitation. La maniere dont la femme respire quand la maladie existe est une seconde cause d'engorgement au poulmon.

Le dépôt dans le bas-ventre à la suite des couches, si fréquent à l'Hôtel-Dieu, n'est donc qu'un symptôme de la maladie putride, ou un effet de métastase, à laquelle les femmes sont alors spécialement disposées à raison de la foiblesse particuliere du bas-ventre & de l'état naturel de décomposition des humeurs. Les vapeurs putrides qui s'élevent des matieres excrémentitielles des entrailles, la pression qui se fait sur tous les visceres, l'état particulier de l'athmosphere, le local froid & humide, toutes ces causes & beaucoup d'autres enlevent, à des visceres déjà bien affoiblis, le peu qui leur reste d'énergie. Il est facile de sentir quelles sont les autres circonstances encore qui produiront ce cruel mal. Ainsi les femmes qui seront accouchées de deux enfans à la fois, celles qui auront eu de

grandes pertes en accouchant, les pléthoriques chez lesquelles on n'aura pas favorisé la résolution du sang par la saignée, celles qui auront habité des lieux humides & froids, toutes ces femmes, deviendront sujettes à la fievre puerperale & à ses effets mortels, & d'autant plus qu'elles auront été exposées, avant, pendant, & après leur accouchement, à un plus grand nombre de ces causes, ou seulement à une plus grande intensité d'une d'elles.

La fievre puerperale n'est point une maladie particuliere à l'Hôtel-Dieu ; mais elle produit à l'Hôtel-Dieu de Paris plus fréquemment qu'ailleurs, un dépôt énorme dans le bas-ventre, de sérosité & de matiere coagulable, parce que les causes qui peuvent donner lieu à cette méteſtase terrible, existent en ce lieu en plus grand nombre & avec plus d'intensité qu'ailleurs.

J'ai vu ce dépôt dans différens quartiers de la ville, mais particuliérement chez les femmes indigentes, dont le ventre avoit été farci pendant la grossesse de matieres putrides, & qui habitoient des lieux bas ou des chambres sur la riviere exposées à une athmosphere froide & humide. Je l'ai vu dans toutes les saisons, mais plus particuliérement quand les vents froids &

humides ont regné long-tems au même point ; & dans cette derniere circonstance l'invasion de cette maladie est plus rapide & les ravages sont plus grands. Le moindre des symptômes un instant négligé, laisse la maladie faire des progrès sourds, ce qui la rend absolument incurable quand elle se manifeste plus sensiblement. J'ai cependant guéri une femme qui avoit ce fatal dépôt. Il se fit dans le vagin une tumeur dans laquelle on sentoit un fluide correspondant à celui du bas-ventre. Je l'ouvris avec le pharingotome. La sérosité s'échappa, & les évacuans combinés aux cordiaux amenerent la femme Gorgus à une parfaite guérison.

C'est sans doute à raison de cet athmosphere humide & froid que les femmes qui habitent sur le haut de certaines montagnes de la Suisse près des glaciers, descendent dans la plaine pour y faire leurs couches. L'expérience apprend que le voisinage du glacier produit, sur-tout lorsque les vents le balayent, une influence fatale sur les femmes accouchées.

Cette maladie a deux caracteres bien différens : tantôt elle n'est qu'un simple refoulement vers le bas-ventre de toute la sérosité qui circule en vapeur dans l'économie, & qui se pré-

cipite en pluie dans le bas-ventre. Mais d'autres fois il y a en même tems une telle décompoſition dans toutes les humeurs, que j'ai vu les femmes en s'appuyant ſur leurs coudes, en enlever l'épiderme.

La matiere de cette métaſtaſe eſt-elle proprement du lait? J'ai vu des amas de ſéroſité & de matiere coagulée, parfaitement ſemblables dans des jeunes gens morts de cachexie écrouelleuſe. On parle beaucoup de dépôt de lait, mais on ne ſait pas encore bien quel eſt le méchaniſme de la formation & de la ſecrétion de cette liqueur dans l'économie de la femme. Je réſerve en un autre tems à traiter de cet objet important.

L'état des femmes accouchées bien développé, il ſera facile de ſentir quelles ſont les cauſes de la fievre puerperale. On pourra facilement alors la prévoir & s'y oppoſer. C'eſt la connoiſſance des cauſes qui fait principalement prévoir & guérir les maux. On ſentira parfaitement alors combien la prévoyance eſt un point ici capital, & pourquoi l'art eſt ſi infructueux quand on a perdu les premiers tems.

On veillera ſur-tout à l'état du bas-ventre. On tâchera d'y entretenir ou d'y rétablir l'énergie

vitale. On en expulsera les humeurs par des laxatifs toniques & l'on redonnera ensuite de l'énergie par des doux cordiaux. Des trois cavités du corps, c'est la plus affoiblie après l'accouchement. On veillera donc pendant la grossesse à en dissiper la pléthôre sanguine pour éviter à la nature un travail que quelquefois elle ne pourroit faire pour la dissiper. On évitera le froid, l'humidité, enfin tout ce qui peut affoiblir la puissance nerveuse, & l'on employera tout ce qui peut la provoquer. Pendant l'accouchement, on ménagera l'énergie du bas-ventre par le repos, & l'on agira selon les indications qui seront, je l'espere, plus faciles à saisir d'après les précédentes considérations. Immédiatement après l'accouchement, on donnera à la femme une espece de syrop de sucre bien chaud, avec un peu de vin, ou bien d'heure en heure une potion calmante & cordiale, composée selon les indications qu'on se propose de remplir.

Tout foyer de putridité dissipé dans le bas-ventre, au moindre signal de maladie, donné sur-tout par l'accélération du pouls ou la douleur dans le bas-ventre, on insistera sur tous les remedes propres à rétablir la transpiration. Quelquefois un simple lavement émollient, une fla-

nelle humide & chaude, appliquée sur le bas-ventre, suffisent pour ramener l'ordre. La maladie paroît-elle plus forte, un vomitif alors donne une secousse heureuse qui distribue & repartit dans toute l'économie l'énergie qui sembloit s'exhaler. Ce vomitif chasse les humeurs putréfiantes du canal intestinal, il rétablit les mouvemens vitaux & devient propre à recomposer les fluides. J'ai donné, dans ce cas, les vomitifs joints à dix, douze onces de différentes eaux aromatiques distillées, pour remplir plusieurs indications.

A la suite du vomitif, j'ai administré avec beaucoup de succès une potion dont je donne de deux heures en deux heures une cuillerée. Elle peut être composée avec six onces d'eaux aromatiques distillées, six gros à une once d'esprit de mendérérus, qui est l'union de l'acide végétal & de l'alkali-volatil, d'où résulte un sel neutre, cordial, très-analogue à notre économie, & qu'on donne ici trop timidement: j'y joins encore quinze à vingt gouttes de laudanum de Sydenham, quelquefois un gros de sel de quinquina, cinq à six gouttes d'éther vitriolique, une once à deux de sucre, & par fois encore un gros de lillium de Paralelse, médicament très-

précieux qui ne me ſemble qu'une matiere huileuſe plus efficace dans l'économie que la ſubſtance éthérée dont on le retire. L'on ne peut ici donner rien de précis ; c'eſt à un médecin habile à combiner ces divers remedes d'après les diverſes indications qu'il ſe propoſe de remplir. On peut obtenir pluſieurs effets à la fois : on peut remédier à pluſieurs cauſes. C'eſt ici qu'il eſt vrai de dire que le pilote doit être au gouvernail. On peut remarquer ici que l'art des accouchemens exige beaucoup plus de connoiſſances médicinales que chirurgicales, & que la diviſion que nos inſtitutions ſociales ont fait des différentes branches de la médecine des femmes, a bien empêché que la ſcience des accouchemens ne fût auſſi utile qu'elle le pourroit être. C'eſt le ſentiment de l'importance de cette vérité qui a conduit pluſieurs nations à confier aux médecins la pratique & l'enſeignement des accouchemens.

Des moyens bien ſimples s'oppoſent à une maladie bien fatale, parce qu'après l'accouchement la nature eſt en équilibre. Un rien fait pancher l'économie vers ſon ſalut ou vers ſa perte : un rien rallume le feu de la vie prêt à s'éteindre : un rien recompoſe les liqueurs & y enchaîne l'athmoſphere vivifiant prêt à s'en exhaler : mais

pour adminiſtrer ce rien ſi ſalutaire, il faut connoître les cauſes.

Le premier moyen de s'oppoſer à cette fatale métaſtaſe à l'Hôtel-Dieu de Paris, c'eſt de placer les femmes en couche en une autre ſalle moins expoſée à l'humidité froide que celle où elles ſont aujourd'hui. Un hôpital de femme en couche devroit être en un lieu ſain & ſec, expoſé au levant & au midi.

Quand l'air eſt humide & froid, il faudroit entretenir dans cette ſalle des feux flambans pour conſumer l'humidité de l'air. Un hygrometre feroit aux médecins un inſtrument néceſſaire. Il faudroit s'attacher à d'autres moyens de propreté que le lavage dont l'influence eſt nuiſible; ainſi que nous l'avons dit.

Nous avons expoſé les cauſes; on prévoira quelles ſont les femmes chez leſquelles la métaſtaſe pourroit ſe faire: on la préviendra par les moyens que nous avons indiqués.

Il n'eſt pas ce me ſemble dans la nature des choſes, que les médecins dans un hôpital, n'aient preſque aucune prépondérance. Il ſemble que l'Hôtel-Dieu appartient ſpécialement aux chirurgiens: ils y regnent abſolument. La ſalle des

morts eſt un empire, où l'on ne peut aborder que très-difficilement (1).

(1) On vit à l'Hôtel-Dieu de Paris, il y a quelques années, une femme de 50 ans qui avoit perdu au retour d'âge tout ſentiment. On portoit le fer & le feu ſur toutes les parties de ſon corps, ſans qu'elle en reçût la moindre impreſſion. Néanmoins elle conſervoit le mouvement: elle ſe tournoit, elle regardoit ce qui l'entouroit, ployoit ſes membres, mais comme une pure machine; car tout ſentiment phyſique & moral étoit abſolument éteint. Le mouvement lui-même ſembloit de tems en tems s'anéantir: on le rallumoit en la ſaignant du pied. Elle ſuccomba.

Une foule d'obſervations m'ont conduit à ce principe que j'ai déjà établi; ſavoir, que nos opérations ſont d'autant plus intérieures, qu'elles ſont plus parfaites. Le principe du mouvement me paroît exiſter dans l'écorce du cerveau & dans tout l'extérieur des nerfs. Le ſentiment, opération la plus parfaite, ſe paſſe je crois dans leur pulpe. C'eſt pourquoi il étoit pour moi de la plus grande importance d'obtenir l'ouverture du cadavre de cette femme, pour obſerver la pulpe du cerveau qui, d'après mes principes, devoit être altérée.

Je fus m'adreſſer à un médecin alors en exercice à cet hôpital. Mais l'autorité des médecins eſt ſi légere à l'Hôtel-Dieu de Paris, qu'il fut bien difficile de me procurer l'ouverture du cadavre. J'y parvins.

L'ouverture du cadavre offrit une matiere ſanieuſe dans le corps calleux du cerveau. Toute la ſubſtance pulpeuſe du cerveau, du cervelet, & de la moëlle al-

Les moyens de s'instruire sont en cet hopital ; bien difficiles pour ne pas dire impossibles.

Ne seroit-ce pas le chef-d'œuvre de la politique & de l'intelligence de faire sortir de la destruction, la science de la conservation ? On voit

longée ; étoit altérée dans sa couleur, & probablement dans ses principes, & même jusqu'aux points pulpeux du nerf sciatique étoient gris. Mais la substance corticale de tout ce systême, n'offroit pas la plus légere altération : ce qui me confirma de plus en plus que le sentiment au moral comme au physique est une opération de la pulpe nerveuse, tandis que le mouvement est une opération de la substance corticale : ces vues m'ont servi à établir quelquefois le prognostic des affections nerveuses. Quand il y a beaucoup de sensibilité avec peu ou excès de mobilité, le prognostic est bien moins fâcheux que quand la sensibilité est presque éteinte, soit au physique, soit au moral. J'ai quelquefois remarqué que la sensibilité se ranime, que la mobilité reparoît, qu'enfin les opérations renaissent de la pulpe des nerf, comme de leur foyer ; ce qui indique (quelqu'allarmant que soient les autres accidens) que la vitalité est augmentée dans la pu'pe des nerfs où elle réside capitalement.

Que d'observations en ce genre on pourroit faire en cet hôpital, qui serviroient à nous réveler le secret des fonctions étonnantes de notre cerveau, & qui nous apprendroient qu'il peut exister un art & des principes certains pour perfectionner l'intelligence humaine !

en ce lieu se renouveller perpétuellement le tableau de toutes les infirmités possibles dans notre climat. On prend des moyens dispendieux pour conserver la population. Il en est un bien simple & bien naturel, & qui ne coûteroit aucune dépense. Que deux médecins habiles dans la pratique & dans la théorie, reforment au lit du malade la théorie par la pratique, & par la pratique étendent la théorie. Ne seroit-il pas intéressant de joindre à cet hôpital un séminaire de médecins qui de-là seroient distribués dans différentes provinces, où ils porteroient des secours assurés dans les maladies. Les livres se multiplient, l'erreur se propage & l'enseignement capitalement nécessaire est négligé.

J'ose croire, d'après une profonde méditation sur cette matiere, que ce que je propose ici est le seul & vrai moyen de perfectionner la médecine dans chacune de ses parties, au point de faire changer au bout de quelques années le calcul ordinaire de la mortalité, à l'avantage de la population. Que n'a-t-on pas droit d'espérer en ce siecle de l'attention particuliere que donnent aujourd'hui à l'asyle des malheureux, notre Roi bienfaisant & ses ministres éclairés?

FIN.

RÉPONSE

PAR

M. ALPHONSE LEROY,

A UN MÉMOIRE

SUR UNE IMPUTATION D'IMPÉRITIE.

RÉPONSE

Par Me Alphonse Leroi, Docteur Régent, Professeur de Médecine & d'Accouchemens, ancien Professeur de Chirurgie des Ecoles de la Faculté de Médecine de Paris; à une imputation d'impéritie.

Un Médecin, sans perdre son honneur, peut être vaincu par la nature. Dans la circonstance qui devient la cause de cet ouvrage, si je pouvois m'occuper d'un petit intérêt d'amour-propre, j'oserois dire que ma retraite a été honorable, puisque j'ai conservé la vie dans une circonstance extraordinaire d'accouchement, où les femmes périssent presque généralement. La dame Heuzard, qui devient le sujet de ce mémoire, est vivante, & ne porte pas même de trace extérieure d'un accident qui, chez elle, a été entiérement du fait de la nature.

J'ai dû préférer une guérison incomplette & sans danger, aux risques d'une mort certaine: néan-

moins on a poussé son mari à fabriquer contre moi, une accusation calomnieuse d'impéritie. L'application des ressources de l'art est ici donc imputée à ignorance & même à crime ! Les Médecins & Chirurgiens accoucheurs les plus habiles de la Capitale, ont donné en ma faveur leur rapport qu'avoit demandé le Magistrat.

La haine de quelques Accoucheurs ignorés, fait dans son désespoir ressource de la diffamation. On m'attaque par un libelle, dans lequel on salit l'imagination par les tableaux les plus dégoûtans: on le répand avec profusion dans les carrefours, dans les provinces, dans les maisons publiques & particulieres.

J'avoue que le combat auquel on me force, me convient peu; mais pour anoblir & distinguer ma défense, j'ai cherché à la rendre utile : à cet effet, j'amene mes juges, le public & mes aggresseurs, dans le sanctuaire de la médecine. D'ailleurs, le Magistrat ne pouvant pas ici décider de la doctrine, mais seulement des faits, j'établis les principes de l'art pour éclairer sur les faits, & pour prouver la mauvaise foi, l'ignorance de ceux qui se sont fait tout-à-la fois mes accusateurs, & mes juges.

C'est pourquoi je publie en même tems que

cette réponse, un ouvrage intitulé : *Essai sur l'Histoire Naturelle de la Grosse & de l'Accouchement*; où j'ai tracé la marche de la nature dans la grossesse, & sur-tout dans l'accouchement : j'ai tâché d'en décrire les phénomenes avec assez de clarté pour que les femmes dorénavant puissent reconnoître elles-mêmes leur état en accouchant, & mettre leur santé, leur vie, & celle de leurs enfans, en garde contre les mauvaises manœuvres, les mauvais conseils, les instrumens, & spécialement contre celui qu'on nomme forceps ou culliere, auquel depuis longtems je fais bien ouvertement la guerre.

D'après ce que j'ai établi dans cet ouvrage qui précéde ma défense, il sera plus facile d'entendre le compte que je vais rendre de l'accident qui a donné lieu à l'accusation qu'on m'intente en impéritie. Je vais la réfuter par elle-même, par des raisonnemens invincibles, par des faits sans réplique, enfin, par le suffrage des plus habiles médecins & chirurgiens de la capitale.

J'examinerai le rapport, ou plutôt le libelle virulent & diffamatoire de MM. Piette, de Leuryes, Noury. Ce n'est pas la premiere fois qu'on essaie sur moi une arme odieuse. J'ai déjà combattu des assassins de réputation; je vais ici les

combattre encore, puisqu'aujourd'hui la loi l'exige. J'examinerai le certificat rempli de faux dont on s'appuye, & je dévoilerai les motifs qui font fermenter tant de haine.

Si ma défense paroît un peu tardive, mon excuse est dans le peu de tems que me laissent pour écrire, & une santé foible, & une vie que la pratique de la médecine, à laquelle je suis totalement consacré, rendent très-pénible & très-laborieuse.

Il pourroit résulter de cet écrit une réflexion funeste aux malheureux : c'est que l'homme qui s'approche de l'infortune pour la soulager dans ses maux, trouve quelquefois dans la misere une telle dégradation, qu'elle se livre entiérement à l'intrigue la plus criminelle contre son bienfaiteur : mais la bienfaisance est un besoin pour certaines ames. Cette considération peut les éclairer & ne doit pas les arrêter.

Il semble que la dame Heuzard, qui fait le sujet de ce mémoire, & qui, avant son accouchement, étoit dans une misere qui seule a provoqué mes soins, soit aujourd'hui malheureuse par l'accident d'un renversement de matrice, qui est du fait de la nature. Il semble qu'elle ait besoin d'être servie, qu'elle ne puisse vaquer à

ſes affaires ; il n'en eſt pas ainſi. Elle eſt accouchée depuis deux ans paſſés. Elle ne porte pas la moindre trace à l'extérieur, de ſon accident. Elle n'a pas de fievre. Elle peut vaquer à ſes affaires. Sa matrice, comme elle le dit elle-même dans ſon mémoire, page 31, ne décele ni maladie, ni vice. Deux femmes à Paris ſont dans la même ſituation ; l'une depuis dix années & vaque à ſes occupations ; une autre depuis un an ; c'eſt une femme-de-chambre, qui n'eſt point empêchée de faire un ſervice aſſujettiſſant. Elles n'ont été conſervées que parce qu'on n'a pas violenté la nature. J'ai conſervé la dame Heuzard en une circonſtance où la plupart des femmes ont péri, & dans laquelle elle eût ſuccombé infailliblement elle-même, ſi je m'étois comporté autrement que je ne l'ai fait.

FAITS.

Je fus engagé, par une dame dont je ſuis le médecin, de donner mes ſoins à la dame Heuzard, lorſqu'elle étoit la demoiſelle Petit, marchande de modes rue & près l'égoût de Montmartre. Elle demeuroit alors avec deux de ſes ſœurs : la plus jeune avoit une maladie nerveuſe ; les deux autres une affection ſcorbutique, pro-

duite en partie par leur habitation mal-ſaine & par leurs chagrins. Je leur donnai avec aſſiduité & généroſité, mes ſoins, qu'elles étoient hors d'état de reconnoître. La demoiſelle Petit, mariée au ſieur Heuzard, avoit été accouchée de ſon premier enfant par M. d'Eſtrumeau: devenue groſſe du ſecond, ſon mari vint me prier de la venir voir, & de la délivrer dans ſon tems. Je me rendis chez elle: je la vis: l'aſpect de ſon infortune, les ſervices que je lui avois anciennement rendus, ainſi qu'à ſes ſœurs, m'imposerent la loi de l'obliger encore. Je lui promis de l'accoucher. Un médecin s'attend bien à voir oublier ſes ſoins; mais qui voudroit embraſſer le plus pénible, oui certes le plus pénible des états, s'il riſquoit d'échanger, comme ici, de la bienfaiſance contre de la calomnie? les exemples heureuſement ſont rares. Je fis pluſieurs viſites à la dame Heuzard pendant ſa groſſeſſe.

Je fus appellé le 10 Juin 1785, à ſept heures & demie du matin. Je me rendis entre huit heures à huit heures & demie; le ventre étoit très-volumineux; les douleurs étoient très-lentes; la matrice étoit ſans énergie. Je m'aſſurai de ſon état, & lui annonçai qu'elle accoucheroit, ſans de grandes douleurs, entre midi, midi & demi.

Cette aſſurance, comme on l'a vu dans l'ouvrage que je joins ici, étoit fondée ſur des principes & ſur l'expérience. Je lui recommandai de ne pas ſe fatiguer, je lui dis que j'allois voir quelques malades; que je ſerois de retour à onze heures, onze heures & demie au plus tard. Je fus faire promptement quelques viſites & revins en effet à onze heures & demie.

Les douleurs avoient été très-lentes, très-décourageantes; le ventre étoit exceſſivement gros: mais enfin le col très-relâché ſembloit diſpoſé à laiſſer paſſer l'enfant. Je fis mettre la dame Heuzard ſur un lit. C'eſt là que pour ſe débarraſſer elle ſeconda de toutes ſes forces quelques douleurs très-lentes, combinées principalement avec des épreintes.

Enfin, elle accoucha entre midi, midi & demi. Je coupai le cordon & le liai ſeulement du côté de la mere: je laiſſai ſaigner celui de l'enfant, que je portai ſur une chaiſe pour lui donner les ſoins d'uſage en ce cas. Après avoir comprimé le cordon de l'enfant & l'avoir laiſſé ſaigner ſuffiſamment, pour le dégorger d'un excès de ſang, qui en fait périr un grand nombre peu après leur naiſſance, je l'enveloppai des premiers langes & le plaçai commodément.

Pendant que je donnois mes soins à l'enfant, je demandai de l'eau de mélisse pour en frotter le bas-ventre de la femme. Comme il n'y en avoit pas, je dis que j'y substituerois de l'eau-de-vie, & l'on fut en chercher. La garde, qui ne connoissoit pas mes intentions, & qui croyoit que c'étoit pour aider à la délivrance, dit à la femme; soufflez fort dans votre main: je le défendis très-expressément, comme il est consigné dans la plainte; mais il étoit trop tard, le conseil de la garde avoit été exécuté.

Après avoir donné à l'enfant, pendant quelques minutes, les soins absolument nécessaires, surtout dans ces sortes d'accouchemens, je revins à la mere, dont je jugeois la matrice en un état de foiblesse & d'engorgement considérable, d'après la nature de ses douleurs en accouchant. Je portai mes vues à fortifier la matrice, afin qu'elle revînt sur elle-même, & qu'à ce moyen j'évitasse une perte, ordinaire en pareille circonstance. Avant d'avoir aucunement touché la mere, je dis à la garde de verser de l'eau-de-vie dans le creux de ma main, pour frotter le bas-ventre de l'accouchée. Mon intention étoit, avec ce spiritueux, dont l'action pouvoit se faire sentir sur la matrice, à travers le tissu de la peau, de

redonner un principe élaſtique à cet organe ; que je jugeois dans une grande inertie. Je frotte le ventre avec quelques gouttes d'eau-de-vie. Je ne ſens pas la matrice. Je crois qu'elle eſt contractée comme elle doit l'être, avant qu'on tente la délivrance. Je porte un doigt à l'intérieur. Je touche une tumeur, groſſe comme une tête d'enfant, recouverte du délivre qui la précédoit, laquelle ſe préſentoit auprès des grandes levres. Je crois d'abord avoir mal jugé, en touchant le ventre, que la matrice fût contractée : j'y reporte ma main une ſeconde fois ; je ne la ſens point ; & je juge alors que la tumeur qui ſe préſente à l'extérieur eſt la matrice renverſée, retournée. Eſt-ce l'effort de la femme dans la derniere douleur qui a produit cet accident ? Eſt-ce la mauvaiſe pratique du ſouffle dans la main, après la ſortie de l'enfant ? Je l'ignore.

Je ſentis la néceſſité de repouſſer très-promptement le viſcere avant qu'il fût ſorti. Je porte ma main à l'intérieur. Le délivre me ſert de couſſin. Je repouſſe avec effort dans tous les ſens ſur tous les points du viſcere : mais la douleur que cauſe ma tentative, produit des cris dont l'effet eſt de faire plonger le diaphragme & les inteſtins : en ſorte que plus je fais d'efforts pour retourner

& repouſſer en haut le fond renverſé de la matrice, plus le diaphragme & les inteſtins en font pour l'abaiſſer.

La femme veut abſolument que je me retire. Je ſuis forcé de céder pour un inſtant : mais en retirant ma main, l'organe retourné, & que je n'avois pu reporter à ſa place, à raiſon du reſſerrement du col, eſt pouſſé par le diaphragme, par les inteſtins & par l'air qui s'eſt dilaté : il ſe préſente au dehors tout retourné comme un gand. Je découvre alors la femme, ſous les vêtemens de laquelle j'avois agi juſqu'à ce moment; je montre l'accident à la garde, au mari, & leur fais remarquer que le placenta eſt entiérement attaché à la matrice, ainſi que le dit la plainte.

Je tente de preſſer l'organe pour le repouſſer & le faire rentrer avec le délivre; mais toute eſpece de tentative eſt vaine : c'étoit une maſſe très-groſſe, & qui s'étoit encore tuméfiée depuis ſa ſortie, & par l'abord du ſang, & par l'air qui s'étoit dilaté, ce qui rendoit le tout de la groſſeur d'une veſſie ſoufflée.

Tous mes ſoins pour rétablir la maſſe entiere étoient inutiles. Je détachai le délivre pour avoir moins de volume. Je frottai la matrice à nud avec de l'eau-de-vie, pour la forçer à ſe con-

tracter, afin d'avoir moins d'hémorrhagie. Je l'enveloppai ensuite dans un linge, & après des efforts longs, souvent réitérés, & ménagés selon l'état de la femme, je parvins à faire rentrer dans l'intérieur toute cette masse, & à la repousser tellement, que la matrice étoit à trois pouces de haut dans l'intérieur : mais je ne pus jamais, quelques efforts que je fisse, & à diverses reprises, forcer le fond à remonter assez haut pour se retourner complettement. Toutes mes manœuvres, en repoussant le fond, irriterent le sphincter, autrement dit, le muscle orbiculaire du col de la matrice. Ce muscle se serroit & étrangloit le corps du viscere, de maniere que plus je faisois de tentatives pour la réduction, plus ce resserrement la rendoit impossible. Le fond de la matrice étoit sans ton, le col en avoit trop au contraire. Le fond étoit une véritable éponge toute gorgée de sang ; je ne pouvois le presser, ni le toucher, sans en faire couler une grande quantité.

Par mes pressions graduées, après une foule de tentatives, j'avois reporté le viscere à l'intérieur. J'employai toutes ces opérations pendant plus d'une heure & demie. Je sentis que si je m'obstinois davantage, ou je ferois périr la

femme par une perte épouventable ; ou j'altérerois la substance même de l'organe. C'est pourquoi le désordre étant en plus grande partie réparé, & sentant le risque évident d'aller plus loin, je crus devoir m'arrêter à ce point que la nature ne vouloit pas que j'outre-passasse pour la conserver. Pendant toute cette opération, qui fut bien longue, je conservai, quoiqu'on dise, une liberté de tête qui dominoit cette rare & dangereuse circonstance. Ne pouvant disposer de la nature au-delà, & sentant que la perte avoit mis la femme à l'extrême de ce qu'elle pouvoit endurer, je crus devoir céder à la nécessité que m'imposoit la situation : je laissai la malade tranquille, afin que la vie se rallumât assez pour qu'elle soutînt de nouvelles tentatives ; ou qu'elle vécût sans autre indisposition que de porter dans le vagin le fond de sa matrice ; ce qui ne pouvoit nuire au terme de sa vie, ni à la nature de toutes ses occupations.

Ce travail pénible pour le corps, pour l'esprit & le cœur dura jusqu'à trois heures. J'annonçai au mari le danger, en lui disant : « J'ai » fait deux mille accouchemens, & cet accident » ne m'est point encore arrivé. On le regarde » comme funeste. J'espere néanmoins conserver

» ici la vie de votre femme. J'ai réparé l'accident jusqu'où la nature me l'a permis. Voyez » d'habiles gens; mais je doute qu'ils fassent » mieux. J'aurois confiance aux lumieres de » M. Sabatier. Je reviendrai dans une heure ».

Il étoit trois heures passées quand j'arrivai chez moi, hors d'état, par la malpropreté de mon linge, de m'être présenté ailleurs. Je racontai à deux personnes qui s'y trouverent, ce terrible accident. Il n'étoit pas encore quatre heures que j'avois déjà reçu une lettre, pour me prier de revenir voir la malade, chez laquelle je fus en effet de retour à quatre heures, ainsi qu'il est consigné dans la plainte. Ce n'étoit pas là assurément abandonner inhumainement une femme, ainsi que l'on ose le dire dans le libelle. Je cherchai à m'assurer si l'on pouvoit tenter encore la réduction; mais le col de la matrice resserroit fortement le fond qui étoit renfermé dans le vagin, & qui s'y trouve encore comme un corps étranger, de la grosseur aujourd'hui d'une petite poire. La moindre pression sur ce viscere tout spongieux en faisoit couler beaucoup de sang, & la femme n'en pouvoit plus perdre. Je défendis de la remuer de son lit, parce que le mouvement eût pu, dans son état de foiblesse,

lui causer des convulsions & la mort. Je quittai l'accouchée à cinq heures, & j'y revins, pour la quatrieme fois, entre dix & onze heures du soir, avec un de mes éleves. Les mêmes tentatives de réduction réitérées furent toujours de la même inutilité, à raison du resserrement de plus en plus considérable du col.

La dame Heuzard revenue de son extrême foiblesse & ranimée par une potion cordiale, qu'on se donne le ridicule de blâmer, put supporter alors d'être transportée dans son lit par moi & mon éleve; ce qui dura plus d'une heure. J'ordonnai de continuer cette potion pour rallumer de plus en plus les forces.

Je renvoyai le lendemain matin mon éleve chez la dame Heuzard, chez laquelle je me rendis moi-même vers le milieu du jour. Je sentis toujours la même impossibilité de rédnire, & la même effusion de sang. Sur ce que je conseillois d'appeller M. Sabatier, le sieur Heuzard me fit l'aveu de sa misere extrême. Ce fut avec honte, & il avoit raison..... Je lui dis, » je » ne puis pas disposer des autres comme de » moi. Je verrai un de ces jours M. Sabatier, & » si je puis, je l'amenerai. Mais c'est un homme » public, vous pouvez l'aller voir & le prier

» de venir ». On me parla bientôt de gens inconnus, sorte d'espece, qui toujours fait soi-disant des prodiges. Je dis, je l'avoue, avec cette humeur que donne l'amour de la science & la connoissance des difficultés : « Les gens habiles » ne pouvant rien ici que feront les mâchoires ? » Ils tueront.

Sept jours se passerent en cet état sans la consultation que je conseillois. Il y eut de petites brigues. Je sçus qu'elles étoient provoquées par Me Gautier de Claubry qui voyoit la malade en secret.

Le dimanche on provoqua une consultation, sans m'en avoir fait part que quelques heures avant, & l'on n'y appella pas M. Sabatier, dont j'avois vanté, selon ma conscience, le mérite. Je crus entrevoir qu'on méditoit une trame. Les lumieres, la franchise & le ton ferme de M. Sabatier l'auroient déconcertée. J'exposai à cette consultation les faits que je viens de détailler, & non les faits qu'a osé faussement certifier M. Thévenot. Je prouverai la méchanceté & la fausseté de son certificat, par la plainte même de cet odieux procès.

Après qu'on eut visité la malade, dont le ventre n'étoit aucunement gonflé, parce qu'il

n'y avoit aucune irritation, M. Thévenot proposa des bains de l'eau de veau. MM. Goubelly & Theuillier se rendirent après des contestations à ce remede & à ce régime, qui ne me parut guere convenable à une femme aussi épuisée. Je ramenai les consultans à l'objet capital, la réduction. Je dis que vu l'état du col de la matrice, elle m'avoit été impossible; que je la croyois telle encore; mais que je ferois les derniers efforts en présence des consultans, s'il y avoit un concours d'opinions. M. Thévenot ne répondit point à cet important article; & d'impatience, je dis, Messieurs, nous tenons ici le conseil des rats; le grelot à attacher, c'est la réduction.

Le lendemain de cette consultation, le sieur Petit, frere de l'accouchée, m'écrivit de ne pas me donner la peine de revenir chez sa sœur, & M. Gauthier de Claubry me remplaça près de la dame Heuzard.

Je reçus après quelques jours une lettre de Me Gauthier de Claubry. J'en rendrai cmopte. J'apperçus un piege. Je n'opposai à de la finasserie, que bonté, franchise & fermeté, comme on le verra bientôt. Le sieur Heuzard vint chez moi me faire des excuses de la lettre de son beau-frere, en m'assurant qu'il n'avoit pas été le maître

chez

chez lui ; & un mois après, il rendit contre moi une plainte criminelle. Voici les charges d'accusation.

1°. On assure que je suis revenu trop précipitamment à l'accouchée pour la délivrer.

2°. On me fait un grief d'avoir versé de l'eau-de-vie sur son ventre pour le frotter.

3°. On avoue que j'ai défendu à la femme de souffler dans ses mains ; mais on m'accuse de lui avoir dit de pousser.

4°. On assure que j'ai tiré avec violence le cordon, ce qui a produit le renversement.

5°. On m'impute encore d'avoir pris la matrice renversée pour une tête d'enfant, & d'avoir voulu l'attirer au dehors.

6°. Je n'ai pas employé, dit-on, les moyens de la réduction.

7°. J'ai abandonné la malade.

8°. J'ai dissimulé le danger, & j'ai empêché d'appeller des consultans.

9°. Je n'ai pas employé le traitement convenable.

Voilà avec clarté & fidélité ce qu'on avance contre moi.

L'organe s'est renversé, dites-vous, parce que j'ai dit à la femme, poussez ; parce que j'ai tiré

le cordon & amené moi-même au-dehors la matrice que je prenois pour une tête d'enfant?

Vous avouez dans votre plainte que j'ai défendu à la femme de souffler dans ses mains; c'est donc à faux, & seulement pour donner probabilité à votre accusation, que vous me supposez avoir dit, poussez; car la défense de souffler est analogue à celle de pousser.

Vous m'accusez d'avoir pris la matrice renversée pour une tête d'enfant. Je me suis déjà expliqué à cet égard. Ce n'étoit pas une si grande impéritie d'avoir cru de premier abord à une tête précédée du délivre. En touchant le ventre je n'y sens pas la matrice; je la crois contractée; je vais reconnoître l'état des parties; je sens une masse de la grosseur d'une tête: je crois que je me suis trompé en touchant le ventre, qui d'ailleurs étoit gros & boursoufflé; je l'examine de rechef & avec soin: je n'y sens pas la matrice: je juge alors que c'est elle qui est retournée & qui s'avance dans le bassin. Quand on n'a ni examiné, ni pu examiner encore, un cas ordinaire se présente plus naturellement à l'esprit qu'un cas rare; & la premiere idée n'est assurément pas une impéritie. J'ai bientôt reconnu que la matrice étoit retournée.

Eh bien ! j'accorde pour un inſtant cette prétendue erreur : toute fauſſe qu'eſt cette accuſation, elle prouve elle-même la fauſſeté de celle dans laquelle vous dites que j'ai tiré le cordon ; car il n'y a pas de matrône de campagne qui ne ſache que quand il y a deux enfans, on ne tire le cordon pour délivrer, que quand le ſecond eſt ſorti : or, ſur deux mille accouchemens que j'ai faits, j'ai rencontré pluſieurs fois des accouchemens de deux enfans : ſi j'avois tiré le cordon avant la ſortie du ſecond, j'aurois produit une hémorrhagie & la mort ; ce qui au moins m'auroit appris à ne pas revenir à une ſi groſſiere faute. Si j'ai donc cru à une tête, comme vous le dites, je n'ai pas tiré le cordon comme vous l'aſſurez.

Selon vous, j'ai amené la matrice au dehors pour une tête. Pouvez-vous ſavoir ce que j'ai fait à l'intérieur ? Vous vous faites une fable populaire de l'accouchement, que vos donneurs de rapports regardent eux-mêmes comme abſurde, mais à laquelle ils feignent de croire, parce qu'elle convient à l'intérêt de leur haine. Vous imaginez que quand l'enfant vient par la tête, on va la chercher avec les mains pour l'attirer au dehors : cela ne ſe fait, ni ne ſe peut faire,

L'accouchement eſt tout entier du fait de la nature. La tête vient ſeule : on ne la tire pas ; mais on la reçoit ; & quand on veut la tirer, on ne peut avoir de priſe à cet effet qu'avec un inſtrument. Je n'ai donc pas tiré votre prétendue tête avec mes doigts ? Et ſi j'ai cru à cette tête, je n'ai pas tiré le cordon, comme je n'ai pas dit, pouſſez, ſi j'ai dit ne ſoufflez pas.

Vous avez imaginé les faits faux & improbables, de faire pouſſer, de tirer la tête, de tirer le cordon, pour appuyer votre calomnie. Comme vous ne ſaviez pas l'art en faiſant votre plainte, vous y avez fait un mélange de vrai & de faux. Mais vous ne ſaviez pas que les faits faux dont vous m'accuſiez, étoient contradictoires aux vrais que vous avouiez. Ce que j'ai dit & fait eſt raiſonnable, conforme aux bons principes ; je les retrouve dans votre plainte : ce que vous ajoutez, ce que vous me prêtez, non-ſeulement eſt faux, mais encore contradictoire & abſurde. C'eſt donc par une partie même de votre accuſation que je repouſſe l'autre.

D'ailleurs les faits faux que vous avancez, que j'ai tiré le cordon, que j'ai dit, pouſſez, vous ne ſavez pas qu'ils ne produiſent jamais le renverſement ſans une diſpoſition naturelle ; que ſans

cette disposition, le cordon casse plutôt que de renverser le fond de la matrice : c'est peut-être à ce dessein que la nature prévoyante rend le cordon, à son insertion au placenta, moins résistant que dans tout le reste de son étendue. Vous m'imputez donc à délit, la mauvaise disposition de la nature.

Néanmoins ces faits faux, absurdes, contradictoires, incapables d'opérer seuls le renversement, vous les supposez dans votre libelle, dans vos rapports calomnieux ; vous les supposez, dis-je, prouvés & avoués par moi-même, au moyen d'une fabrication de certificat. Avec un tel savoir-faire, avec de tels prémices, on porte loin ses argumens. Voilà une singuliere maniere d'établir un délit criminel, elle est toute semblable à celle du loup de la fable. C'est celle qui convient à MM. Pietre, Deleuries & Gauthier de Claubry ; & c'est là ce qu'ils opposent à l'examen scrupuleux & au raisonnement très-solide des sept personnes les plus habiles en ce genre de la capitale, nommés par le Magistrat pour donner leur jugement sur cette affaire. Mais quand on s'établit accusateurs & juges d'impéritie, il ne faut pas, en montrant une partialité criminelle, en dévoilant évidemment un

desir odieux d'attenter à l'existence morale d'un homme qui jouit de la confiance publique, il ne faut pas, en prenant un langage qui n'est pas celui de l'honneur & de l'amour du bien, offrir soi-même la démonstration de l'impéritie. Il ne faut pas rétablir de vieilles erreurs reléguées seulement chez les plus ignorantes lévandieres de campagne ; je prouve ce que j'avance.

Le renversement de la matrice peut-il être absolument du fait de la nature ? Il n'y a point de doute à cet égard. MM. Pietre, Deleuries, &c. en conviennent : mais ils se gardent bien d'en faire l'application à ma circonstance ; c'est une porte de réserve qu'ils conservent pour eux.

De leur aveu la nature produit cet accident. Mais ce qu'ils établissent à ce sujet non-seulement est faux, mais même pitoyable. Ils donnent pour cause de ce renversement, le cordon trop court, le cordon entortillé autour du corps de l'enfant. Qui jamais avec un peu de bon sens, a pu dire que le cordon ombilical pût être trop court ? Quant à l'entortillement du cordon autour de l'enfant, sur cent accouchemens, dans 80 pour le moins, le cordon est en cet état. Ces contours ne font pas le plus petit obstacle, comme on le prétend ridiculement. Un peu de mécha-

nique en accouchement, démontre tout le ridicule de cette vieille erreur.

Ils attribuent le renverſement encore à la poſition droite de la femme : mais pas davantage ; car dans bien des campagnes les femmes accouchent debout, & même ſuſpendues. Cette mauvaiſe pratique cauſe des chûtes de vagin & autres accidens ; mais jamais de renverſement de matrice.

Les efforts ſur le cordon pour obtenir le placenta, ſont regardés par MM. Leuries & Pietre comme la vraie cauſe du renverſement. Mais le placenta eſt implanté ſur le côté de la matrice ; le cordon ne correſpond jamais au milieu de ſon fond ; conſéquemment l'effort que l'on fait agir ſur le côté, & non ſur le fond de la matrice.

La preſſion des inteſtins & du diaphragme ſur le fond de la matrice, qui a perdu ſon énergie dans l'accouchement, eſt une cauſe poſitive de ſon renverſement. Qu'oppoſent ces Meſſieurs à ce fait que la raiſon démontre ? C'eſt, diſent-ils, « une fineſſe, une argutie d'eſprit pointilleux ». Voilà comment ces Meſſieurs réfutent avec de jolis mots, la marche de la nature. Si le diaphragme, par ſa preſſion ſur le fond de la ma-

trice, peut expulser l'enfant, pourquoi l'effort de cette même pression n'enfonceroit-il pas le fond de cet organe en inertie, comme une pression enfonceroit la cuve d'un chapeau mol? Qu'on démontre que cela est impossible, & je n'ai plus rien à dire.

Quant au reproche qu'on me fait d'avoir abandonné la malade, il est absurde. J'ai été chez la dame Heuzard depuis huit heures & demie jusqu'à neuf du matin, depuis 11 heures & demie jusqu'à 3 heures, de 4 jusqu'à 5 heures, & de 11 heures du soir jusqu'à plus de minuit. Voilà six heures le premier jour données à la dame Heuzard. Mais M. Brossard, en contradiction avec lui-même, se permet, dans son calomnieux mémoire des atrocités. Je laisse, dit-il, page 20, ma victime mutilée. Mais bientôt oubliant son accusation d'abandon, il me fait contradictoirement le reproche de mon exactitude, en allant voir une fois la malade. J'y renvoyois deux fois encore mon éleve; c'étoit, ose-t-il écrire, « une » exactitude indécente, pour demander si la ma- » lade étoit morte ». Je suis familiarisé à ces attrocités dans des libelles anonymes; mais j'avoue que je ne les attendois pas d'un avocat. Je ne croyois pas qu'il en pût exister un qui com-

promît ainsi son honneur & son état.

On se plaint que je n'ai pas réparé cet accident qu'on assure très-réparable dans le premier instant. M. Deleuries cite un renversement qu'il assure avoir rétabli. Mais de ce qu'il a rétabli, est-il à conclure que toujours l'on peut rétablir.

Ce renversement de la matrice est d'autant moins reparable après l'accouchement, que le sphincter du col se resserre davantage : or, le col n'avoit point été tourmenté chez la dameHeuzard par des touchers inutiles & dangereux; ses douleurs avoient été lentes, elles ont peu pesé sur le col; l'accouchement a été prompt : le plan externe de la matrice avoit perdu toute énergie, tandis que le sphincter du col, semblable aux muscles fléchisseurs dans les syncopes, avoit conservé la sienne. Le col s'est relâché pour laisser passer l'enfant comme fait le sphincter de l'anus dans une autre fonction. Le fond a tra versé le col, comme le rectum en descendant passe chez les enfans à travers le sphincter relâché. Ce rectum se repousse & rentre chez les enfans; la même chose a lieu quelquefois pour la matrice; mais aussi quelquefois cette réduction est impossible; & quand on fait trop d'efforts, on peut altérer la substance même de l'organe, & pro-

duire une ſupuration longue & mortelle, comme je vais le prouver après.

Probablement que dans le renverſement que M. Deleuries, dit avoir réduit, le col de la matrice, ayant été fatigué, avoit peu de force pour ſe contracter, au moyen de quoi la réduction a été facile.

Ainſi ſur deux obſervations ſemblables en apparence, on ne peut argumenter de l'une par l'autre, les circonſtances n'étant pas les mêmes, quoiqu'il ſoit bien difficile de s'en appercevoir. Ce qui rend la ſcience de la médecine ſi difficile, ce qui la fait croire conjecturale, c'eſt la reſſemblance des faits; reſſemblance que l'on prend pour de l'identité. Il faut être en garde contre cette reſſemblance. C'eſt un principe ſi fondamental, qu'Hippocrate en a fait le premier de ſes aphoriſmes. L'expérience trompe, & rien de ſi difficile que d'en juger, *experentia fallax judicium difficile.*

Cette réduction que MM. Pietre, & Deleuries préſentent comme ſi ſimple, eſt quelquefois impoſſible, comme l'avouent leurs plus célebres confreres; & quand elle eſt poſſible, elle eſt quelquefois très-dangereuſe, comme je vais le prouver par des obſervations.

MM. Beaudeloque & Sabatier, qui en ſavent bien autant que MM. Deleuries & Pietre, conviennent qu'appellés dans un cas de renverſement, ils n'ont pu réduire. Qu'en eſt-il réſulté? C'eſt que n'ayant pas violenté la nature, ils peuvent chacun offrir l'obſervation d'une femme conſervée. Ces deux femmes ſont en état de vaquer à leurs affaires. Celle que connoît M. Baudeloque exiſte à Paris depuis 10 ans avec cet accident; celle de M. Sabatier exiſte depuis un an paſſé: elle eſt employée à des occupations pénibles.

Je connois deux autres cas où l'on s'eſt obſtiné à réduire. Dans le premier, M. Pean accouchoit rue Saint-Victor en 1771, Madame Fleuri, boulangere, femme très-grande, qui avoit eu déjà pluſieurs enfans. La matrice ſe renverſa & ſe préſenta au dehors, peu après l'accouchement, ſans qu'il en eût pu ſavoir la cauſe. Il s'obſtina à la réduction & il y parvint. Il racontoit dans ſes cours comment il s'y étoit pris; mais probablement que par ſes efforts il avoit altéré ſans s'en appercevoir la ſubſtance même de la matrice; car Madame Fleuri mourut ſix mois après d'une ſuppuration dans cet organe. M. B***, maître en chirurgie, & principalement occupé dans l'accouchement, en délivrant, en 1776,

Madame Ballivet, marchande parfumeuſe, montagne Sainte-Genevieve, très-grande & belle femme, qui avoit déjà eu pluſieurs enfans, vit l'accident de ce renverſement de matrice : il réduiſit complettement, mais la femme mourut peu de jours après, & la matrice ſe trouva preſque gangrenée à l'intérieur, comme je l'ai ſçu de ceux que la curioſité porta à enlever ce cadavre du cimetiere de Saint-Etienne-du-Mont pour l'obſerver.

Ainſi dans les trois cas où M. Sabatier, M. Beaudeloque & moi n'avons pu faire ſans danger la réduction, les femmes conſervent la vie ; & dans deux cas où la réduction a été faite, elles ont été bleſſées & en ſont péries. J'ai jugé que ſi je m'obſtinois à vouloir le mieux, je produirois le pis. Ai-je donc dû faire plus d'efforts pour réduire complettement avec le riſque certain de tuer, ou réduire incomplettement avec la certitude de conſerver la vie ? D'ailleurs, quel eſt aujourd'hui cet accident ? C'eſt une tumeur dans le vagin, de la groſſeur d'une petite poire Mais l'accident fût-il encore plus grand, falloit-il faire des efforts dans ce cas inutiles & infailliblement mortels. On me fait donc ici un crime de ma malheureuſe habileté pour conſerver la vie ; car enfin, ſi j'avois tué la dame Heu-

zard, j'étois en regle, parce que l'autorité des maîtres de l'art pouvoit justifier sa mort. Revenons à la procédure.

D'après la plainte, le sieur Heuzard demanda à faire visiter sa femme & permission de faire informer. La visite fut seulement ordonnée. Voici le rapport des médecins & chirurgiens du Châtelet.

« Nous Conseillers-Médecins & Chirurgiens ordi-» naires du Roi, en son Châtelet de Paris, de l'ordon-» nance de, &c.... nous sommes transportés, &c.... » à l'effet de voir & visiter la dame Heuzard, pour cons-» tater son état : nous l'avons trouvée au lit, sans fievre, » pâle, décolorée ; suite des pertes abondantes qu'elle » nous a dit avoir essuyées par-tout le corps, & spécia-» lement à la région hypogastrique (le bas-ventre), où » elle nous a dit ressentir une douleur avec pesanteur » sur le fondement. L'ayant touchée par les parties na-» turelles, nous avons trouvé dans le vagin, à un demi-» pouce de la vulve, une tumeur unie, ronde & so-» lide, pouvant avoir, vers cette extrémité, trois pouces » environ de tour, que nous avons reconnue pour être » le fond de la matrice. Ayant poussé nos recherches le » plus avant possible, nous avons remarqué que cette » tumeur diminuoit ; mais nous n'avons pu sentir au-» cune trace du bourlet circulaire, qui pût nous as-» surer que le cercle de l'orifice cernât & étranglât la » tumeur ; c'est pourquoi nous présumons que la matrice

» a été renverſée complettement : accident dû ſoit aux » efforts peu modérés pour opérer le détachement du » placenta ſi-tôt après l'accouchement, ſoit à l'inertie de » ce viſcere ; avec cette différence que, dans le cas d'iner» tie, cet accident n'eſt ordinairement complet que par » gradation ; au lieu que lorſqu'il eſt occaſionné par les » efforts faits pour opérer la délivrance, le renverſe» ſement ſe fait ſur le champ...... Notre pronoſtic ſur » l'état actuel de la malade, eſt qu'elle reſtera incom» modée toute ſa vie. Fait à Paris, le 24 Juillet 1785. » *Signés* SALLIN, DELEURYES, RUFFIN. »

A la ſuite de ce rapport, très-peu propre à éclairer le Juge, le ſieur Heuzard articula une foule de faits dont il demanda à faire preuve; mais comme il ne pouvoit pas y avoir de preuve à faire de ce qui s'étoit paſſé ſous les vêtemens de la femme en accouchant, & que la plupart des faits étoient étrangers à une ſoi-diſante impéritie, le Magiſtrat ordonna un nouveau rapport par tous les médecins & chirurgiens du Châtelet réunis : cette ſentence eſt un modele de ſageſſe & d'équité. En voici les termes : « Diſons » avant faire droit, que la dame Heuzard ſera » de nouveau vue & viſitée par les médecins » & chirurgiens du Châtelet réunis, ès-mains » deſquels ſeront remiſes les plaintes, demandes » & requêtes énonciatives des faits articulés

» par le sieur Heuzard, & les défenses de Me
» Alphonse Leroy; lesquels, après lecture prise
» desdites pieces, visite faite de la dame Heu-
» zard, malade, pouront entendre ladite ma-
» lade, le sieur Heuzard son mari, la garde ma-
» lade employée lors de l'accouchement, les
» médecins ou chirurgiens appellés pour con-
» sulter ou traiter ladite malade; entendre aussi
» Me Alphonse Leroy, & prendre tous autres
» renseignemens qu'ils jugeront convenables;
» même les autorisons à consulter leurs com-
» pagnies respectives, s'ils le croient nécessaire,
» & s'expliqueront sur l'état de la malade, si cet
» état doit être imputé à l'impéritie dudit Me Al-
» phonse Leroy; motiveront leur avis s'il est
» unanime, & leurs avis s'il y a diversité ». En conséquence de cette sentence, le rapport suivant intervint.

« Nous Docteurs Régens de la Faculté de Médecine,
» & Maîtres en Chirurgie de Paris, &c.....

» Pour nous conformer audit Jugement, nous nous
» sommes réunis, nous Médecins & Chirurgiens du Châ-
» telet, & sommes convenus de prendre, successive-
» ment l'un après l'autre, communication des pieces
» énoncées en la Sentence; connoissance préalablement
» prise desdits contredits & écritures: nous avons ar-
» rêté, vu l'importance de la question soumise à notre
» jugement, & les difficultés qu'elle présente, de nous

» aſſocier MM. Petit, Sigault, Sabattier, Piet & Baude-
» loque, qui jouiſſent tous d'une grande réputation dans
» l'art & pratique des accouchemens, pour nous aider
» de leurs lumieres dans une affaire auſſi grave. Cette
» convention faite, nous avons pris avec eux jour &
» heure pour viſiter enſemble ladite dame Heuzard,
» conſtater ſon état, & notamment ſi cet état doit être
» imputé à l'impéritie dudit Me Alphonſe Leroy; à cet
» effet, nous nous ſommes tranſportés en la demeure de
» ladite dame Heuzard...... où étant réunis au nombre
» de dix, nous avons viſité & examiné ladite dame
» Heuzard, que nous avons trouvée au lit ſans fievre,
» mais ayant le teint pâle & décoloré. Ayant procédé
» à l'examen de la matrice, nous avons reconnu le ren-
» verſement de cet organe, qui eſt maintenant dans le
» vagin, à deux pouces de diſtance de la vulve, ou en-
» viron, où l'on ſent diſtinctement le fond de ce viſcere,
» qu'il n'eſt pas poſſible maintenant de remettre à ſa
» place ».

« Cet examen fait, s'agiſſant de déterminer par nous
» la cauſe de ce renverſement, & s'il doit être imputé
» à l'impéritie de l'Accoucheur, nous avons interrogé la
» malade, ſon mari, Me Gauthier Declaubry, ſon Chi-
» rurgien ordinaire; la dame Morel, garde, qui a aſſiſté
» à l'accouchement. Finalement, nous n'avons rien né-
» gligé, aux termes de la Sentence, de tout ce qui a pu
» éclairer ſur cet objet. Me Alphonſe Leroy ne s'y étant
» pas trouvé, nous n'avons pu prendre en conſidération
» que ſes défenſes conſignées par écrit. Après ces dif-
» férens renſeignemens, le premier point à juger, ſavoir
» ſi

» si le renversement de la matrice dont est affligée la
» dame Heuzard, doit être imputé à l'impéritie de Me Al-
» phonse Leroy, a été mis en délibération. Chacun a dit
» son avis, & en a exposé les motifs : de dix opinans, sept
» ont été d'avis que le renversement de la matrice doit
» être attribué à la constitution foible, molle & lâche
» de cet organe, comme cause principale & efficiente,
» & que le travail de l'accouchement, aidé peut-être par
» les manœuvres de l'Accoucheur, doit être regardé
» comme la cause déterminante; de maniere que, si
» cette disposition vicieuse n'eût pas préexisté, le renver-
» sement ne s'en feroit pas ensuivi, & n'auroit pas été
» déterminé par ces différentes manœuvres, même en les
» admettant telles que ses adversaires les lui objectent.
» De pareils procédés sont incapables de produire le
» renversement d'une matrice saine. S'il n'en étoit pas
» ainsi, on verroit souvent ce malheur arriver, sur-tout
» à la campagne, dans les mains des Sages-femmes pour
» la plupart peu instruites, & d'autres femmes encore
» plus ignorantes, qui, sans principes ni méthode, font
» les Accoucheurs dans l'occasion. On sait qu'elles sont
» dans l'usage de tirer le cordon ombilical avec tant de
» force, que fréquemment elles le cassent, ou elles
» donnent lieu à des descentes de matrice, sans cepen-
» dant en occasionner le renversement; aussi les pro-
» lapsus ou déplacemens de matrice y sont très-communs,
» tandis que le renversement y est on ne peut pas plus
» rare, par la raison que cet organe, quand il est bien
» constitué, offre beaucoup de résistance, & est très-
» difficile à renverser.

» Pour ce qui est du second chef, Me Alphonse Leroy
» dit dans ses défenses, qu'il a fait des tentatives pour
» remettre la matrice à sa place, mais qu'elles ont été
» infructueuses; ce qui ne paroîtra pas surprenant, si
» d'un côté on considere la grande difficulté qu'il y a à
» faire la réduction d'une matrice totalement renversée,
» comme celle dont il s'agit dans l'espece présente; &
» de l'autre, si on prend en considération que l'opéra-
» teur n'a que quelques momens en sa disposition pour
» tenter d'y remédier, sans être sûr du succès; & que des
» tentatives de réduction trop répétées, ajoutent toujours
» au danger qui provient de l'accident même, & s'ag-
» gravent au point, que telle femme qui auroit pu vivre
» malgré le renversement de la matriee, y succombe
» alors promptement.

» Le pour & le contre ayant été suffisamment dis-
» cutés, il a été dressé de suite, sur le lieu, un arrêté sur
» papier ordinaire ....; il est conçu en ces termes, mot
» pour mot:

» Nous Médecins & Chirurgiens soussignés, chargés
» par le Magistrat du Châtelet, de donner notre avis
» sur le point de savoir si la descente de matrice dont se
» trouve attaquée madame Heuzard, est l'effet d'une
» impéritie commise par Me Alphonse Leroy, qui l'a
» aidée dans le travail de son accouchement. Avons
» pensé qu'il falloit distinguer deux tems dans le fait sou-
» mis à notre jugement: le premier est celui qui a pré-
» cédé le renversement de la matrice; le second est celui
» qui l'a suivi. Dans le premier cas, Me Alphonse Leroy
» a-t-il fait contre les regles de l'art quelque chose dont

» s'en soit ensuivi nécessairement le renversement de » l'organe ? Sur ce point nous avons jugé que Me Leroy » n'a rien fait de répréhensible, rien qui ait nécessairement produit le susdit renversement, & que par conséquent il n'y a de sa part, sur ce point, aucune impéritie. Quand le renversement a été fait, Me Leroy n'en » a-t-il pas commis une en ne remplaçant pas la matrice ? Sur ce second point, notre avis est que Me Leroy n'est pas plus répréhensible que dans le premier; » par la raison tranchante & péremptoire, que dans le » cas d'un renversement total & parfait d'une matrice, » molle & abreuvée, telle qu'étoit celle de la dame Heuzard; car si elle ne l'avoit pas été, elle n'auroit pas été » renversée; il est pour l'ordinaire au-dessus des forces & de la puissance de l'art, d'en procurer le » remplacement, ou si l'on veut le redressement. Et » cela posé, il ne sauroit y avoir d'impéritie, car il n'y » en a point à ne pas faire ce qui n'est pas possible........... D'après les raisons qui viennent » d'être exposées, & autres que nous n'ajoutons point » ici, pour éviter prolixité, nous estimons que le renversement de matrice arrivé en la personne de la dame » Heuzard, ne peut être regardé comme un effet d'impéritie. Fait le 6 Juillet 1786, & rédigé le 30 dudit » mois, *Signé* PETIT, LECLERC, SALLIN, SIGAULT, » RUFFIN, SABATIER, BAUDELOQUE l'aîné.

D'après ce rapport, cet odieux procès auroit dû être terminé; mais la haine confondue se

porte à la démence, & même à l'attrocité. Comme il n'étoit pas possible de prouver même par faux témoignage que j'eusse commis une impéritie, on prend une tournure que voici. On dit que j'ai confessé que j'étois coupable. C'est dans ma propre bouche qu'on veut former la preuve de l'impéritie qu'on m'impute. On se garde bien de discuter ce que j'ai écrit. On use de finesse pour essayer de refaire en sous-œuvre le procès. On produit un certificat de M. Thévenot, qui atteste tout ce qu'on croit propre à me condamner. Par ce certificat M. Thévenot témoigne que j'ai dit : « que j'avois pris le cordon ombilical, que » je l'avois tiré ; mais que j'avois été étonné en » le tirant de voir sortir des parties naturelles » une tumeur considérable. Que j'ai pris alors la » matrice pour une tête d'enfant ; que je suis » convenu l'avoir renversée moi-même, & » n'avoir fait qu'une légere tentative pour la ré» duire ; enfin, ce même bon certificat assure que » je me suis confessé coupable d'avoir abandonné » la femme pendant six heures ». Voilà les grandes preuves de cet infâme procès. Voilà les faits d'après lesquelles on part comme faits avoués, prouvés. Vous êtes mal masqué M. Thevenot. En fabricant de semblables calomnies, au moins

falloit-il lire la plainte. La dame Heuzard eſt accouchée à midi & demi : j'y ſuis reſté juſqu'à trois heures. J'y ſuis revenu à quatre, comme l'avoue la plainte ; où donc ſont les ſix heures d'abandon ?

Il eſt évident que par ce certificat illégal on cherche à détourner l'attention des Juges d'une plainte bien facile à réfuter, ainſi que d'un rapport qui me juſtifie. On imaginoit la trame bien ourdie, ſi l'on pouvoit avoir une ſeconde ſignature qui atteſtât, comme M. Thévenot, que je m'étois avoué coupable à la conſultation. Voilà ce que l'on appelle du ſavoir-faire en procès. On ſollicita M. Thieullier, & l'on obtient de lui le certificat ſuivant, à la ſuite de celui même de M. Thévenot. « Je certifie le préſent expoſé entiérement conforme à ce qui s'eſt paſſé à la » conſultation y mentionnée ; que j'ai donné mon » avis conforme à celui de MM. Goubelly & » Thévenot, quant au traitement à employer. » En foi de quoi j'ai ſigné. A Paris, ce 3 Août » 1786 ».

Voici ſur ce ſujet ma lettre à M. Thieullier.

MONSIEUR ET ANCIEN DOYEN,

M'occupant à répondre au mémoire publié contre moi par le sieur Heuzard, j'y vois une atteſtation qu'on a cru ſuſceptible d'une fauſſe interprétation. Comme il n'a pu être ni dans votre cœur, ni dans vos intentions, d'y laiſſer une ambiguïté qui pourroit induire les Juges & le Public en erreur, je vous prie de vouloir bien me faire ſavoir, ſi par ce certificat vous avez voulu confirmer les faits allégués par M. Thévenot, ou ſeulement votre opinion ſur le traitement qui fut propoſé.

J'ai l'honneur d'être avec des ſentimens reſpectueux.

MONSIEUR ET ANCIEN DOYEN,

Votre très-humble ſerviteur,

ALPHONSE LEROI.

Sa réponſe fut.

A Paris, 6 Juin 1787.

MONSIEUR,

Appellé avec MM. Goubelly & Thévenot pour conſulter ſur l'état de la dame Heuzard, je crus, comme il s'agiſſoit d'un accident arrivé à la ſuite

d'une couche, devoir laisser examiner la malade par les personnes exercées habituellement dans l'art des accouchemens. C'est d'après le compte qu'elles me rendirent, qu'elles proposerent & que j'approuvai le traitement indiqué par le certificat du 20 Juillet 1786. Ainsi n'ayant pas visité la dame Heuzard, en mettant mon certificat au bas de celui de M. Thévenot, je n'ai voulu, je n'ai pu attester & je n'ai réellement attesté que mon opinion sur le traitement qui fut proposé ; ce que démontrent, sans aucune ambiguité, les termes dont je me suis servi. Après avoir attesté l'exposé de M. Thévenot, conforme à ce qui s'est passé à la consultation, j'ai ajouté, *quant au traitement à employer.* Ces termes sont restrictifs, & eussent été inutiles si mon intention eût été de confirmer tout le contenu au certificat de M. Thévenot.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

Signé, LE THIBULLIER.

Voilà donc l'échafaudage élevé par la calomnie contre moi totalement écroulé. Pourquoi n'a-t-on pas obtenu un certificat de M. Goubelly ? C'est qu'il eût été bien impossible de l'obtenir de telle sorte qu'on le pût faire cadrer à celui de M. Thévenot. Eh quoi ! après soixante hivers, M. Thévenot se fait l'écolier de Basile !

Mais de quel droit M. Thévenot intervient-il dans cette affaire sans être requis ? Si l'on vouloit le faire entendre, il falloit qu'il se présentât aux Rapporteurs assemblés, nommés par le Juge ; mais le savoir-faire de M. Thévenot ne se seroit pas soutenu au grand jour.

Examinons enfin le rapport de MM. Pietre ; Deleuryes.

Ces Messieurs commencent à insinuer dans leur rapport qu'ils sont seuls juges compétants de cette affaire ; qu'eux seuls ont une longue expérience. C'est ce que populairement on appelle boire à sa santé. Ils oublient donc que MM. Petit & Sigault, médecins de la Faculté, que Me Beaudeloque, leur confrere, ont fait les meilleures preuves en ce genre.

Cet accident peut-il être produit par une cause qui ne soit pas du fait de l'accoucheur ? Ces Messieurs en conviennent ; mais ils nient la vraie

cauſe de l'accident, l'inertie de la matrice, que M. Deleuryes néanmoins, dans ſon premier rapport, a regardé comme une cauſe ordinaire de ce renverſement. A cette cauſe vraie, il ſubſtitue une foule d'hypotheſes ridicules que déjà j'ai reſutées ; ſavoir, la ſituation de la femme, le peu de longueur du cordon. Ils ajoutent, page 29, *peut-être* ſe préſente-t-il d'autres cas. Sans égard à ce peut-être, avec lequel ils n'ont voulu que ſauver leur ignorance, ils cherchent à m'enlever mon exiſtence morale fondée ſur la confiance publique. Ils commettent un attentat criminel en cherchant à me priver de la conſidération que j'ai tâché de mériter par mes travaux. Enfin, ne pouvant rien dire de certain contre moi, ils ajoutent, page 32 : « qu'a-t-on beſoin d'avoir » recours à des cauſes imaginaires, ou du moins » *obſcures* ». Mais ce qui eſt obſcur peut être vrai : ces Meſſieurs ſe refuſent donc de leur propre aveu à examiner ce qui eſt obſcur. Ne peut-on pas ici leur dire :

« Eh quoi ! Meſſieurs ! des Juges eſt-ce là le » langage ? »

C'eſt cependant celui de trois hommes qui ſe chargent de prononcer ſur ma réputation. La réputation eſt une exiſtence morale qui l'emporte

tellement sur l'existence physique, que pour la conserver l'homme d'honneur ne doit pas balancer à sacrifier sa vie. C'est même un principe important au bonheur de la société. Que diroit-on d'un Juge qui se feroit un assassin, & qui condamneroit des innocens? C'est cependant là ce dont ces Messieurs donnent un exemple. C'est avec des peut-être, c'est avec le refus d'examiner les causes pour eux obscures d'un accident naturel, qu'ils osent m'imputer une ignorance & une impéritie criminelle. La haine heureusement est mal-adroite. Ces mêmes Messieurs vont se parer ailleurs d'amour de bien public, de sentimens d'honneur: oh! pour le coup, on peut bien leur appliquer l'ingénieux apologue du loup devenu berger.

« Il est *évidcnt* (disent ces Messieurs) que c'est » ma précipitation qui a causé le renversement ». Quand on aura bien observé la chaîne de mes principes; quand on aura bien considéré que le succès de ma pratique, &, j'ose le dire, de ma doctrine, est fondé sur l'observation, & que depuis plus de 16 ans je m'éleve contre la précipitation, on verra qu'il n'est pas évident que je me sois précipité: mais l'évidence de ces Messieurs est d'une nature particuliere. Pourquoi

cette évidence a-t-elle échappé au ſept autres Rapporteurs ? Pourquoi ces Meſſieurs n'ont-ils pu y ramener leurs confreres ?

A la page 30, ces Meſſieurs diſent : « qu'il eſt » abſurde de dire que l'inertie puiſſe cauſer le » renverſement ». M. Deleuryes convient donc que ſon premier rapport eſt abſurde, puiſqu'il y admettoit le renverſement par inertie. S'il convient de l'abſurdité du premier rapport auquel je ne me ſuis point arrêté, puiſque le Juge en a reconnu toute l'inſuffiſance, je démontre ici l'abſurdité, & de plus, la méchanceté du ſecond.

J'ai démontré la poſſibilité de l'inertie & les accidens auxquels elle entraîne. Mais ces Meſſieurs, pour prouver que mon ſoupçon d'inertie étoit gratuit, en donnent une raiſon bien ſinguliere. Il n'y avoit point d'inertie, diſent-ils page 30, parce que le placenta étoit uni à la matrice. Et c'eſt préciſément cette union du placenta à la matrice, qui prouve cette inertie. Si la matrice ſe fût contractée, elle ſe fût ſéparée du délivre ; & cela n'eſt point arrivé, comme l'avoue la plainte. On voit ici toute la longueur des oreilles ; & c'eſt avec des ignorances de cette trempe dont les conſéquences peuvent être bien fatales en pratique, qu'on oſe s'ériger en juges.

La preuve, disent-ils page 31, qu'il n'y a pas eu d'inertie, « c'est que la matrice de la » dame Heuzard ne décele ni vice, ni maladie ». Voilà une grande logique : quand une femme est tombée en foiblesse & en syncope, que diroit-on de celui qui, six mois après, nieroit le fait parce qu'il n'en verroit pas de trace ?

Tout le reste de ce rapport est dans le même goût. La haine seule a pu devenir capable de s'aveugler au point d'exposer au grand jour toute son incapacité, toute sa mauvaise foi, & ses mensonges. A chaque ligne on peut prendre sur le fait la mauvaise foi & l'insuffisance des trois Rapporteurs. Je n'en combats que deux ; car quant à M. Noury, je le compte pour rien, & je le crois capable même d'avouer, ce que tout le monde sait, qu'il n'a nulle espece de connoissance dans l'art des accouchemens. Quant à MM. Pietre & Deleuryes, après avoir examiné leurs rapports, j'examinerai, relativement à moi, leur personne.

Tous les faits faux de la plainte, tout ce que j'ai réfuté, tout est supposé par ces Messieurs, comme prouvé & même comme avoué par moi. C'est sur ces bases imaginaires que l'on bâtit le rapport qui me doit immoler.

La fureur enfin mene dans ce Mémoire droit au ridicule ; car on y écrit, page 5, que la matrice étant au dehors, « je ne la reconnoissois pas ; » que je la maniois & remaniois ; & qu'enfin un » signe que me fit la garde, me réveilla & m'ap- » prit ce que c'étoit ». *Riseum teneatis amici.*

Ces Messieurs font la leçon à la page 36 ; ils disent : « avec de l'adresse *peut-être* on seroit venu » à bout de réduire ». Voilà donc encore un autre *peut-être*. Celui-là prouve que les moyens de ces Messieurs sont des hypotheses qu'eux-mêmes ne croient guere applicables à tous les cas. C'est donc d'après leurs peut-être & les injures qu'ils vomissent, qu'il faut, selon eux, que le Magistrat prononce que je suis criminel d'impéritie.

Ainsi, selon ces Messieurs, page 29, *peut-être* » il se présente d'autres causes de renversement » que celles qu'ils ont assignées. Page 32, il y a des » causes de renversement *très-obscures.* Page 36, » *peut-être* on pouvoit venir à bout de réduire ». Que veulent-ils que l'on conclue de ces *peut-être* ? Qu'en concluent-ils eux-mêmes dans leur péroraison ? car il y en a une très-longue, & qui vise au pathétique ; le voici : « Nous disons avec » douleur qu'il n'est pas possible d'accumuler à » si haut point faute sur faute : le moins instruit

» des éleves en chirurgie ne commettroit pas
» pas tant & de si lourdes bévues : toute la con-
» duite de ce médecin n'est du commencement à
» la fin qu'un tissu d'impéritie ; mais d'impéritie
» du premier genre». Voilà la conclusion des *peut-être*. Mais tout cela se réduit à une injure grossiere que me disent des juges en trois façons différentes. Ils n'avoient pas assez de torts de déraisonner ! falloit-il qu'ils se donnassent encore celui d'injurier ? C'est qu'on croit quelquefois dégrader ce que l'on injurie.

Est-ce donc là le ton des maîtres de l'art, appellés par la Loi pour aider le Juge dans l'application de la loi, se renfermant strictement dans le fait & dans les circonstances qui en dépendent, comme on l'observe au précédent rapport ? Non, assurément : c'est ici une Partie égarée qui produit les mouvemens insensés de la haine dans un délire furieux dont elle est dominée. Hélas ! en quelles mains quelquefois est tombée la balance de Thémis ! Plus la fonction est noble, plus la corruption est affreuse.

Enfin, venons au résumé du rapport. « C'est
» son peu de lumiere qui a rendu total le ren-
» versement. C'est son inexpérience, *pour ne rien*
» *dire de plus*, qui lui a fait perdre un tems pré-

» cieux pour la réduction ». MM. Piette & Deleuryes se montrent ici à nud. Ce n'étoit d'abord que des fautes, des bévues, des impérities; mes facultés intellectuelles étoient seules attaquées; c'est ici mon honneur qu'on cherche à flétrir. On a l'audace, après avoir sali l'imagination du lecteur, de le soulever contre les mouvemens intimes de mon ame. Je somme ici MM. Piette, Deleuryes & Nourry de donner une explication claire & cathégorique de cette expression, *pour ne rien dire de plus*, sinon je prendrai acte de leur silence pour les traduire aux yeux du public comme d'atroces calomniateurs, comme des lâches, qui ne savent que fuir après avoir frappé du stylet.

Poursuivons. « C'est par ma conduite, page 39, » qu'une malheureuse femme est aujourd'hui pour » sa vie en proie aux accidens, qui sont la suite » indispensable du renversement de la matrice, » & à d'autres suites plus funestes encore, & plus » ou moins prochaines ». Et à la page 31, « on » ne reconnoît dans ce viscere renversé, rien qui » décele ni vice, ni maladie ». Voilà donc ces Messieurs cherchant à émouvoir le public & les Magistrats par une possibilité d'accidens dont ils ne déterminent ni l'espece, ni l'époque, & qu'en

attendant ils garantiſſent très-funeſtes. Le tems a déja prouvé la fauſſeté du pronoſtic qu'avoit établi dans cette affaire M. Thévenot. Ceci me rappelle un ſingulier trait du célebre Rouelle. Le frere de ce ſavant chymiſte, très-habile lui-même, avoit été malade : l'illuſtre Bordeu avoit été appellé & l'avoit guéri parfaitement. Le traitement, quoique couronné de ſuccès & conforme aux principes de l'art, avoit déplu à notre chymiſte. Il ne parloit jamais de ce grand médecin qu'avec fureur. Un jour dans ſa ridicule colere, il dit : Bordeu! c'eſt un ignorant; il a tué mon frere que voilà.

Après une amphatique imprécation contre ceux qui croient qu'un renverſement de matrice eſt un accident qui peut arriver à tout accoucheur, ces Meſſieurs apoſtrophent d'un ton auſſi plat qu'indécent, les médecins & chirurgiens qui n'ont pas été de leur avis ; ils attaquent même juſqu'à leur probité, en diſant, « vous ne le croyez irréprochable que parce que vous deſirez qu'il le ſoit ». J'ai été l'éleve de M. Petit ; j'ai oſé entrer dans la carriere qu'il parcourt avec éclat. Eſt-ce une raiſon pour rejetter ſon opinion dans cette affaire ? Quel intérêt avoit à m'abſoudre M. Sigault ? Des gens mal intentionnés ont cherché à établir entre nous

nous une division qui, sans doute, étoit nécessaire à leur intérêt. Quel intérêt avoit à m'absoudre M. Beaudeloque ? J'ai relevé quelques erreurs consignées en son ouvrage. Je lui ai prouvé un esprit de parti dans ce qu'il a écrit, sans être suffisamment instruit sur l'opération de la symphise. J'ai combattu à outrance sa pratique & son opinion sur l'usage du forceps. J'ai même été jusqu'à me servir contre lui, ou pour mieux dire contre sa pratique, qui étoit alors trop instrumentante, de l'arme du ridicule. Ne devoit-il pas avoir un ressentiment à satisfaire, s'il eût tant soi peu ressemblé à MM. Piette & Deleurye ? Mais nos débats entre M. Beaudeloque & moi ne tiennent qu'à nos opinions. Nous sommes bien loin de l'inimitié : nous nous estimons réciproquement, & nos rivalités ne peuvent qu'être utiles aux progrès d'un art important à l'humanité.

Enfin, il est plaisant de voir ces Messieurs dire aux sept autres : « la lumiere de la raison vous » décillera les yeux, vous le verrez tel qu'il est ». Voilà ce que l'on appelle régenter avec un ton bien fier, les gens les plus habiles de la capitale. D'un trait de plume, on va les travestir en malhonnêtes gens qui ferment les yeux à l'évi-

dence. « Vous affirmez qu'on ne peut rien lui im-
» puter : suffit-il de le dire vaguement, & non-
» seulement sans preuve, mais contre des preuves
» péremptoires & des faits accumulés ? » Ces
preuves péremptoires, ces faits accumulés, sont
pour MM. Piette, Deleuryes & Noury, la
plainte & le certificat Thévenot.

Enfin, ces Messieurs s'expliquent franchement
sur le mérite des deux derniers rapports, & l'on
sent que c'est le leur qu'il préferent. Mais oubliant
toute bienséance, & qu'en qualité de Rappor-
teurs ils doivent être froids & impassibles comme
la loi, ils s'élancent dans l'arêne, & sans aucune
attention aux bienséances, ils jettent le gantelet
aux sept Rapporteurs qui me sont favorables.
« Réfutez ces preuves avec franchise & vérité,
» & si vous faites voir que nous nous sommes
» trompés, nous gémirons sur notre erreur ».
C'est-à-dire, qu'ils se réservent le droit de pro-
noncer sur le mérite de la réfutation qu'ils pro-
voquent; le droit d'y répondre, le droit d'en re-
demander un autre; ainsi à force de dits, de
contredits, de certificats, de rapports, d'écri-
tures, de procédures, de faux principes rebat-
tus, combattus, tout arriveroit au point de ne
pouvoir être intelligible pour personne.

C'eſt-là ce rapport que Me Broſſard de Marſillac trouve ſi fort de preuves & même ſi intéreſſant pour le ſtyle. La logique, le ſtyle du mémoire de M. de Marſillac, rendent tout-à-fait vraiſemblable ſon admiration étrange.

Cette volumineuſe production eſt terminée par un morceau de ſentiment. « Nous condamnons à regret ; il eût été bien plus doux pour » nous de juſtifier ; nous en avions le plus grand » deſir : la force de la vérité nous a ſubjugués & » nous arrache malgré nous le témoignage que » nous lui devons ». Si le ton indécent de ce rapport ne démontroit pas le dégré d'aliénation qui l'a rédigé, quelques détails ſur Meſſieurs Piette & Deleuryes feroient voir juſqu'à quel point la juſtice peut compter ſur leur rapport, & moi ſur les diſpoſitions amicales dont ils ſe crépiſſent.

L'ouvrage que je publiai en 1776, ſur l'hiſtoire de la doctrine des accoucheurs anciens & modernes, excita parmi quelques chirurgiens une vive commotion. Le ſieur Pietre préſuma aſſez de ſa force & de ſes talens pour ſe charger de renverſer ce que j'avois établi. On lui attribua une diatribe qui parut contre moi, ſous le titre de lettre d'un étudiant en chirurgie. Le raiſonnement, le ſtyle, tout établiſſoit merveilleuſement

le déguisement. Je répondis, pour donner avec plus d'intérêt un développement aux bons principes que j'avois recueillis & rétablis. Je présume que le sieur Pietre qui, sur son libelle avoit fondé quelque espoir de célébrité, en a pu attribuer la chûte & le dédain à ma réfutation; mais il s'est trompé. Un écrit, où l'on tourne Hippocrate en ridicule, où l'on prend le ton des halles, a détruit tout le piquant qu'offroit la doctrine extraordinaire d'un éleve suranné.

Quant à M. Deleuryes, j'ai quelque souvenance que, dans mon ouvrage que je n'avois consacré qu'à des noms célebres, je mis son livre au rang de ceux qu'il falloit laisser dans leur utile obscurité. *Manet alta mente repostum judicium.*

Je songe encore que mes torts ont pu être aggravés par la circonstance suivante.

Le Pape actuel apprennant qu'à Rome beaucoup de femmes périssoient par l'ignorance des matrônes, envoya en France un Chirurgien pour qu'il se formât à la théorie & à la pratique des accouchemens. On confia son éducation à M. Deleuryes: mais l'éleve écrivit à Rome une lettre, dans laquelle il se plaignit que M. Deleuryes ne le mettoit pas en état de répondre aux vues de bienfaisance de Sa Sainteté. Cette lettre arriva

avec celle que M. Deleuryes écrivoit amicalement & sans façon au Souverain Pontif pour obtenir en France le cordon noir & une pension. La réponse de Sa Sainteté au prince Doria, son Nonce en France, fut qu'il falloit donner un autre maître au sieur Asdrubal. Le prince Doria me pria de donner chez moi mes soins au sieur Asdrubal. Je lui communiquai tous mes travaux, toutes mes notes, & ce Chirurgien, après 18 mois du travail le plus opiniâtre, est retourné à Rome, où il a été fait (1) professeur public

(1) *Copie de la Lettre de M. Asdrubal, à M. Alphonse Leroy.*

De Rome, le 6 Février 1786.

MONSIEUR MON CHER MAÎTRE . . . . Vos principes sont clairs & très-solides; mais mes talens ne sont pas les vôtres pour les mettre à exécution. Je me flatte qu'avec mes travaux & la méditation de vos principes, & ceux que vous croirez utile de me communiquer, je tâcherai de soutenir mon emploi avec honneur, ainsi que votre gloire. Pour le respect qui vous est dû, Monsieur, je dois vous instruire que le Pape m'a élu professeur public dans l'Université de Rome, dite la Sapienza, & premier Chirurgien-Accoucheur de l'Hôpital Saint-Roch. Mes leçons commenceront pour les hommes après Pâques, & pour les sages-

d'accouchemens pour les chirurgiens & les sages-femmes, & premier chirurgien-accoucheur de femmes, au mois de Novembre. Les uns & les autres subiront à la fin du cours un examen public devant les professeurs de Rome, & celui qui paroîtra le plus instruit aura une médaille avec le portrait du pape d'un côté, & de l'autre un accoucheur qui présente un enfant à sa mere. D'un côté de la médaille sera l'inscription : *Pio VI. Pontif. max. parenti publico* ; & de l'autre : *Usura vitæ nascentibus adserta.*

C'est un établissement qui formera époque, & qui demande l'assistance de vos talens. . . . . *Signé* FRANÇOIS ASDRUBAL.

Je pourrois citer plusieurs de mes éleves devenus illustres & honorés de grandes places. Entre autres le feu docteur Demeste, premier médecin de la principauté de Liege, un des promoteurs de la société d'émulation, connu par ses ouvrages sur l'histoire naturelle & la chymie. Pendant deux ans & demi il avoit suivi mes cours ; je lui avois communiqué particuliérement mes travaux. En arrivant à Liege, sa patrie, il pratiqua la médecine & la chirurgie avec un tel succès, qu'il ne pouvoit suffire aux fatigues de la pratique, qui bientôt altérerent sa santé & l'enleverent à la fleur de son âge.

Je pourrois citer encore le docteur Samoillowitz, premier médecin des gouvernemens de Catherinoslow de la Torride, associé d'un grand nombre d'académies,

l'hôpital Saint-Roch. Voilà ce qui a produit chez M. Deleuryes l'ulcere incurable de la haine. Il s'eſt promis vengeance du dédain de M. Aſdrubal & de ſon eſtime pour mes préceptes. Dès-lors M. Deleuryes s'eſt transformé en grand inquiſiteur de la nature. Il a formé un tribunal qui s'eſt chargé de me trouver coupable envers elle. Ce tribunal a fait l'accuſation, les preuves, les écritures & le jugement ; ſi même on laiſſoit faire M. Deleuryes il feroit l'autodafé.

Je ne répondrai point à la conſultation de M. Gaultier, plus abſurde, ce qui paroîtra incroyable, que celle de MM. Piette & Deleuryes. Les mêmes faits y ſont ſuppoſés ; les raiſonnemens ſont plus baroques encore. D'ailleurs, ce rapport eſt abſolument illégal. Lors de l'aſſemblée de MM. les Rapporteurs, on interrogea M. Gaultier, on lui demanda ſon opinion. Il

déjà connu par pluſieurs ouvrages. Il vint à Paris avec pluſieurs autres médecins, & entre autres M. Kourica, homme d'un profond jugement. Pendant 18 mois ils ont été les auditeurs aſſidus de mes leçons de médecine ſur les maladies des femmes. C'eſt ainſi que le génie de Catherine II raſſemble des rayons épars dans l'Europe pour naturaliſer dans ſes climats le goût, les ſciences & les arts.

répondit qu'il n'avoit rien à dire, parce qu'il étoit chirurgien de la malade, & qu'il s'alloit retirer par délicatesse. M. Gaultier m'avoit écrit le 22 Juin 1785, & s'étoit annoncé comme médiateur dans cette affaire. Il me prie, par sa lettre, de venir chez lui secrétement. Ce n'étoit qu'une démarche hostile. *Fiez-vous à un galant homme*, m'écrivit-il. C'est ainsi qu'il s'annonçoit avec le dévouement le plus sincere. Il va plus loin, il me dénonce la confédération faite contre moi, par quelques-uns de ses confreres. « Je ne suis » pas, m'écrit-il, comme l'ensemble de la socié» té ». C'est Sinon qui, en présence des Troïens, abjure les sentimens des Grecs ses compatriotes. J'avoue que si j'avois eu l'ombre d'un tort, la bonhommie de ce langage m'eût séduit, & j'eus laissé entrer le cheval de bois dans la place. Mais toutes ces protestations & ces offres du sieur Gaultier, ayant abouti à la proposition de donner de l'argent pour étouffer, disoit-il, cette affaire, je me mis en garde, & lui dis: « je sais ouvrir ma bourse au besoin des mal» heureux: mais aussi je sais la défendre contre » qui veut la surprendre ».

Furieux de me voir échapper au piege, M. Gaultier provoque la plainte criminelle, &

m'écrit une ſeconde lettre, dans laquelle il me fait le reproche d'avoir très-mal parlé de lui, à qui je n'avois eu le déſœuvrement de penſer depuis ce moment. C'étoit, comme on le ſent, pour ſe couvrir contre les juſtes reproches que méritoit ſa conduite à mon égard. Au reſte, je n'ai pas eu plus de confiance aux intentions qu'aux lumieres d'un homme qui, en conſultation avec MM. Sabatier & Beaudeloque, a ouvert l'avis d'amputer la matrice de Madame Heuzard.

Après avoir refuté ce groupe de conſultans qui, par leurs haines & leurs malveillances, ont fait naître la cupidité du ſieur Heuzard ; il ne me reſte plus qu'à répondre à ſon défenſeur, M. Broſſard de Marſillac.

Qu'un jeune Avocat, ſéduit par l'amour de la renommée, l'impatience dangereuſe de ſe produire au grand jour, ait cru trouver ici une affaire d'éclat; que même, en ſervant ſes clients, un fol enthouſiaſme lui ait perſuadé que la tutele de la patrie lui étoit confiée ; qu'enfin cet orateur adoleſcent ait cherché à ſoulever contre moi l'indignation des Juges & du Public par une profuſion d'apoſtrophes, d'exclamations, d'exagérations de ſtyle, qui, ſi elles ne conſtituent

l'éloquence, annoncent au moins l'envie d'en faire paroître, je n'ai point à m'en plaindre; mais ma modération doit s'arrêter, lorsque suppléant à ces petits moyens par des moyens atroces, Me Brossard travaille à établir contre moi dans les esprits, l'opinion du projet le plus affreux, le projet d'avoir cherché, pour cacher ma prétendue faute, à faire périr la dame Heuzard, qui ne doit au contraire son existence qu'à mes manœuvres sages & réfléchies. Quelque mépris que m'inspire, à moi personnellement, &, j'en suis bien sûr, au public lui-même, une imputation aussi révoltante, je déclare à Me Brossard, qu'animé à mon tour par le zele social, je me crois obligé, en recourant à tous les moyens de droit convenables, de dénoncer au public un jeune Avocat qui méconnoît la dignité de sa profession au point de s'y inaugurer par la plus lâche des calomnies.

Voici quelques échantillons du mémoire de Me Brossard. Page 6: « Pourquoi M. Leroy se » conduit-il directement contre les principes de » l'art qu'il se mêle d'exercer? Vouloit-il ensevelir dans le tombeau de sa victime, les preuves » physiques de son impéritie? Ah! quoique sa » conduite autorise à le penser, quoique l'indé-

» cente exactitude avec laquelle il envoyoit deux » fois par jour son éleve, demander si la ma- » lade étoit morte, justifie les soupçons du sieur » Heuzard, nous avouons en notre particulier » que notre cœur se refuse à le croire criminel. « Page 42 : le zele social qui nous anime ne » nous permet pas de faire aucuns sacrifices à » l'homme dont les opérations tendent à dé- » truire la population dans sa source. Page 45 : » est-il maintenant quelqu'un qui doute de l'im- » péritie de M. Leroy ? Peut-on réunir plus de » preuves de ses fautes & de ses délits »? (On a vu quel est le singulier genre des preuves). » Page 52 : les fautes, les délits, les impérities » sans nombre qu'il a commis en accouchant » Madame Heuzard, laissent suffisamment entre- » voir l'épithete que nous pourrions lui donner. » Qu'il descende dans son cœur & nous dise » s'il n'a rien à se reprocher. Page 53 : les délits » dont se plaint le sieur Heusard, non-seule- » ment sont graves en eux-mêmes, mais ils sont » des délits publics ». On ne peut se méprendre sur ces injures & ces imputations atroces. Ce sont des insinuations d'un homicide prémédité ; & pour propager davantage toutes ces atrocités, conformes à celles du libelle qu'on appelle rap-

port, conformes à celles de l'écrit anonyme qu'on fit contre moi, il y a 10 ans, on a répandu par-tout ce mémoire; on l'a donné sur les boulevards, dans les cafés, aux portes des comédies : il a été mis en vente sur les quais, au Palais-Royal, chez tous les Marchands de Nouveautés, chez le Suisse de l'Ecole de Chirurgie, & enfin envoyé dans presque toutes les provinces, malgré la défense faite, en 1786, à tous les Imprimeurs, par M. le Garde des Sceaux, sur la demande qu'il lui en avoit été faite par l'ordre des Avocats, de vendre aucun mémoire d'Avocat, & contre la menace expresse d'un arrêté du même Ordre, que quiconque en vendroit ou en souffriroit la vente, seroit rayé de dessus le tableau.

Voilà donc Me Brossard prostituant les premiers essais de sa plume à la calomnie, & s'enrôlant parmi des assassins de réputation. Permettez-moi Me Brossard de donner un conseil à votre jeunesse. On ne brille dans la carriere que vous cherchez à parcourir que par une grande énergie de caractere, par un jugement profond, & par une éloquence naturelle. Mais tout cela n'est rien encore si la probité n'en est la base; & quand on a reçu de la nature ces grandes dispositions, il ne reste plus qu'à travailler pendant

un grand nombre d'années avant de se produire : vous êtes un enfant qui vous blessez, en voulant manier les armes dangereuses des géans. Vous ne connoissez pas même les élémens de la procédure. Vous insultez jusqu'à vos juges ; car vous voulez faire entendre qu'ils m'ont fait la faveur de ne pas faire juger la cause à l'Audience. Mais cette affaire n'étoit pas susceptible d'Audience. Cette affaire mise dans l'origine en délibéré, tous les incidens relatifs devoient également être mis en délibéré ; car l'accessoire est inséparable du principal.

Vous dites que pour ne rien avancer d'inexact vous puiserez vos faits dans la plainte. Mais c'est bien mal-adroit à vous, n'y ayant pas d'information. Pouvez-vous prendre ce qui est dit dans une plainte pour une base ? Celui qui se plaint est-il exact ? & n'a-t-il pas grande attention à taire tous les faits qu'il croit lui être nuisibles ? La Justice n'est-elle pas en garde contre les faits d'une plainte qui presque toujours sont mensongers ? J'ai expliqué les faits de la plainte, & vous n'avez ni reproché, ni balancé mon explication. Pour me forger coupable, vous avez suivi la marche de MM. Thévenot, Deleuryes & Piette. Des calomnies bien démontrées, je

l'eſpere, des faits faux dénués de l'apparence de preuve ; ce ſont-là vos preuves, & même vous outrepaſſez les rapports calomnieux.

Mais en me défendant contre les plus odieuſes imputations, pluſieurs endroits du mémoire, & la profuſion avec laquelle on l'a répandu, montrent à découvert que toute cette affaire n'eſt qu'une eſpece de repréſentation pour le compte de quelques perſonnes, qui, ſous prétexte de défendre l'honneur & le bien de leurs corps, ne me pourſuivent que pour leur intérêt propre.

En 1776, dans l'écrit anonyme & calomnieux que l'on publia contre moi, on me reprocha mon adoption pour la doctrine de Smellie, médecin Anglois & accoucheur très-habile : on ſe perſuada que mon jugement avoit été déterminé par un eſprit de corps ; que je voulois reporter à la médecine l'exercice d'un art qui appartenoit, diſoit-on, excluſivement aux chirurgiens. On me dénonça comme un ambitieux ennemi de la chirurgie, qui l'attaquoit dans ſes foyers & démembroit une partie conſidérable de ſon empire.

Me Broſſard reproduit les mêmes idées dans ſon mémoire. Il y ſemble plus occupé des intérêts des chirurgiens que de ceux du ſieur Heuzard : c'eſt qu'en effet les uns ſont plutôt ſa partie que

l'autre. Dès son exorde il dit que la partie des accouchemens est pour les chirurgiens une propriété qui leur est acquise par le droit, autant que par le fait : c'est, dit-il, *le patrimoine honorable des membres de la chirurgie*. Il fait plus, il disserte sur l'art ; il établit des principes, fait des distinctions, & trace d'une main assurée à la médecine ses limites. A l'appui de ces assertions, il traduit des textes de maniere à faire croire, ou qu'il ne les entend pas, ou qu'il les falsifie (1).

« L'accoucheur, dit-il page 10, a la pratique » sans laquelle il est impossible de bien accou- » cher ; & le médecin ne doit avoir que la théo- » rie des accouchemens ». Me Brossard, page 52, en donne la raison suivante : « Le médecin qui » s'adonne à l'étude de son art, obligé de suivre » de longues & pénibles études pour se perfec- » tionner dans une science aussi vaste que difficile,

(1) Voici comme M. Brossard traduit l'article 10 des statuts de la Faculté : *Doctores qui chirurgicos docent chirurgica tantum doceant id est quæ ad operationem manuum pertinent*. M. Brossard traduit, que les Chirurgiens enseignent la théorie de leurs opérations aux Chirurgiens qui seuls les mettent en pratique. Mais voici la traduction exacte : que les Médecins qui enseignent les Chirurgiens ne leurs apprennent que la chirurgie, c'est-à-dire, ce qui regarde les opérations,

» ne peut pas en même tems se livrer à la pra-
» tique & aux opérations. A la page 10, il dit:
» l'accoucheur, quand il a l'expérience suffisante,
» connoît tous les accidens, les prévient ou les
» répare. Le médecin, s'il les connoît, ne sait ni
» les prévenir, ni les réparer, puisqu'il n'a pas la
» pratique. Enfin, pour finir le paralelle, le mé-
» decin peut avoir la tête; mais l'accoucheur a
» toujours la main».

J'imaginois que pour comparer entre elles deux parties d'un art aussi sublime que l'art de guérir, il falloit un sens profond, des rapports précis, de grandes idées.

La réponse la plus simple à ces vagues & triviales distinctions, c'est l'histoire même de l'art de guérir. En Egypte, où nâquit cette science, en Grece, où elle fut mise en honneur par Hippocrate, la médecine & la chirurgie n'ont jamais été séparées, ni pour la théorie, ni pour la pratique. Ces divisions furent également inconnues aux Romains; & à moins qu'on ne prétende que par la succession des tems l'intelligence humaine s'est détériorée, le bon sens seul conduira à penser qu'étant aussi analogues dans leur objet, dans leurs effets, ces deux arts, ou plutôt ces deux parties du même art, doivent,

pour

pour l'intérêt de leur progrès, ne faire qu'un même corps de doctrine & être réunies dans les mêmes études. Enfin, si dans le mémoire du sieur Heuzard, page 52, on prétend que ces deux arts sont incompatibles, l'exemple d'Hippocrate, de Galien, de Boerhaave & de tant d'autres qui les ont cultivés & pratiqués l'un & l'autre, pourront, j'imagine, balancer une autorité aussi puérile que celle de M. Brossard de Marsillac.

La séparation de la médecine & de la chirurgie ne remonte pas en France au-delà du septieme siecle. Elle fut l'ouvrage de la bizarerie de nos formes sociales. Dans ces tems d'ignorance, les ecclésiastiques étant les seuls lettrés, ils durent être seuls dépositaires de l'art de guérir ; une fausse interprétation littérale d'un canon dont la barbarie des mœurs fit méconoître l'esprit; *ecclesia abhorret sanguinem*, l'église à horreur du sang, détermina les médecins qui étoient alors tous Clercs, à abandonner à des Laïcs, qu'ils instruisirent eux-mêmes, toutes les opérations chirurgicales : delà il s'éleva deux professions différentes pour le même art. En vertu de leur droit primordial, les médecins conserverent toujours l'étude & même l'enseignement de la chirurgie.

mais les chirurgiens, par une extension des droits qu'on leur avoit accordés, & par un effet inévitable de l'affinité des deux arts & de la nécessité de les appliquer souvent l'un & l'autre aux mêmes circonstances, envahirent par le fait, & en très-grande partie, l'exercice de la médecine.

Je demanderai à mon tour à Me Brossard, en me servant de ses propres expressions, pourquoi la médecine, qui, à raison de ses difficultés & de son étendue, exige de longues & pénibles études, au point de nécessiter, selon lui, une séparation absolue de la pratique de la Chirurgie; pourquoi, dis-je, les chirurgiens s'ingerent tous les jours de l'exercer sans l'avoir aucunement apprise? La médecine n'auroit-elle des difficultés que pour le médecin qui l'étudie dans toutes ses branches, qui la poursuit sous tous ses rapports? Et ne seroit-elle accessible & facile que pour le chirurgien, qui, appellé à d'autres travaux, n'a ni le tems, ni les moyens d'en apprendre la théorie?

Si les médecins veulent exercer la chirurgie, ils l'ont étudiée dans toutes ses branches; cette étude même compose la premiere instruction des cours de médecine. N'est-il pas ridicule de prétendre qu'un art qu'ils ont étudié, & dont plu-

ſieurs ont enſeigné publiquement la théorie aux chirurgiens, comme je l'ai fait en 1782 dans nos écoles de médecine, puiſſe leur être interdit dans la pratique ? Comme ſi la marche naturelle pour aller à la pratique d'un art quelconque, n'étoit pas d'en apprendre auparavant la théorie ? D'ailleurs, c'eſt des médecins que les chirurgiens tiennent primitivement le droit d'exercer & d'enſeigner la chirurgie. Les médecins qui autrefois étoient clercs en France, & qui, comme je l'ai dit, avoient trop négligé l'exercice de la chirurgie, ſentirent néanmoins la néceſſité de régler l'empiriſme. Ils formerent à la théorie de la chirurgie des laïcs qui fréquenterent leurs écoles, ſous le titre de cliens de l'Univerſité : la faculté leur accorda le droit de former des éleves ; mais ces chirurgiens qu'on appella lettrés, & qui ne devoient former leurs éleves qu'à la pratique des opérations, aſpirerent à enſeigner la théorie. Ils ſe ſéparerent des médecins & abandonnerent les petits travaux de la chirurgie à d'autres chirurgiens inférieurs, qui demanderent à la Faculté un enſeignement qu'elle accorda. Après plus de 100 ans de diviſions, de prétentions, de rivalités, la Faculté rétablit l'union entre ces deux branches de la chirurgie ; & cette époque qui

ſembloit promettre dans toute la médecine une heureuſe unité, produiſit une diviſion dangereuſe dans l'art de guérir. La Faculté ſe relâcha en faveur des chirurgiens, de ſon droit d'enſeignement, & ne ſe réſerva que le droit qu'elle a encore d'être repréſentée par le Doyen, & deux de ſes profeſſeurs, à la réception de chaque Chirurgien. D'après ce que nous venons de dire, il eſt évident que la chirurgie eſt bien plus véritablement, par le droit, le patrimoine des médecins que celui des Chirurgiens.

Il y a plus, l'art des accouchemens, par ſa nature, fait plus partie de la médecine que de la chirurgie ; c'eſt ce que démontre, je l'eſpere, l'opuſcule que je publie avec ce mémoire.

Les maladies qui accompagnent la groſſeſſe, celles ſur-tout qui ſuivent les couches, ſont ſi communes, ſi graves, ſi opiniâtres dans les grandes villes, ſi difficiles à connoître, à diſtinguer, à traiter, que j'oſe aſſurer que c'eſt la partie de la médecine qui exige le plus de talent, le plus de travail & d'obſervations. L'accouchement lui même eſt bien moins du reſſort de la chirurgie que de la médecine ; c'eſt une opération de la nature qui bien rarement exige le ſecours de la main. Lorſque le flambeau de la

médecine aura éclairé ſur le mécaniſme de cette opération, un jour viendra, je l'eſpere, qu'on aſſurera la vie de toute femme dans ſon accouchement, & qu'on conſervera le plus grand nombre de celles qui périſſent de maladie dans les ſuites. Si dans l'état de ſociabilité, la nature a chez la femme une énergie moins forte ou moins réglée que chez les femelles des animaux, les progrès de l'art, fruits de cette même ſociabilité, doivent leur offrir des ſecours contre les dangers auxquels les expoſent une conſtitution altérée.

En Angleterre, les médecins enſeignent & pratiquent l'art des accouchemens. Le Roi de Pruſſe, le ſouverain de l'Europe qui s'eſt le plus occupé de la population dans ſes états, & chez qui cette population s'eſt accrue de plus d'un tiers dans le cours de ſon regne, a ordonné que les médecins ſe livraſſent à la pratique des accouchemens.

Mais c'eſt m'occuper trop long-tems d'une diſcuſſion miſérable par elle-même. L'art & ſes progrès, voilà ce qui doit être l'objet de notre ambition ; voilà ce qui ſeul intéreſſe le public, & non de vaines prétentions, de petites rivalités, qui ne peuvent arrêter ſon attention que

pour exciter son mépris. Il est vrai que jamais ces rivalités n'ont été provoquées par des chirurgiens célebres. Un bon médecin, un habile chirurgien ont droit à la considération publique ; & la vraie distinction est celle que commande la différence des talens.

Si déjà ma réponse n'étoit trop longue, j'aurois donné un extrait de celle que je fis en 1776 à un virulent écrit qu'on publia contre moi. Si l'on y recourt (1), on y verra ma justification sur les mêmes reproches, sur les mêmes principes. Dès ce tems, la pratique des accouchemens de la part d'un médecin, étoit dénoncée au public, comme une chose monstrueuse, comme une invasion sur le patrimoine des chirurgiens. Dès ce tems, on m'imputoit des homicides avec la bonne foi ordinaire aux anonymes. On me prodiguoit des injures du même ton & avec la même noblesse de style qu'aujourd'hui. Le tems donné aux réfutations est un tems perdu pour l'étude ; c'est ce qui me fait éviter avec soin tout ce qui pourroit m'instruire des brigues sourdes, des menées clandestines de ceux

(1) Cet ouvrage est intitulé : *Alphonse Leroy à son Critique*. Chez le Clerc, Libraire, quai des Augustins, 1776.

qui cherchent à me persécuter ; & j'avoue que si la loi ne m'avoit forcé à me défendre, je n'aurois payé les injures de mes aggresseurs, que par le silence & le mépris.

Les attaques de mes calomniateurs se reproduisent à des périodes marqués. Ainsi qu'ils se rappellent dans 10 ans à pareille époque, qu'ils me doivent un libelle, & que j'attends, comme à l'ordinaire, une bonne accusation d'impéritie & d'assassinat. C'est pour eux un engagement d'honneur auquel, sans doute, ils ne manqueront pas. *Signé*, ALPHONSE LEROY.

DESMARAIS DE ROCHECOURT, Proc.

De l'Imprimerie de L. CELLOT & Fils, rue des Grands-Augustins, 1787.